

MYSTAGOGIE

Introduction à la tradition biblico-évangélico-ecclésiale

MYSTAGOGIE

PROLÉGOMÈNES

DISPOSITIONS TABULAIRES DES NOTES

Parole et archiécriture (1)	Sacramentalité (35)
Pensée et pesée (2)	Marie (36)
Symbole de Nicée (3)	Eucharistie (37)
Kénôme et Plérôme (4)	Royauté (38)
Méthode (5)	Salut (39)
Baptême (6)	Sainteté (40)
Genèse théologique de l'Église (7)	Vision (41)
Évangile de Marc (8)	Parousie (42)
Bible et Évangile (9)	Railleries (43)
Âge du Bronze (10)	Religion (44)
Organisme anthropique (11)	Vérité (45)
Anthropogenèse (12)	Théopoétique (46)
Psychogenèse (13)	Liberté (47)
Faute (14)	Éthique (48)
Exercice (15)	Mal (49)
Mystère (16)	Nativité (50)
Générosité (17)	Alliance (51)
Prière (18)	Cultures (52)
Yahvé (19)	Citoyenneté (53)
Magistère (20)	Kairos (54)
Monisme (21)	Mort (55)
Schéma actanciel (22)	Théologie (56)
Carré sémiotique (23)	Tableau (57)
Code gnosisico-génique (24)	Postmodernité (58)
Canon (25)	Précipité (59)
Logos (26)	Daniel (60)
Anges (27)	Apparitions (61)
Joie (28)	Présence (62)
Transgressions (29)	Eschatologie (63)
Cycles (30)	Ac 17,22-31 (64)
Résurrection (31)	Vertu (65)
Heuristique (32)	Synchrétisme (66)
Révélation (33)	Éthiques (67)
Corporalité (34)	

ENVOI

N.B. Les notes sont ici disposées dans l'ordre où elles ont été rédigées. Chacune est une feuille volante et peut se suffire à elle-même. Les éléments inexplicés en chacune sont plus élaborés sur d'autres. Elles peuvent être lues en n'importe quel sens, selon le gré du lecteur. L'important est de ne pas prendre ces notes comme textes destinés à la lecture, à moins que ce ne soit la « lection divina », la lecture méditante. Il s'agit chaque fois de rejoindre le niveau 1 du schéma (intérieur dans le schéma quadriparti) à la manière dont un plongeur touche le fond d'une piscine comme moyen de remonter à la surface, au niveau 4, celui de l'agir, de l'engagement. À l'expérience, le lecteur pourra disposer les feuilles selon sa convenance et, le cas échéant, en ajouter de son cru. Les idées ne sont à personne.

MYSTAGOGIE

PROLÉGOMÈNES

La présente mystagogie est née de la conviction que, loin que le divin soit désuet et obsolète, il a été, il est et il restera, malgré bien des apparences et des vaticinations, le principal opérateur concret (avec l'Église sa servante) du mouvement qui entraîne l'humanité vers sa réussite et son accomplissement. On a été amené à réagir contre l'interprétation autoglorifiante que les modernes en général se sont donnée des primitifs et des préhistoriques, à savoir que, tandis que les archaïques sont essentiellement religieux, eux, heureusement, sont parvenus à la maturité de la raison.

Au lieu donc de considérer les anciens hommes comme des mythomanes crédules et inhibés par des interdits irrationnels, on pense qu'il y a des raisons objectives de se les représenter comme des êtres très semblables à nous, extrovertis, jouisseurs, violents, étourdis, et comme ayant eu, eux aussi, périodiquement, et surtout dans les moments d'abondance, de consumérisme et de crise, à recourir à une sphère de discours autre que celles des langages courants de la manipulation et de la communication banale. Cette sphère est la langue des dieux (Homère) ou des anges (1Co13,1)¹, ou le langage en fête (=des dieux). Or, cette langue tout autre que courante même chez les préhistoriques, était parlée et en partie souvent réinventée par quelque ancien ou quelque jeune qui avait particulièrement souffert des injustices et qui s'est trouvé assez convaincu pour en convaincre quelques autres de la nécessité de faire mémoire de manière nouvelle des pères et des façons de vivre qu'ils avaient instituées, et donc de réformer la société.

À cette fin, ils devaient redonner vie à des récits, des rites et des règles qui, au temps de la prospérité et de la paix apparente soit n'étaient plus pratiquées soit ne l'étaient plus que de manière paresseuse, formaliste et, pour les jeunes, non-signifiante. Aussi, après les avoir rénovées et modernisées, les transmettaient-ils aux jeunes générations dans ce rite de passage qu'on appelle initiation et qui était déjà une mystagogie.

Ce que nos prédécesseurs ont tant de fois entrepris et réussi, les prochaines générations auront à le faire à leur tour, mais, cette fois, dans un contexte non plus tribal ou national ou continental, mais planétaire et même « anthropique » (où l'Anthropos inclut aussi les morts et les successeurs). Il leur faudra trouver à un défi nouveau une riposte nouvelle.

La présente mystagogie se veut une contribution personnelle, locale, provisoire et lointaine à cette riposte. La méthode choisie n'est ni celle de la théologie, ni celle de la philosophie, ni celle des sciences. Elle consiste, d'une part, à s'adresser à des personnes formées dans la tradition chrétienne, scolarisées, capables d'initiative et de responsabilité et disposées à collaborer à la mise à jour du langage théiste, d'autre part, à le faire comme si ces personnes n'étaient pas aussi chrétiennes qu'il le faudrait, et donc comme du dehors, depuis le matérialisme et l'humanisme athée dans lesquels ils baignent.

On ne part donc ni de Dieu qui a créé l'homme à son image, ni de l'homme qui a inventé Dieu à sa ressemblance, mais à la fois de la matérialité des textes et de la matricité d'une archiécriture inscrite ou inscriptible au plus profond de l'« anthropie » où, en lieu et place de l'instinct, opère, en plus la double pulsion de vie et de mort, celle du désir de vie pleine par la mort et de son redoublement dans le langage en fête. La matrice est spécifique: c'est une quaternité structurante et dynamique, un ensemble clos mais affectivement chargé de différences internes en mal d'autocommunication, et dans l'essence duquel il est

¹ 1Co 13,1 Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit.

MYSTAGOGIE

d'être, pour les uns, posé dans l'absolu et comme origine, pour d'autres, rapatrié en l'homme et relativisé, pour d'autres encore, formalisé, axiomatisé, matérialisé, scepticisé.

La méthode est celle de la mystagogie, de la conduite des mystes ou initiants au mystère et au « mu ». À un art de circuler entre des sphères de discours qui, à la limite, tendent à être autonomes (théisme, humanisme, matérialisme), mais qui, en fait, sont traversées d'interférences et d'homologies, on fournit quelques repères, ceux que l'auteur, au cours d'une longue carrière d'enseignement, a souvent manipulés et qui ont semblé en aider certains à s'orienter vers le mystère où les signes se ravitaillent et auquel ils ont pour mission de reconduire.

On a fait l'impossible pour que le lecteur ne se sente aucunement violenté, — comme si l'auteur possédait la vérité. Dans la mesure du possible, les propositions fondamentales sont toujours modalisées : on précise qui dit quoi à qui et comment. Ainsi, le but du cheminement n'est pas la foi chrétienne, mais une disposition à réfléchir, sur la possibilité que la tradition, que nous appelons biblico-évangélico-ecclésiale plutôt que révélée, soit une de celles dont l'Anthropos du prochain siècle aura besoin pour poursuivre sa maturation.

En un sens, l'auteur est un témoin au procès qui est fait au divin au cours de l'histoire. Il n'est aucunement juge. Il sait seulement que bien des témoins ont été accusés et condamnés par la raison raisonnable, mais que ces procès n'en ont pas fini d'être révisés par une humanité qui se voit de plus en plus obligée à une radicale autocritique.

Il est clair qu'une méthode de cette sorte ne convient qu'à des personnes qui, non seulement prennent le temps de penser, mais aussi, tout en s'exerçant à descendre dans les profondeurs, se rendent ou sont rendues disponibles à des interventions, en cette partie infime qu'ils sont, de celui qui est le principe ou plutôt le prince de la totalité, qui peut les remplir de lui-même et, avec elles, et un peu par elles, tous les autres.

Raymond Bourgault, 9 novembre 1991

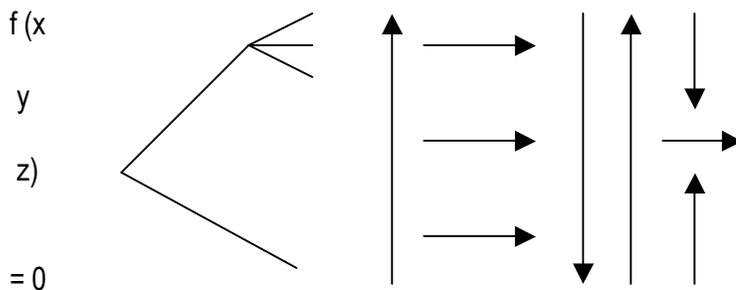
MYSTAGOGIE

PAROLE ET ARCHICÉCRITURE

La mystagogie est un mouvement particulier de pensée et de pesée à l'intérieur du mystère de l'existence historique. Comme dans toute mystique et toute mystérieuse, l'amour y est inséparable de la connaissance, et la praxis de la théorie.

Car les mystes sont mus et se meuvent dans une forêt de signes d'abord muets, au moyen d'algorithmes ou d'inconnues connues, dans un nuage d'inconnnaissance où ils s'entretiennent dans l'espérance qu'il sera dissipé. Au départ, ils sont encouragés à s'établir dans un double comme si. Qu'ils considèrent, premièrement, que la pensée en eux peut se réfléchir comme étant, en deçà de l'espace et du temps, dans une sorte d'étendue et de durée internes, à l'origine et au centre de l'univers, telle une table presque rase où est seulement inscrite une parole virtuellement totivoque qui est aussi une archicécriture et une grille de lecture. Et, secondement, que, depuis ce poste transcossmique d'observation, ordre et capacité sont données à la pensée de déchiffrer tous les signes et, ainsi, de concourir à faire que la parole soit, à la fin, absolument transparente, la gloire rayonnant depuis le centre toujours déjà charnel où elle était avant que le monde fût (Jn 1,1.14 ; Jn 17,5), et depuis le halo christo-ecclésial qui, depuis toujours aussi, l'environne (2Co 3,18 ; 2Co 4,4-6 ; Ep 1,4)

L'archicécriture sera ici représentée à la fois comme une équation différentielle à trois inconnues et résultat zéro, et comme un schéma quadriparti-biparti multifléché. Soit :



En conformité avec la définition du symbole selon laquelle il est ce qui donne à penser, à ce moment initial de l'initiation, la figure ci-dessus doit rester énigmatique.

Jn 1,1.14 ¹ Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu.

¹⁴ Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité.

Jn 17,5 Et maintenant, Père, glorifie-moi auprès de toi de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que fût le monde.

2Co 3,18 Et nous tous qui, le visage découvert, réfléchissons comme en un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image, allant de gloire en gloire, comme de par le Seigneur, qui est Esprit.

2Co 4,4-6 ⁴ pour les incrédules, dont le dieu de ce monde a aveuglé l'entendement afin qu'ils ne voient pas briller l'Évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu. ⁵ Car ce n'est pas nous que nous prêchons, mais le Christ Jésus, Seigneur ; nous ne sommes, nous, que vos serviteurs, à cause de Jésus. ⁶ En effet le Dieu qui a dit : Que des ténèbres resplendisse la lumière, est Celui qui a resplendi dans nos cœur, pour faire briller la connaissance de la gloire de Dieu, qui est sur la face du Christ.

Ep 1,4 C'est ainsi qu'il nous a élus en lui, dès avant la fondation du monde, pour être saints et immaculés en sa présence, dans l'amour

MYSTAGOGIE

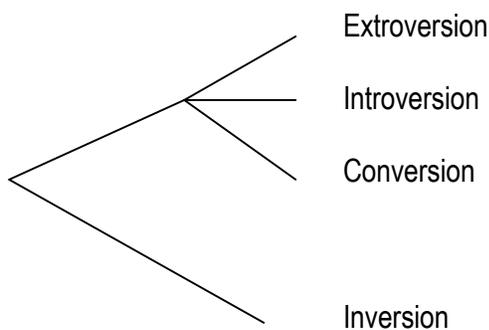
PENSÉE ET PESÉE

Les deux mots français « pensée » et « pesée » ont une même origine : ils viennent d'un verbe latin signifiant « peser » : le premier, du latin classique *pensare*, le second du latin populaire *pesare*. Réfléchie d'après l'étymologie, la pensée est donc pour une part un effet de gravitation.

Or, de cet effet, on peut soutenir qu'il précède l'acte par lequel le pensant-pesant se porte ou est porté vers son foyer. Avant d'être l'acte d'un sujet qui pense, la pensée est l'effet d'une attraction exercée sur un présujet par une force plus puissante que celle par laquelle il se meut lui-même et qui est en lui cela même qui le meut et l'incite à penser.

Pour un être capable de cette opération, penser c'est donc se laisser tomber, le plus souvent sans savoir tout d'abord où se trouve le point de chute, dans la sphère où l'on s'éprouve mu et du centre de laquelle on a été exorbité. Sorti de l'être, ek-sistant, et éprouvé par cette extériorité, le sujet, d'un côté, aspire à rentrer dans sa patrie et, pour cela à être fortifié et quasiment forcé en direction de l'homme intérieur (Ep 3,16) par cette puissance qui le précède et l'excède, d'un autre côté, il résiste à l'attraction, il tourne en rond autour de lui-même ou des choses, et s'applique à exister en soi, hors de son lieu.

Mais à la fin, la force de gravité l'emporte toujours. Convoquant à la barre des mots de même racine et diversement préfixés en français, on peut analyser comme suit les effets successifs de la gravitation biospirituelle. La « pensanteur » s'exerce d'abord en forçant le sujet, d'extroverti et de tourné vers les choses qu'il était, à une forme ou l'autre d'introversion, à un retournement vers les noms au moyen desquels les humains s'efforcent de maîtriser les choses et eux-mêmes. De là ensuite elle l'entraîne à une conversion, celle-ci étant entendue comme un retour à ces représentations totalisantes par lesquelles l'enfant qu'on était, en chaque jeu, jouait le jeu du monde et se conformait à ses règles. Enfin, dans le lieu sans lieu propre où le sujet, redevenu tel un enfant et un présujet, risque cependant toujours de se croire omnipotent et subsistant, elle opère une inversion: elle donne la force au redevenu-enfant de consentir à ce que ce ne soit plus lui qui pense et pèse mais un autre qui pense et pèse en lui, l'attirant à soi pour qu'il y devienne lui-même.



Ep 3,16 Qu'Il daigne, selon la richesse de sa gloire, vous armer de puissance par son Esprit pour que se fortifie en vous l'homme intérieur,

MYSTAGOGIE

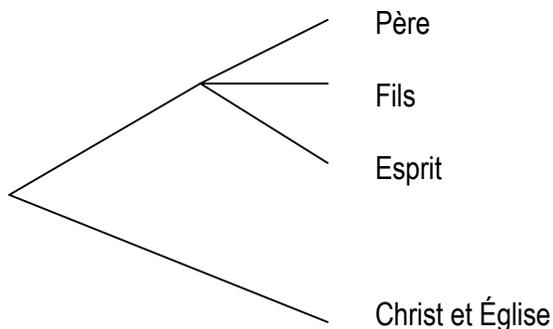
SYMBOLE DE NICÉE

Dans cet emploi, le mot « symbole » est pris en son sens premier de signe de reconnaissance. Ce sens s'explique par l'étymologie et par une pratique ancienne. Lorsque des membres d'une famille avaient été reçus avec bienveillance par une autre famille en pays étranger et qu'ils voulaient signifier à leurs hôtes et nouveaux amis leur désir de les accueillir à leur tour chez eux si, d'aventure, ils avaient à séjourner dans leur pays à eux, on divisait un objet en deux moitiés que devait détenir chacune des deux parties et qui, rapprochées, servaient à vérifier l'hospitalité reçue antérieurement et l'entente alors conclue. C'est le fait de « jeter ensemble » (sym-ballô) les deux moitiés qui a donné naissance au mot symbole.

On comprend ainsi la signification de l'expression « Symbole de Nicée ». Pour ceux des suivants de Jésus qui adhéraient à la formule où s'exprimait le consensus des 318 Pères de Nicée en 325, c'était un signe de reconnaissance, un moyen d'admettre à la communion de l'église locale des étrangers de passage et d'en exclure ceux qui étaient d'un autre parti (qui avaient fait un autre « choix » : *hairêsis*), et aussi de préparer les candidats au baptême.

Le Symbole nicéen est divisé en trois parties inégales : la première a pour objet le Père, la deuxième le Fils, la troisième l'Esprit, mais la deuxième est beaucoup plus développée que les deux autres puisqu'elle aligne les principaux événements de la vie de Jésus telle que la racontaient ceux qui le confessaient comme Messie. Or, aux yeux des historiens modernes, le Symbole de Nicée apparaît comme la fusion de deux symboles anténicéens qui sont attestés depuis seconde moitié du 2^e siècle. L'un est trinitaire et éternel, l'autre est christique et temporel. Celui-là omet presque toute référence aux événements historiques concernant Jésus, celui-ci ne mentionne aucune des personnes divines. Ainsi, tout indique que les Pères de Nicée ont attaché le second formulaire à la deuxième partie du premier.

Ils auraient pu tout aussi bien juxtaposer le deuxième au premier, auquel cas le symbole eût été quadriparti en même temps que biparti : ... en Dieu le Père, en son Fils Seigneur, en l'Esprit Saint, puis en Jésus Christ qui ... La possibilité qui n'a pas été exploitée jadis peut l'être aujourd'hui. En tout cas, elle offre plusieurs avantages, le principal étant que le symbole quadriparti (et biparti) paraît structurellement homologable à un assez grand nombre de structures et de séquences à quatre termes qui peuvent l'éclairer et qui, dans une mise en perspective transhistorique, loin d'en menacer l'originalité, peuvent la conforter. C'est ce qu'on espère montrer.



MYSTAGOGIE

KÉNÔME ET PLÉRÔME

Chacun sait comment la mathématique et la physique sont intimement liées. Ainsi, pour expliquer l'écoulement d'un fluide, les physiciens recourent à une forme ou l'autre de l'équation différentielle : $f(x,y,z...)=0$. En déterminant les inconnues qui sont connues comme connaissables, ils calculent la manière dont un plein tend à zéro et devient un vide.

Sans prétendre passer logiquement de la physique à la métaphysique, on peut observer que le plein et le vide sont entre eux comme l'être ou la sphère de Parménide et le devenir ou le fleuve d'Héraclite, et que la pensée occidentale n'a cessé de chercher à accorder ces deux représentations et de théoriser que le réel est comme l'écoulement d'une source. Sur ce point, il existe donc entre la science et la philosophie une homologie qui autorise ceux qui pensent qu'il y a un au-delà de la physique à faire un réemploi du langage des mathématiciens. Mais cet au-delà (qui est peut-être aussi bien un en deçà) a été exprimé non seulement dans le langage métaphysique des Grecs mais aussi dans le langage mythico-mystérieux des Archaïques et de leurs continuateurs, en particulier bibliques. Du moment qu'il donne à penser, un nouvel emploi des langages mathématique et physique est donc légitime.

La réflexion porte d'abord sur le second membre de l'équation, le zéro. Chiffre et zéro sont des mots venus au français depuis l'arabe *sifr*, « vide ». Or, l'examen d'une courbe fermée (« 0 ») peut incliner un observateur à se représenter soit une vacuité soit une plénitude ou, en termes grecs, soit un kénôme soit un plérôme. Ainsi, de même que, dans une géométrie non-euclidienne, les parallèles se rencontrent à l'infini, de même il n'est pas déraisonnable de penser qu'au commencement, au milieu et à la fin, le plein et le vide coïncidaient, coïncident et coïncideront. Ainsi peuvent se comprendre les deux affirmations pauliniennes concernant le Christ : sa kénose et sa qualité de plérôme. « Le Christ qui était de condition divine s'est vidé » (Ph 2,7) ; « En lui habite toute la plénitude de la divinité corporellement » (Col 2,9).

La réflexion se porte ensuite sur le premier membre de l'équation. De même que c'est en déterminant les trois inconnues connues que les physiciens calculent la transformation d'un plein en un vide, pareillement, ce doit être en déterminant les x, y, z comme Père, fils et Esprit que ceux dont la pensée fut l'effet de la pesée qu'exerçait sur eux Jésus de Nazareth sont parvenus à exprimer le paradoxe de son double passage ou métabase (Jn 13,1) du plein au vide et du vide au plein.

Ph 2,7 Mais il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave, et devenant semblable aux hommes. S'étant comporté comme un homme,

Col 2,9 Car en lui habite corporellement toute la Plénitude de la Divinité,

Jn 13,1 Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin.

MYSTAGOGIE

MÉTHODE

En grec, le mot méthode désignait d'abord la poursuite d'un gibier, puis, généralement, le chemin que parcourt méthodiquement celui qui a un but, en particulier, de science. Mais il n'y a pas que la science. Le Tao est un chemin et la Bible connaît une voie du Seigneur, laquelle aussi est méthodique.

Selon Mt 7,14, le but de la poursuite est la vie, le chemin qui y mène est resserré et peu nombreux sont ceux qui le prennent. C'est que le chemin du Seigneur avait été longtemps impraticable, impréparé (Is 40,3 ; Mt 3,3). Puis, au terme des préparations, quelqu'un est venu qui a marché sur la route jusqu'à la croix (Mc 10,32-34) et dont certains ont cru qu'il accomplissait l'attente et qu'il était le chemin (Jn 14,4-6). Et eux-mêmes qui marchaient à suite étaient aussi la voie (Ac 9,2).

Les yeux fixés sur la croix (1Co 2,2.8), ils ont vite compris comment le chemin était balisé. Réfléchissant sur les Écritures (Dt 29,3 ; Is 6,9s ; Jr 31,33 ; Ez 36,26), ils ont aligné une suite de trois opérations humaines qui étaient des préparations mais qui, selon eux, s'étaient soldées par des échecs, et ils lui ont opposé une opération divine qui fut une réussite :

Ce que l'œil n'a pas vu,
ce que l'oreille n'a pas entendu,
ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme

ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment,
c'est à nous que Dieu l'a révélé par son Esprit.

Le schème qui structure ce passage de 1Co 2,9s est quadriparti-biparti et il est dynamique, tendu vers sa fin. La voie mène d'abord du visible à l'audible puis au sensible, et ensuite à l'intelligible ; à la connaissance de la donation par excellence, à la capacité de suivre Jésus, le chemin qui mène au Père. Ayant avec le Christ traversé la mort (Jn 5,24), en marchant sur sa foulée, ils contribuent à manifester sa vie (2Co 4,11s ; Ph 3,10-16).

On peut homologuer l'œil, l'oreille, le cœur, l'esprit aux quatre dimensions : largeur, longueur, hauteur, profondeur (Ep 3,18) ; aux quatre éléments : eau, terre, air, feu (cf. Ga 4,3) ; aux quatre idées transcendantales : un, vrai, beau, bien (cf. Rm 12,2 ; Ph 4,8) ; aux quatre disciplines : science, sagesse, art, mystique. Mais la profondeur est la dimension par excellence (1Co 2,10 ; Ep 4,7-10), et aussi le feu, le bien, le mystère. S'arrêter en chemin ou régresser (Ga 3,3 ; Ga 4,3.9), c'est manquer l'homologie au sens où l'entendaient les premiers écrivains chrétiens (Rm 10,9 ; 1Jn 2,23 ; 1Jn 4,2 ; 1Tm 6,12s), à savoir la confession du Crucifié, et c'est suivre un mauvais chemin, une mauvaise « méthode », celle de l'adversaire de Dieu (Ep 4,14 ; Ep 6,11).

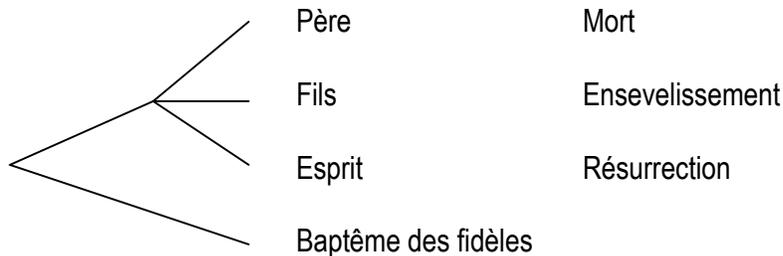
MYSTAGOGIE

BATÊME

Le mot baptême est un substantif déverbatif : il dérive d'un verbe et renvoie non à une substance mais à un acte. Le verbe a été employé à l'actif (Mc 1,4.8), mais dans la tradition ecclésiale plutôt au passif (Mc 1,9 ; Mc 10,38 ; Ac 2,38) : il signifie donc moins une action humaine qu'un effet dans un humain de l'action divine. Préfigurée dans les récits merveilleux de l'Exode et de la Conquête (Ex 14 ; Jos 3-4), l'activité de Dieu se déroule en trois moments : au cours d'un séjour au désert, d'un passage à travers la Mer ou le Jourdain, d'une donation de nourriture. Or les grandes eaux sont souvent l'occasion de mort par noyade (Ps 18,5 ; Ps 42,8 ; Ps66,12). Le baptême était donc compris comme une traversée de la mort.

Il est possible que le rite johannique et préchrétien ne soit devenu authentiquement ecclésial que lorsque le mot baptême eut été utilisé comme un équivalent ou un substitut du message selon lequel celui qui avait été mis à mort puis enseveli était ressuscité (Cf. 1Co 15,3s ; Rm 6,4 ; Mc 10,38). Et alors ce ne fut plus tant un rite d'eau qu'une plongée dans et par l'Esprit (Mc 1,8 ; Rm 8,11). On était « baptisé » selon l'imaginaire affectivement chargé, lorsque, en suite de la catéchèse, on était convaincu dans la foi qu'on était assimilé au Christ mort, enseveli et vivant, et que l'Esprit du Christ, diffusé dans le cœur, se manifestait par ses fruits (Ac 10,44 ; Rm5,5 ; Ga 3,2 ; Ga 5,22s). Il se peut donc que ce ne soit qu'après que le kérygme fut unanimement professé par les chefs de file (1Co 15,1-11) que le rite d'eau a été généralement repris de la tradition du Baptiste par la tradition qui, de biblique qu'elle était, était en train de devenir évangélique et ecclésiale.

Il est également possible que la catéchèse à l'adresse des prosélytes et des craignant-dieu, au lieu de mettre l'accent sur le destin du Messie juif, l'ait mis plutôt à la fois sur l'unicité du nom divin et sur la triplicité de ses instances internes (cf. 1Co 8,5s ; 1Co 12,3). Il est en tout cas remarquable que aussi bien le kérygme de 1Co15,3s et la formule trinitaire de 2Co 13,13 ont été donnés, l'un comme la représentation (Rm 6,4), l'autre comme cela au nom de quoi il y a baptême (Mt 28,19). Or les deux triades : Père, Fils Esprit et mort, ensevelissement, résurrection, sont homologables. En effet, c'est le Père qui a livré son Fils (Jn 3,16), c'est en tant que Parole-Semence que le Fils a été mis en terre (Lc 8,11 ; Jn 12,24), et c'est par l'Esprit qu'il a été relevé Rm 1,4 ; Rm 8,11). En ce cas, le schème devient :



On voit ainsi que le substantif baptême renvoie avant tout à un acte divin qui opère en ceux qui s'entretiennent dans l'imaginaire trinitaire et christique.

MYSTAGOGIE

GENÈSE THÉOLOGALE DE L'ÉGLISE

L'émergence du groupe Église fait l'objet de recherches positives, de réflexions interprétatives, de réappropriations mélioratives ; d'explication, de compréhension, de promotion ; par ceux du dehors, ceux qui sont mi-dedans mi-dehors (3^e homme), ceux du dedans ; comme histoire profane et vérifiable, ou universelle et vraisemblable, ou théologale et véritable. Théologal est une épithète traditionnelle qualifiant les trois attitudes de foi, d'amour et d'espérance, lesquelles sont entre elles comme le passé, le présent et le futur.

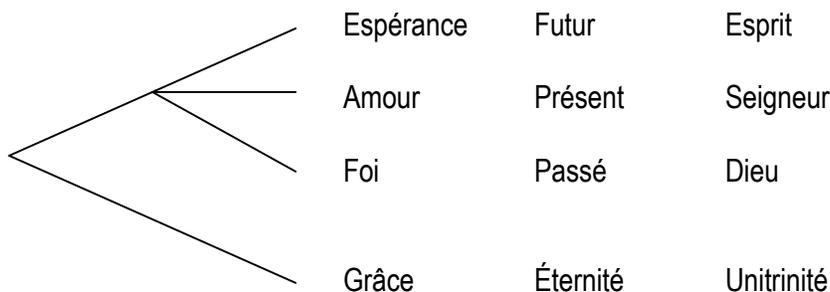
L'événement déclencheur fut le destin de Jésus que les autorités politiques juives et romaines avaient fait crucifier. Pour certains, ce fut là le catalyseur grâce auquel le sens de toute la tradition normative devenait comme un précipité. Jésus fut pensé comme intimement lié à celui qui était, qui est et qui vient (Ap 4,8), comme la venue de l'éternité dans le temps.

Le groupe Église a commencé de prendre forme dans cette partie de la tradition biblique qui était tournée vers le futur, l'attente du Règne, du Seigneur, du Prophète, du Messie, du Jour, et cela d'abord dans les milieux juifs de Palestine attachés au temple et à la Loi.

Bientôt après, dans un milieu plutôt judéo-hellénistique, diasporique et en contact avec les non-juifs, certains eurent le sentiment que la Loi et le Temple avaient été de l'ordre des préparations et préfigurations et que l'accomplissement s'opérait sous leurs yeux, dans l'amour et dans le Christ Jésus (Rm 10,4 ; Rm 13,8-10). Aussi, au lieu de se replier sur la piété et la justice légale et l'espérance, se sont-ils tournés vers les tâches du présent qui étaient celles de l'amour.

Or, après que l'accent eut été déplacé du futur au présent, de l'attente à l'attention, de l'Esprit au Seigneur Jésus, il le fut encore une fois ; en direction du passé, de la rétention, de Dieu. Il s'en trouva qui mettaient la connaissance au-dessus de l'amour (1Co 8) et les plus perspicaces se rendirent compte de la part de vérité qu'il y avait dans cette manière de dire. Aussi ont-ils déplacé l'accent vers la foi en Dieu comprise comme étant la plus haute forme de la connaissance (Ep 3,14-19). Le passé prenait ainsi le pas sur le présent.

Enfin, comme le montre la lettre de Jacques, il était tentant de tellement mettre en relief la foi qu'on en vienne à négliger les œuvres de l'amour et la tension de l'espérance. Aussi a-t-il fallu mettre en évidence le fait que la foi est un don de Dieu, une grâce, qu'elle opère par l'amour (Ga 5,6) et empêche l'espérance de décevoir (Rm 5, 1-5). Le schème est complexe :



MYSTAGOGIE

ÉVANGILE DE MARC

L'ouvrage de Marc comprend : 1) des actions (Mc 1,1-8,26) ; 2) des enseignements (Mc 8,27-13,37) ; 3) des souffrances (Mc 14,1-15,39) ; 4) une forme narrativisée du kérygme (mort, ensevelissement, résurrection) (Mc 15,40-16,8). On a reconnu le schème. Il est probable que l'ouvrage a été composé depuis la fin : l'auteur est remonté du kérygme au récit des souffrances, de là aux paroles qui en préparaient l'intelligence, enfin aux œuvres qui anticipaient les fruits de la résurrection.

Marc a introduit son ouvrage par un exergue où il est dit qu'il va s'agir du commencement de l'évangile concernant le Christ et Fils de Dieu. Évangile est un mot du langage théiste biblique et plus particulièrement du style du messager. Il signifiait tout d'abord non un écrit mais le message que Dieu envoie à l'humanité, lui annonçant qu'il commençait à réaliser son dessein de royauté et de salut universel. La suite était obscurément précontentue dans cette ouverture : comment Jésus est Chris-Roi et fils de Dieu. Ga 1,6-8 ; 1Co 15,26.

L'ouvrage de Marc est le premier « évangile » écrit. On le date des environs de l'an 70. Ainsi l'auteur l'a composé au terme de la génération de 40 ans qui sépare la destruction de ce temple qu'était le corps de Jésus de celle du temple de pierre de Jérusalem (Mc 14,58 ; Mc 13,30 ; Jn 2,19). À ses yeux, ce qui a été vécu en Israël entre l'an 30 et l'an 70 du fait de Jésus était une sorte de répétition qui était arrivé au commencement de l'histoire de ce peuple (Dt 32,5 ; Ps 95,10) : une perversion, un endurcissement, une désobéissance, une incapacité foncière des premiers élus de Dieu à se recevoir et comprendre dans le langage divin, et donc non telle une nation comme les autres (1S 8,5) mais tel le serviteur qui, dispersé parmi les nations, doit être la lumière qui leur fait connaître et Dieu et sa loi d'amour (Is 42,1 ; Is 49,6).

Or, dans leur ensemble, au sentiment des penseurs chrétiens des origines, les Juifs s'étaient mépris sur la signification du règne et de la royauté, des titres de seigneur, de messie et de fils de Dieu : ils n'ont pas compris le paradoxe, le mystère de la souffrance, de la mort, de la croix. Aussi, ces 40 ans marquaient-ils à leurs yeux la fin des temps (des périodes de l'histoire juive) et le commencement du temps des Gentils (Lc21,24). Or, ce qui avait été vécu durant la période pivotale leur apparut absolument fondateur, normatif et exemplaire pour toute la suite de l'histoire humaine, et ce qui avait été dit par les imitateurs de Jésus fut compris comme des effets de cette parole qu'il avait été. Aussi, Marc décida-t-il de composer, plutôt qu'une histoire positive, une mystagogie, un cheminement balisé par les œuvres, les paroles, les douleurs, la gloire du seul protagoniste Jésus en qui le temps opportun avait été accompli une fois pour toutes (Mc 1,15).

MYSTAGOGIE

BIBLE ET ÉVANGILE

Si ceux que Jésus avait, comme certains aiment dire, interpellés, et que Paul préfère désigner en langage théiste comme les appelés (par Dieu), cf. 1Co 1,24, ont exprimé dans des termes particuliers (Prophète, Messie, Fils) la signification qu'ils lui attribuaient, c'est que, selon eux, il avait été un événement à l'intérieur d'un langage déterminé : celui des écritures hébraïques. D'après le canon rabbinique, celles-ci étaient regroupées en trois sous-ensembles : la Loi, les Prophètes, les Écrits. Du point de vue historique, la Loi couvre la période patriarcale, les Prophètes la période monarchique, les Écrits la période postexilique. Cet ensemble triparti, encore indéterminé dans le détail, était connu des scribes et des sages au moins dès la première moitié du 2^e siècle avant l'ère chrétienne (Prologue du Siracide : Si 1,1-11). Le Livre propose donc un compendium et une récapitulation de l'expérience politico-spirituelle des Juifs.

Mais, outre les prêtres, les prophètes et les sages (Jr 18,18), il y avait ceux dont l'esprit était tendu vers l'attente d'une fin et d'un futur proche (Dn 11,40 ; Dn 12,4), et aux yeux de qui tout était arrivé aux pères en figure et pour servir d'exemples à ceux qui seraient là à la fin et à qui il serait demandé d'accueillir la façon dont, selon les Appelés, les promesses seraient réalisées (1Co 10,11 ; Ac 2,39). De mentalité apocalyptique, ceux-là, plus qu'au temple et à la Loi, étaient attachés à la synagogue et au Livre en son entier, à sa structure dynamique, à son orientation vers une intervention finale de Dieu.

C'est au sein de cette matrice sémiotique et symbolique que Jésus fut perçu par certains comme un catalyseur, comme l'accomplisseur par excellence. Ceux qui participaient régulièrement à l'office synagogal, qui était peut-être déjà bibliquement structuré, - lecture d'un seder de la Loi, commenté par une haftarah des Prophètes, suivi d'un chant d'un mizmôr ou psaume -, étaient particulièrement préparés à admettre qu'« il fallait que tout ce qui est écrit de Jésus dans la Loi, les Prophètes et les Psaumes soit accompli » (Lc 24,44).

Ainsi, les premières écritures chrétiennes ne sont vraiment intelligibles que sur l'arrière-fond des écritures hébraïques. Celles-ci font partie de leur pré et intertexte, elles sont en rapport dialogique avec elles. Elles présupposent une histoire et une historiographie millénaire non seulement tripartie : prémonarchique, monarchique et postmonarchique, mais déjà quadripartie : ce qu'on attendait, c'était un passage à la limite en direction de la centrocomplexification, un accomplissement du politique, la venue d'un règne et d'un roi où et par qui le dernier ennemi de l'humanité - la Mort - serait vaincu (1Co 15,26). Soit donc :

Loi	Seder	Prémonarchie
Prophètes	Haftarah	Monarchie
Écrits	Mizmôr	Postmonarchie
Évangile	Eucharistie	Règne de Dieu

MYSTAGOGIE

ÂGE DU BRONZE

Le théologien qui est aussi un peu historien ne peut s'empêcher de penser que l'imaginaire unitrine et christique (ou sotériologique), avant d'être reçu, quelque part dans le corridor syro-palestinien, comme révélé, était révélable. Au Proche-Orient ancien, à l'Âge du Bronze, la situation politico-religieuse se prêtait au dévoilement. C'est là que, après l'ère glaciaire, l'agriculture et l'élevage avaient pris forme, que les sociétés s'étaient complexifiées et que les mythologies tribales avaient été soit supplantées soit coiffées par des idéologies royales puis par des représentations populaires et égalitaires.

Il y eut ainsi, parmi d'autres arrangements, des trios de divins qu'on différenciera en dieu(x), seigneur(s) et esprit(s) : Anu, Enlil, Ea ; Nout, Shou, Geb ; Mitra-Varuna, Indra, Nasatya ; El, Baal, Anat. Pas toujours mais souvent, le dieu est céleste, paternel, tribal, le seigneur est atmosphérique, guerrier, royal, l'esprit est maternel, paysan, tellurique. Entre ces triades et les divins bibliques - Elohim, Yahvé, Ruah - ou évangéliques, Dieu et Père, Seigneur et Fils, Esprit et Saint, il y a homologie.

Dans l'Inde ancienne, le parallélisme entre les groupes de divins et les groupes d'humains est remarquable et, mieux que tout autre, il suggère une dynamique et une histoire. Mitra-Varuna, Indra, Nasatya et, ajouterons-nous, Ashura, sont entre eux comme les Brahmanes ou prêtres, les Kshatriya ou guerriers, les Vaicya ou éleveurs-agriculteurs, les Shudra ou paria, esclaves, hors-castes. Or les Hindous ont forgé le concept d'« avatara », de descente du divin. Idéalement en tout cas, à mesure que la société devient plus complexe, plus centrée et mieux outillée pour se redoubler dans des modèles transcendants, le divin descend du ciel et de la hiérarchie à l'air et à l'aristocratie, puis à la terre et à la démocratie, enfin de la terre à l'eau et, alors, soit à la technocratie, soit à la mafocratie ou tyrannie, soit à ce que nous appellerons la doulocratie, la puissance des serviteur et des esclaves. Ainsi, le mouvement de descente tend à une limite : soit à l'élimination du divin (Prométhée) et à la victoire de la mort, soit à une union salvifique du divin immortel et de l'humain mortel et à la victoire de la vie sur la mort.

La seconde alternative a été choisie par le poète-prophète d'Isaie 53² pour qui, par sa mort, le Serviteur de Yahvé procure la connaissance à des multitudes et connaît une postérité, et par les penseurs évangéliques pour qui le Serviteur était une figure qui a été accomplie en la mort et la résurrection de Jésus.

Dieu(x)	archaïques	tribaux	célestes	prêtres	Dieu
seigneur(s)	POA	royaux	atmosphériques	guerriers	Seigneur
esprits(s)	classiques	nourriciers	telluriques	élevage-agriculture	Esprit
démon(s)	postclassiques	exclaves	(eau)	parias	Christ et son Corps

² Is 53, B.J., p. 1146-1147

MYSTAGOGIE

ORGANISME ANTHROPIQUE

Par cette expression, on signifie la théorie de l'histoire biocosmique selon laquelle l'élan vital a bifurqué, d'une part, du côté des hyménoptères où, quantitativement, la ruche, la fourmilière et la termitière ne peuvent totaliser qu'environ 50 000 individus, d'autre part, du côté des hominidés ou animaux parlants où la poussée organisatrice tend, par la parole, à faire de tous ses membres, morts aussi bien que vivants, un seul être, l'*Anthrôpos*. Dans la tradition biblique et évangélique, cette idée a été exprimée par la figure d'Adam et de son antitype le Christ (Rm 5,12-20³).

Comme l'ontogénèse est dite répéter la phylogénèse et que, dans la présente mystagogie, on utilise un schème quadriparti, il est indiqué de comparer les âges de l'*Anthrôpos* et ceux de l'individu humain. La tradition chrétienne a aimé comparer le temps qui précède le Christ à une enfance, le développement de l'Église à une croissance, l'avenir à une maturation, la fin à une totalisation, mais cet emploi n'est pas exclusif et il est possible d'assigner d'autres référents aux éléments du schème.

Les paléontologues et les archéologues s'entendent pour délimiter un âge de la pierre : archaïque et préscriptuaire, puis un âge des métaux, surtout du bronze et qui fut historiographe et écrivain. Ce fut enfance.

Les historiens de l'antiquité classique font observer que les littératures chinoises, indiennes, iraniennes, hébraïques et helléniques peuvent être dites classiques, qu'elles furent à peu près contemporaines (800-200), qu'elles ont fleuri dans une même grande région (sino-méditerranéenne). On est donc autorisé à y voir un tournant majeur : celui où l'espèce s'est entrevue et voulue comme universelle et pivotant sur elle-même entre le divin et le mondain. Cette époque a été qualifiée d'axiale. Cette humanité était adolescente (au sens latin : de 17 à 40 ans).

Succédant à cette période, il y eut, entre autres, le mouvement de Jésus, dont ses successeurs ont pensé qu'il inaugurerait non seulement un nouveau mais un dernier tournant : celui où la mort avait commencé d'être vaincue et où l'humanité avait reçu la capacité de la néantiser. C'était l'âge d'une humanité vouée à sa propre maturation. De même que l'organisme individuel, après avoir été généré par un code biologique, reçoit la capacité d'engendrer un être à son image et ressemblance, pareillement, tout se passe comme si le code théandrique, - qui est aussi l'archiécriture, le schème quadriparti, la foi toujours déjà nicéenne - , après avoir produit des milliards de « cellules » et de « tissus », avait rendu notre espèce capable de consentir au destin qui est inscrit dans sa nature et désormais dans son cœur : au lieu de s'affliger de la corporalité et de la mortalité, passer consciemment, collectivement, solidairement, corporellement, à la suite de Jésus, de ce monde au Père.

archaïque	enfance
Âge du Bronze	adolescence
classique	maturation
« derniers temps »	perfection, salut, totalité.

³

Rm 5,12-20 : Adam et Jésus Christ, B.J., p. 1631-1632

MYSTAGOGIE

ANTRHOPEGÉNÈSE

En tant que biparti, le schème peut servir à rendre ensemble pensables, d'une part, la nature, la culture et la littérature, d'autre part, l'achéicriture ou la grâce, mais il peut aussi, en tant que quadriparti, fournir aux amis de la ressemblance le moyen de soutenir que la grâce s'est déguisée en nature et que la structure de l'imaginaire trinitaire et christique avait été préparée dès la formation de la biosphère.

L'évolution organique avait culminé au début de l'ère tertiaire en une vigoureuse poussée de céphalisation et de cérébralisation. Depuis lors, les glandes exocrines et endocrines qui, jusque-là, par leurs sécrétions internes et externes, pourvoient de manière plutôt périphérique à la défense, à la croissance et à la survie de l'espèce, se sont de plus en plus non seulement complexifiées mais centrées et, en prolongement de l'axe spino-cérébral et des ganglions cérébroïdes, se sont trouvées soumises à une glande maîtresse située au plancher du troisième ventricule, l'hypophyse. Là-dessus, les hémisphères se sont développés surtout chez les Primates, d'abord lémuriniens, puis simiens, enfin hominiens. Et chez ces derniers, par régression du museau et progression du front, à même les lobes préfrontaux, s'est formé le rhinencéphale.

Les besoins organiques, les pulsions de vie et de mort ont ainsi convergé vers l'hypophyse ; des possibilités de satisfaction y sont venues à leur rencontre depuis les hémisphères ; et une certaine liberté d'action a commencé d'être acquise dans le rhinencéphale. Or, le rhinencéphale, les hémisphères et l'hypophyse sont entre eux comme le surmoi, le moi et le ça freudiens qui ont quelque chose de préhumain, et ces trois à leur tour sont comme le mâle, le petit et la femelle.

Considérant, en effet, que les gorilles et les chimpanzés, qui sont les plus proches de l'homme, sont des primates arboricoles, et que les plus anciens fossiles humains ont été trouvés en Afrique à l'est de la grande fracture en une région de savanes sans arbres, la supposition est ingénieuse et excitante que l'émergence de l'espèce humaine est due : biologiquement, à l'effet cumulatif de la station droite, de la libération de l'avant-train et du développement du rhinencéphale ; culturellement, d'une phonation mieux articulée ; socialement, de la formation, grâce au langage, d'un réseau interne de relations dont les termes étaient un mâle, une femelle et un petit, qui étaient un « nous » familial auquel s'opposait un immense « eux » fascinant et terrifiant, cause de vie et de mort, point de départ d'une altérité mystérieusement solidaire d'une possible mêmeté.

Tête	rhinencéphale hémisphères hypophyse	surmoi moi ça	mâle petit femelle	père fils mère
corps	glandes	cœur	milieu	autres

MYSTAGOGIE

PSYCHONÉNÈSE

Durant les premières semaines de son existence extra-utérine, l'humain est un paquet d'affects : d'angoisses et de pleurs, de plaisirs et de réplétions. Il est en symbiose avec son autre et même, l'organisme maternel. Il est pure présence, sans représentation, chose et parole (hébreu dabar), corporalité besogneuse et lieu d'un désir infini. Par tout lui-même, il s'adresse, convoque, fulmine, ordonne : omnipotent et exaspéré.

Après quelques semaines, sur le fond de l'affectivité antéreprésentative qui commence à prendre corps dans son système neuromusculaire, par suite surtout des alternances de présence et d'absence de son même et autre, se dépose peu à peu une sorte de redoublement de la présence, une représentation, une image où l'infini du désir commence à converger et, en se concentrant sur la figure maternelle, à s'apaiser. Il s'exerce à consentir à la finitude et à sourire.

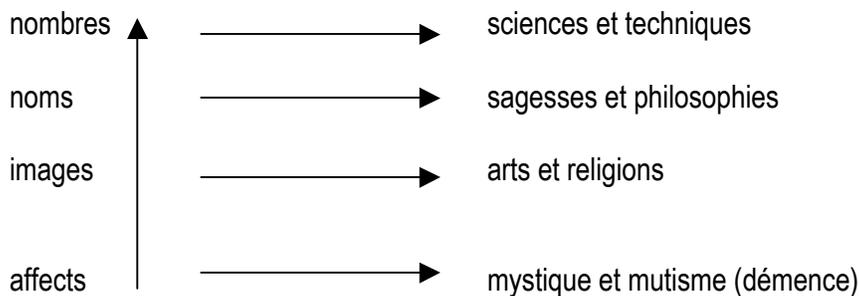
Bientôt ensuite, sur un fond de vocalises, et de gazouillis, de babil qui soit accompagne les représentations soit supplée aux absences d'un même qui devient de plus en plus autre, la langue se sédimente en lui sous forme de signifiants déjà gros des signifiés et même des référents qui se grefferont sur eux.

Enfin, quelques années suffiront pour que, sur le fond du langage de la nomination et de la communication, s'abstraie le nombre et s'affermisse la faculté de chiffrer, compter, mesurer, peser, évaluer, quantifier. De mieux en mieux, il se situe dans l'altérité, il s'occupe à voir et, avant de s'y trouver, il se perd dans le monde des choses, miroir où il s'aliène.

La suite des affects, des images, des noms et des nombres forme ainsi un ensemble superposé de strates dont chacune tend à se développer de façon homogène et selon une logique propre : de totalité, de minitotalité par les contraires, d'explication, de non-contradiction, et chaque fois sur le fond des sédiments plus anciens dont, par une sorte de censure, elle se distancie.

Selon donc que c'est telle ou telle strate qui régit l'ensemble, les individus deviennent des personnes distinctes et virtuellement complémentaires. On est plus ou moins savant ou sage ou esthète ou mystique.

La réflexion qui précède sur la façon dont se structure et se développe le psychisme soit individuel soit collectif oblige à introduire explicitement dans la représentation du schème un certain nombre de flèches. La verticale montre comment les strates se sédimentent, les horizontales comment les différentes strates se développent selon leur logique propre.



MYSTAGOGIE

FAUTE

Quiconque admet que l'objet de la science est l'ensemble des choses visibles ou perceptibles, que celui de la sagesse est la totalité des réalités que les noms rendent intelligibles, que celui de l'art (et de ce qu'on appelle religion) est, au moyen du visible (peinture) et de l'audible (musique), de faire que la lumière que l'œil ne voit pas et la voix que l'oreille n'entend pas soient vue et entendue, lumière et voix qui, parfois, montent au cœur de l'homme ; celui-là peut trouver qu'il convient aussi d'admettre que le premier peut être homologué au Dieu et Père créateur des mondes, le deuxième au Seigneur et Fils sauveur des hommes, le troisième à l'Esprit et au Saint qui amène tout à soi, et aussi, respectivement, à la gloire, à la voix et à la puissance qu'évoque le Ps 29.

C'est cependant un fait bien avéré que, pour d'autres, la science, la philosophie et l'art n'ont pas besoin d'être validés par les divins, et que, pour d'autres encore, la fréquentation des divins suffit et que point n'est besoin de tant de recherche, de réflexion et de recueillement.

On est donc en face non d'évidences mais d'une pluralité de jeux de langage qui, liés de multiples façons les uns aux autres, sont aussi opposés d'autant de manières. Entre eux, les rapports sont tantôt dialogaux et amicaux, tantôt dialectiques et hostiles, tantôt dialogiques et confusément coexistentiels. Pour la pensée chrétienne, cependant, une coexistence méliorative est possible, souhaitable et, pour les fidèles, impérative, dès là qu'elle est radiquée dans cet en deçà d'eux tous où sont ensemble la faute et le pardon sous leurs figures successives :

la souillure et la purification chez les archaïques tribaux ;
la transgression et la justification chez les proche-orientaux politisés de l'Âge du Bronze ;
le manquement et la sanctification chez les classiques des grandes religions ou cultures universelles de la période axiale ;

le péché du monde et son enlèvement chez les mystiques trino-christiques de la plénitude des temps.

(Lv 16,16 ; 1Co 6,11 ; Jn 1,29)

- | | |
|----------|---|
| Ps 29 | Hymne au Seigneur de l'orage (Psaume de David), B.J., p. 742 |
| Lv 16,16 | Il fera ainsi le rite d'expiation sur le sanctuaire pour les impuretés des Israélites, pour leurs transgressions et pour tous leurs péchés.
Ainsi procédera-t-il pour la Tente du Rendez-vous qui demeure avec eux au milieu de leurs impuretés. |
| 1Co 6,11 | Et cela, vous l'étiez bien, quelques-uns. Mais vous vous êtes lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés par le nom du Seigneur Jésus Christ et par l'Esprit de notre Dieu. |
| Jn 1,29 | Le lendemain, il voit Jésus venir vers lui et il dit : « Voici l'agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde. |

MYSTAGOGIE

EXERCICE

La séquence des modes d'expression la plus fréquente dans la littérature universelle et aussi la plus typique est celle qui va de la poésie ou fiction (mythique, épique, romanesque) à la science (métaphysique ou physique). Y correspond la suite des actants ou agents, qui sont, successivement, d'un côté, des divins, des héros, des humains d'un autre côté, des mondains. Et l'illustrent les poèmes homériques où coexistent des récits mettant en scène Arès et Aphrodite, Achille et Hélène, Ulysse et Pénélope, la colère et l'amour.

L'illustre aussi et peut-être mieux encore le Yahviste des récits génésiaques où, tout d'abord, des divins anonymes (des élohim au pluriel parlant par la voix d'Elohim) créent le monde (Gn 1,1ss), puis transmettent leur toute-puissance à Adam et Havva (Gn 1,26-28), lesquels se reconnaissent homme et femme (Gn 2,23) et enfin, au vu et au su de leur nudité, mâle et femelle (Gn 3,10 et Gn 1,26).

Dans l'œuvre du Yahviste sont impliquées plusieurs choses : le Dieu Vivant mettra un jour sous les pieds de l'Homme tous ses ennemis (Ps 8 et Ps 110) ; l'octroi de l'omnipotence est fait à l'*Anthrôpos* comme totalité potentielle et vouée à l'histoire, au remplacement des acteurs ; la parfaite ressemblance aux divins et la victoire finale sur l'ennemi de l'Humanité, la mort, restent soustraites à l'Organisme anthropique jusqu'au temps de la « fin » ; c'est par un second Adam et une seconde Havva - opérateurs de vie par la mort, de ressemblance par la différence -, que la victoire finale sera remportée.

Les formes littéraires plus récentes tendent, en chaque cycle historique et dans l'histoire universelle, à supplanter les plus anciennes. Mais, comme plusieurs de celles-ci sont conservées par l'écriture et que l'humanité vouée à l'histoire l'est aussi à l'historiographie et à l'anamnèse, la possibilité existe, par le moyen de certains à qui cela est donné, que la totalité des « cellules » de l'*Anthrôpos* reviennent au divin et, aussi à l'origine, à l'enfance, mais, cette fois, sans aucune prétention à une toute-puissance qu'elle posséderait par elle-même.

Là où le retour est méthodique, le moyen est la transgression réglée des censures et des abstractions grâce auxquelles, sur la pure présence, se sont sédimentés des représentations, puis des noms, puis des nombres. On peut anticiper que c'est lorsque l'*Anthrôpos* aura renoncé à la conception vérificationniste de la vérité et se sera exercé d'abord à penser selon le vraisemblable et la sagesse puis à contempler et chérir le véritable dans les beautés où le tout se précipite comme en ses icônes, qu'elle se trouvera disposée à être totalement remplie, la descente du divin dans le mondain étant achevée. C'est pour ce moment de la mystagogie que, dans le diagramme initial, une flèche perpendiculaire prend place après celle, verticale, de la psychogénèse.

MYSTAGOGIE

MYSTÈRE

Dans la version grecque du Livre de Daniel, le mot mystère traduit le « raz » araméen qui signifie une décision prise en un lieu qu'on se représente comme le conseil du Roi des rois et qui concerne la succession d'abord des quatre royaumes (Mèdes, Perses, Babyloniens, Macédoniens), puis de celui des saints du Très Haut qui sera universel et éternel. C'était là une façon de proposer à un peuple assujéti mais qui avait une haute idée du sens de l'histoire universelle et une conscience d'époque, que la logique de l'existence appelait l'accomplissement des idées de royauté et de justice.

De la décision du Grand Roi, on aimait dire qu'elle avait été longtemps cachée mais que, au temps de la fin, elle fut révélée aux saints du Très Haut, au peuple de Dieu. Elle conserve, dépasse et accomplit le politique : la victoire sur le dernier ennemi, celui qui empêche l'Organisme anthropique de rassembler tous ces membres dans l'unité.

Pour les premiers qui ont pris la succession de Jésus, cette tradition venait à la rencontre d'une foi-conscience dans le Dieu vivant que le passage de Jésus avait conforté et rendu invincible. Aussi voit-on qu'elle leur servit de langage pour exprimer la manière dont ils cherchaient à comprendre le tout de l'histoire et à y contribuer. Il leur parut que c'est en l'unique qui avait affronté la mort tout en ayant une foi absolue en son Dieu et Père, que le mystère était dévoilé, et qu'il leur incombait à eux de faire connaître à tous peuples, nations et langues ce qui ne leur avait été dit dans le secret que pour qu'ils le proclament sur les toits (Mc 4,21-24).

Comme on le voit, le mystère n'est pas pris ici au sens populaire traditionnel de vérité qu'on ne peut pas comprendre et dont la trinité était le type. Bien plutôt, le mot mystère vise une réalité omnicompréhensive où il y a tellement à comprendre qu'on n'en a jamais fini d'être saisi par lui, et ravi. D'après l'étymologie, le my-stère est un moyen (-stère) de faire « mu », cette onomatopée qui imite le « mu-gissement » des bovins. Le mystère est offert à des mystes, des initiants, des personnes qui sont reconduites au silence, au « mu-tisme » (cf. Dn 8,26).

Une telle reconduction est particulièrement nécessaire à ceux pour qui le langage théologique d'un autre âge occulte plus qu'il ne dévoile la vérité qui libère la liberté serve (Jn 8,32). Ainsi, ceux qui croient que le tout de l'univers est pensable et effectivement pensé par Quelqu'Un peuvent accéder, non seulement à l'être, au sacré et aux divins, mais à Dieu même (Rm 5,1).

Théologie : scientifique
 philosophique
 esthétique

mystique : mystagogique

MYSTAGOGIE

GÉNÉROSITÉ

La connaissance qui a pour objet le mystère n'en est pas une de pure contemplation mais aussi bien d'amour et d'amour effectif, lequel n'est jamais plus grand que lorsque l'aimant est disposé à donner sa vie pour ses amis (Jn 15,13). La mystagogie ne s'achève donc pas dans le silence, fût-il priant, mais elle encourage ceux en qui l'écoute de la parole et les gémissements ineffables de l'esprit ont libéré la vérité jusque-là tenue captive dans l'injustice (Rm 1,18), à produire de dignes fruits de conversion soit dans l'art (ou la religion : le mot « rite » est de même racine que art), soit dans le discours spéculatif ou pratique, soit dans l'action.

Mais si l'Église se comprend comme le lieu par excellence où le mystère du Règne de Dieu (sur la mort) a été révélé, elle sait aussi que Celui auquel elle suspend sa connaissance amoureuse ne s'est jamais laissé sans témoignage, que depuis toujours nos lointains ancêtres le cherchent à tâtons, et que c'est dès toujours aussi qu'il a fait se lever dans le monde des personnes généreuses qui, non contentes de transmettre la vie et de la soutenir, s'entretenaient dans l'idéal de mourir pour elle. L'Église existe donc de ce qu'elle a pensé que :

ce que les parents sont aux enfants,
ce que les guerriers sont à la patrie,
ce que les ascètes sont aux ensembles supranationaux,

quelque chose de semblable devrait l'être pour l'humanité intégralement comprise, défunts inclus, et pour que soit faite son intégration dans la vie qui dure.

Car les parents, les hommes de guerre, les moines ou les sages sont des êtres qui sont disposés par la nature, la culture ou une littérature à respecter la vie jusqu'à la mort si cela est nécessaire. C'est pourquoi, même un moderne, un membre savant de nos sociétés où il est proclamé que Dieu est culturellement mort, a quand même le moyen de comprendre quelque chose à l'émergence du mouvement chrétien, à la signification transindividuelle, transcollective, transhistorique qu'il a donnée à Jésus, à la foi en la paternité de Dieu, en la capacité du divin de mourir pour que tous aient la vie en abondance, à la survie des défunts, à la solidarité de toutes les « cellules » de l'Organisme anthropique, à la générosité des saints.

Ainsi, l'archiécriture grâce à laquelle notre espèce est marquée par une similitude avec Dieu qui la rend capable de devenir un avec lui, par lui et en lui, peut être connue et lue de tous les hommes au moyen, chaque fois, de cette lettre particulière qu'est une communauté dont les membres se laissent interpeller expressément par son modèle éternel (2Co 3,1-3).

Jn 15,13 Nul n'a plus grand amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis.

Rm 1,18 En effet, la colère de Dieu se révèle du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes, qui tiennent la vérité captive dans l'injustice ;

2Co 3,1-3 ¹ Reconnaissons-nous à nous recommander nous-mêmes ? Ou bien aurions-nous besoin, comme certains, de lettres de recommandation pour vous ou de vous ? ² Notre lettre, c'est vous une lettre écrite en nos cœurs, connue et lue par tous les hommes. ³ Vous êtes manifestement une lettre du Christ remise à nos soins, écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur les cœurs.

MYSTAGOGIE

PRIÈRE

En termes plutôt grecs, la prière a pu être définie comme une élévation, un mouvement de bas en haut, de la terre au ciel, du corps à l'âme, de l'âme à Dieu. En termes plutôt bibliques, elle pourrait être définie comme un mouvement de haut en bas, du dehors au-dedans, de l'esprit à la chair, de l'esprit incarné à l'Esprit divin (2Co4,16 ; Ep 3,16 ; 1Co 2,11 ; Rm 8,26).

En ce deuxième cas de figure, on comprend mieux que la prière puisse être soit vocale (Lc17,15 ; Lc19,37), soit mentale (Ps 1,2 ; Ps 63,7 ; Ps 77,12 ; Ps 143,5), soit transcendante (cf. 1S 1,10-15 ; 1Co14,2.4), soit primale (Ps 3,5 ; Ps 47,2 ; Rm 8,26).

Et aussi que, tout en encourageant la prière vocale et le chant (Ep 5,19), la pensée chrétienne primitive l'ait lestée d'intelligence, d'esprit et d'Esprit Saint.

Parce que la prière vocale peut être ostentatoire et bavarde, il a été conseillé de se retirer de la foule et de ne prononcer que peu de paroles (Mt 6,6s) et aussi de prier avec son intelligence, mentalement ou oralement (1Co 14,14-19). Et parce que celui qui prie avec son intelligence est en danger soit de se complaire en sa pensée et sa conduite (Lc 18,10-12), ou encore de parler à Dieu comme si le Père ne savait pas ce dont ses enfants ont besoin, on a trouvé qu'il était bon de prier « en esprit » : selon le rythme de la respiration ; « en langue », celle-ci étant « ce qui reste du langage quand on en a soustrait les significations » ; « en musique », en un flot de sonorités harmonieuses, et transversales par rapport au langage articulé de la communication avec les humains. Et parce qu'il est dans la nature des assemblées chrétiennes d'être, chacune, un corps où se reflète une gloire du Christ qui doit être perceptible à ceux du dehors (2Co 3,18 ; 1Co14,16-25), et qu'à faire consister l'essentiel de la prière dans l'étalage d'un charisme soi-disant spirituel, accompagné de surcroît d'un mépris pour les charnels (1Co 3,1-3 ; 1Co 11,22), on en est venu à situer le lieu originare de la prière la plus conforme au Christ à un niveau préverbal, prémental et prélinguistique : là où l'Esprit Saint gémit des gémissements qui sont ineffables, qui ne peuvent être exprimés en mots, sinon peut-être dans la « langue des anges » (1Co 13,2 ; Rm8,26)

La descente des penseurs chrétiens en direction de la profondeur avait été lentement préparée par celle des penseurs bibliques. Ceux-ci étaient remontés du visible, des récits des merveilles de Yahvé, à l'audible, à la Loi de Dieu, à une voix qui ne venait d'aucune forme, puis au sensible, au cœur où Yahvé lui-même a annoncé qu'il écrirait sa Loi, et enfin, au tangible et au savoureux, au cœur de pierre changé en cœur de chair par le don de l'Esprit (Dt 4,9 ; Jr 31,31ss ; Ez 36,26).

Prière : vocale
mentale
transcendantale

primale

MYSTAGOGIE

YAHVÉ

Dans la Bible, Yahvé est une énigme, un mot qui, parce qu'il prend ou évoque plusieurs parties du discours, donne à penser. On distinguera quatre aspects. Le premier : Yahvé est régulièrement employé comme un nom, sujet ou attribut. Le deuxième : en Ex 3,13-15, ce nom est glosé par une phrase verbale, « Je suis ». Le troisième : à côté de la forme longue YHWH (ya-hweh) il existe des formes courtes, YH et YHW (yah et yahu) dont certains pensent qu'elles sont plus anciennes et qu'elles sont composées de l'interjection ya et du pronom hu (=lui). On explique assez bien alors la phrase pronominale d'Is 43,10-12, en particulier le Anihu = Moi, Lui ; on interprète en effet : lui (le dieu dont on dit qu'il sauve) (c'est) moi. Le quatrième : dans une phrase comme celle-là, le déictique ou démonstratif est un mot qui accompagne le geste que fait un locuteur qui se désigne lui-même. On rapproche la formule d'auto-présentation par laquelle un intervenant au conseil divin décline ses titres à juger et à décider (Is 3,13s ; Ps 82,1 ; Is 41,1ss)

Le schème quadriparti s'applique donc bien :

nom
verbe
pronom

geste

On entrevoit comment les penseurs bibliques ont opéré un retour au fondement du langage. Tout d'abord, comme certains abusaient du nom de Yahvé, on a interdit de le prendre à faux (« en vain ») et de blasphémer, et on a raconté qu'à Jacob le Dieu a refusé de dire comment il s'appelait (Ex 20,7 ; Gn 32,30).

Ensuite, on a raconté un grand nombre de récits où Yahvé était montré en acte, et donc au moyen de verbes.

Puis, on s'est avisé que, dans les propositions, le verbe est l'élément assertif essentiel, qu'il s'exprime soit par une forme verbale expresse soit par une pause entre un sujet et un prédicat, et que ceux-ci peuvent être deux pronoms, l'un personnel et l'autre démonstratif. Ceci étant, pour fonder son message d'espérance, un prophète du temps de l'exil a eu l'idée d'utiliser cette ressource de la langue pour faire parler un Yahvé fort contesté de la manière dont, dans les cours royales, s'exprimaient parfois les conseillers du prince (Is 43,10-12).

Enfin, on note que, dans ce dernier passage, l'élément signifiant est justement une pause, un silence où sont mis en rapport un référent censément connu (lui : le dieu sauveur) et un référé qui se fait connaître par là même (Moi !), en s'indiquant.

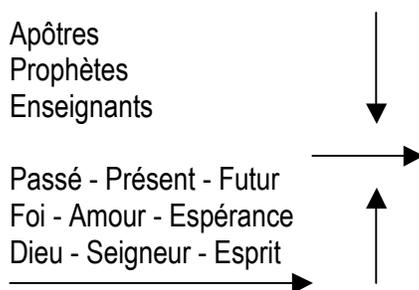
Cette analyse suggère qu'une voie vers le divin est praticable en notre temps où, pour les doctes, l'ontothéologie a cessé d'être croyable, laquelle voie consiste, non tant à remonter de Dieu aux divins puis au sacré et à l'être, mais, plus simplement, du nom au verbe puis au pronom et au geste, à un silence transi de parole et de musique. Peut-être, ce silence, seuls l'entendent tout d'abord ceux qui sont avec l'Agneau. Mais leur voix retentit par toute la terre et un jour peut-être tous l'entendront.

MYSTAGOGIE

MAGISTÈRE

À ses correspondants de Corinthe férus de dépassement et de supériorité, Paul déclare deux choses. L'une : Dieu a établi dans l'Église d'abord des apôtres, puis des prophètes, ensuite des enseignants, les autres dons étant subordonnés à ceux-là (1Co 12,28). L'autre : pour la (sainte) émulation concernant les autres dons, il existe une voie qui est seule excellente. Elle consiste à lier si bien entre elles la foi, l'amour et l'espérance qu'elles soient polarisées par l'amour. Comme on le voit par 1Th 1,3 et 1Th 5,8, ces trois attitudes sont homologables aux instances du temps. Or si le temps a pu être défini soit comme image mobile de l'éternité soit comme présence totale du tout à ses parties et inversement, il reste que, pour ceux dont l'esprit est orienté en direction du projet divin en Jésus, la meilleure manière de contribuer à faire que l'éternité soit dans le temps et y opère le salut en y annulant les différences, est de faire du passé et du futur, de la mémoire et de l'attente, de la foi et de l'espérance, des moyens eux aussi subsidiaires de l'amour, de la puissance présentifiante. Ceux qui prennent la succession de Jésus sont donc des personnes pour qui, si le temple est accompli dans la mort de Jésus, c'est dans l'amour sacrificiel que la Loi parvient à son terme (Rm 10,4 ; Rm 13,8-10).

Or, bien que l'amour se soit manifesté dans l'humanité d'abord surtout comme érotique et naturel, de plus en plus comme amical et politique, puis comme caritatif et généralement philanthropique, il s'est trouvé que, au terme de la période axiale (800-200), aucune de ces formes n'était à la hauteur des exigences d'un Organisme inquiet de son passé et de son futur ni à la disposition même des meilleurs. Ni la nature, ni la culture, ni la littérature n'y suffisait. Il était devenu nécessaire et que la Loi nouvelle soit écrite dans les cœurs, non par un homme ou un État ou une École ou une Religion, mais par l'Esprit même, par le Souffle qui remplit l'univers et qui peut remplir de soi les parties du monde en qui il met ses complaisances pour le bien du tout (2Co 3,1-3). Nécessaire aussi que cette écriture cordiale soit constamment rectifiée par un groupe de gardiens d'un dépôt scripturaire en qui s'encapsulait le meilleur de la tradition normative de l'Organisme. À ceux-là devait incomber le souci qui de Dieu, de la foi et du passé (apôtres), qui du Seigneur, de l'amour et du présent, qui de l'Esprit, de l'espérance et de l'avenir absolu (héritage). Ces appropriations des propriétés communes à la trinité sont données comme suggestives.



MYSTAGOGIE

MONISME

Par le latin, l'indo-européen « sem » qui signifiait « un » a fourni au français : en-sem-ble, as-sem-blée, sem-blable, res-sem-blance, sim-ultané. On voit ainsi qu'avant d'être un nombre cardinal ou ordinal, le « un » était une pluralité interne, un comput fermé, un ensemble qui était une monade.

Là-dessus, on enchaîne une suite de propositions. Une première : considérée en elle-même, la langue est un ensemble clos de différences internes. La deuxième : cet ensemble est le moyen dont, par la parole, la pensée se sert pour viser et, éventuellement, saisir l'ensemble de tous les ensembles ou être saisi par lui. La troisième : d'elle-même, la pensée tend à l'annulation des pluralités dans l'unité. La quatrième : par la parole, qui est l'usage de la langue, elle produit des assemblages, des ressemblances, des non-contradictions. La cinquième : les unités produites sont soit arithmétiques (le chiffre un), soit ontiques (une substance) soit théologiques (l'Un, le Dieu unique), soit athéologiques (le monde, la matière). La sixième : la parole poétique tend à une limite qu'elle s'irrite de ne jamais atteindre : l'abolition des différences, la coïncidence des contraires où les signifiants-signifiés cesseraient de s'opposer. La septième : la musique est « ce qui reste du langage articulé quand on en a soustrait les significations », à savoir, un continu de sonorités harmonieuses qui ne sont plus plurielles. La huitième : il existe un au-delà ou plutôt un en deçà de la musique, à savoir, ce qui demeure dans l'écouter à la fin de la dernière note : un mouvement interne et éprouvé comme infini, auquel le bénéficiaire ne peut assigner de commencement ni de fin, un sentiment océanique qui peut se réfléchir comme acte pur et déjà divin, ou comme suspendu à un tel acte qui est alors reçu comme gratuit et gracieux, immérité, tel un plein qui, laissé à lui-même, serait un vide, et dont la raison d'être est de contribuer au remplissage de toutes choses par le Plein.

La philosophie classique (Kant) a aimé aligner les trois idées transcendantales : Dieu, l'âme, le monde. Des rationalistes plus radicaux ont préféré une forme ou l'autre de monisme : théisme, humanisme (athée), matérialisme (ou positivisme, ou naturalisme). Les mystiques n'ont de cesse qu'ils abolissent ces différences. Ils s'exercent à remonter en deçà de tous les noms : l'être, le devenir, l'eau, l'air, le feu, la terre, la sphère, le fleuve, le logos, la raison, l'esprit, le tao, le chemin, l'un, le dieu unique, l'androgynie, le taishi (yin et yang)...

La mystique chrétienne travaille à faire en sorte que, dans le prurit de la ressemblance, la différence ne soit pas éliminée, à ce que le bébé ne soit pas jeté avec l'eau du bain. L'un des moyens qu'elle prend pour cela est un certain usage des prépositions : à la fin, Dieu sera tout en tous ; le Père est dans le Fils et le Fils dans le Père ; le Christ est en moi et moi dans le Christ ; par lui, avec lui, en lui. Inclusion réciproque.

monismes : matérialisme
 humanisme
 théisme

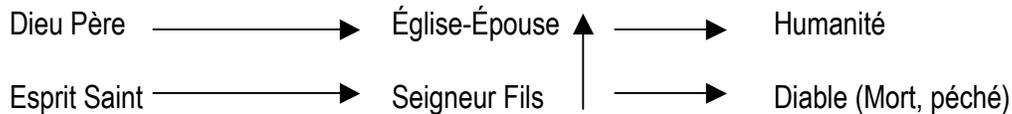
mystiques

MYSTAGOGIE

SCHÉMA ACTANTIEL

Le divin est la sphère de discours au moyen de laquelle les anciens proposaient aux jeunes de surmonter la contradiction qu'on croyait constater entre le désir de vie durable et son apparente irréalité. Une des plus vieilles expressions de ce discours fut rituelle : le culte des ancêtres. Or, ce rite implique une éthique, la fidélité aux coutumes ancestrales, et un récit, l'anamnèse, le souvenir pieux des bienfaits reçus.

Des récits archaïques, on a proposé une théorie dite sémiotique selon laquelle leur système sublogique se ramène à six actants. Les postes actantiels sont : Destinateur, Objet, Destinataire, Adjuvant, Sujet (héros), Opposant. Chrétienement spécifié, ces u,v,w, et x, y, z, deviennent :



Lisons : Dieu a envoyé son Fils rempli de l'Esprit afin que, après avoir vaincu le Diable (la Mort), il travaille avec son Église à mener l'histoire de l'Humanité (Organisme anthropique) à sa fin. Les six actants du schéma chrétien sont des divins : même le diable (2Co 4,4) et l'Église (Jn 10,34s ; 2Th 3,1), et l'Humanité (2Pi 1,4).

La grande histoire occidentale peut être comprise comme un long processus de dénarrativisation.

1. Les querelles théologiques des premiers siècles ont abouti à faire du divin un adjectif et un nom qui ne pouvait être prédiqué que de Dieu, du Seigneur et de l'Esprit.
2. Plus récemment, après les guerres européennes de religions, s'est formé le déisme, où le divin fut limité au seul Destinateur.
3. Comme celui-là même était contesté, certains ont pris sa défense et ce fut la théodicée.
4. En même temps, la raison s'est opposée à la foi et alors a commencé la recherche, en deçà du Christ de la foi, du vrai Jésus, le Jésus historique.
5. Et l'Esprit saint a été sécularisé, gnosticisé, profanisé sous forme de l'esprit objectif, subjectif et absolu.
6. Bientôt après, on a soit fait marcher la pensée non plus sur la tête mais sur les pieds, et ce fut le matérialisme dit scientifique, soit relégué la théologie et la métaphysique en des ères prépositives, antérieures aux seules vérités vérifiables, et donc surannées et désuètes.

Mais la modernité, qui s'était pensée comme une manifestation du progrès rationnel, est aujourd'hui évaluée par d'autres, au constat de certains de ses effets, comme une décadence, une chute de la foi dans la raison et de la raison dans la déraison. Ce pourrait être la fin d'un cycle long de l'histoire : après un printemps (11^e-14^e siècles), un été (15^e-17^e siècles), un automne (18^e-19^e siècles), vient peut être l'hiver et, cette fois, nucléaire. Mais, contre les prophètes du déclin, la tradition chrétienne tient les deux bouts de la chaîne : la raison (scientifique, philosophique, théologique) est une valeur ; elle a besoin de se ressourcer dans un récit du Grand Temps où il y a commencement, milieu et fin, donc sens.

Science
Philosophie
Théologie

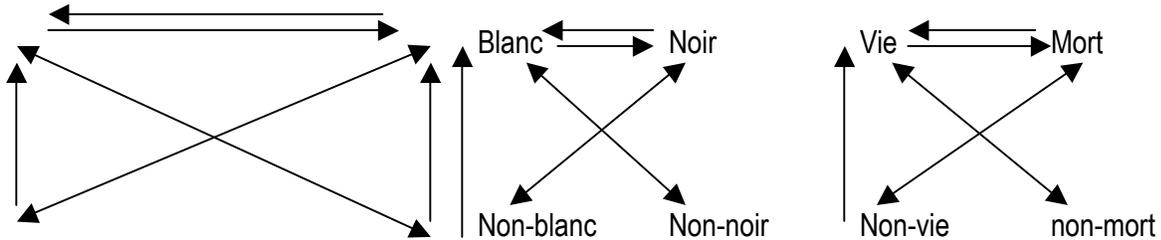
Récit

MYSTAGOGIE

CARRÉ SÉMIOTIQUE

« La structure élémentaire de la signification doit être conçue comme le développement logique d'une catégorie sémique binaire, du type blanc versus noir, dont les termes sont entre eux dans une relation de contrariété, chacun étant en même temps susceptible de projeter un nouveau terme qui soit son contradictoire, les termes contradictoires pouvant à leur tour contracter une relation de présupposition à l'égard du terme opposé ».

(A. J. Greimas). Soit le diagramme :



Les flèches simples horizontales marquent la contrariété, les flèches verticales la contradiction, les flèches doubles obliques la présupposition.

Le diagramme représente en une seule figure le soubassement commun aux trois logiques : de la coïncidence des contraires, de la non-contradiction, de l'explication de l'implicite. Chacune de ces logiques triomphe dans un domaine particulier : la première dans l'art et la religion, la deuxième dans le sens commun et la philosophie, la troisième dans la mathématique et la science. Un est un et non deux, un proton n'est pas un électron ; Socrate est un homme ; Qui perd sa vie la gagne.

Une théorie générale de la signification doit donc inclure une signalétique, une sémantique et une sémique (ou sémiotique ou sémiologie). Mais, pour qui pense au moyen du schème quadriparti et biparti, un niveau radical est requis qui est celui de la logique à la fois intégrale et intégrative. On l'appelle ici, pour la raison que la forme grecque du mot signifiant « signe » fait bien voir : *séméiotique*. Dans les écritures bibliques et évangéliques, c'est le niveau des « *sêmeia* » (Jn 2,11 ; Jn 12,37 ; Jn 20,30), et de quelques « *sêmeia* » particulièrement actantiels : le Christ, l'Église (la Femme), le Dragon (Lc 2,34 ; Ap 12,1.3). Ceux-ci ne sont connus que là où, dans le temps, affleure l'éternité, dans le mouvement même où ils font signe, où ils sont perçus comme venant de quelqu'un à quelqu'un par quelqu'un, dans la signifiante.

Logiques :	signalétique	Principe de non-contradiction
	sémantique	Principe d'explicitation
	sémique	Principe de coïncidence des contraires
	séméiotique	Principe d'accomplissement des différences dans la ressemblance.

MYSTAGOGIE

CODE GNOSICO-GÉNIQUE

Outre la sédimentation, le développement homogène et horizontal, la remontée au fondement, les diverses formes d'engagement, le diagramme initial inclut le tracé de trois flèches dans lequel, du point de rencontre de deux d'entre elles, une troisième prend son départ. Il s'agit là d'une représentation de la causalité. Plus concrètement, on pensera à un ciseau à deux lames, lesquelles, en se rejoignant, produisent un effet.

De telles représentations sont utiles à ceux qui cherchent à venir au plus concret. On peut se représenter l'histoire totale comme l'effet cumulatif d'une cause dyadique (nécessité et hasard, grâce et liberté), d'un schème quadriparti-biparti, d'un ciseau à deux lames, d'un code génétique. Le code anthropogénique a ceci de particulier qu'il fait parti de l'essence de l'Homme et que son action obéit à la logique de l'explicitation, de la manifestation d'un toujours déjà là. Il opérerait d'abord de pensée pensante et de pesée pesante, mais il était dans son destin d'agir de plus en plus de pensée pensé et comme une force qui devait depuis toujours peser intelligemment et librement sur son propre devenir. Disons que le code, plutôt que simplement génétique, était gnosico-génique, de l'ordre de la connaissance en même temps que de la naissance. Parménide déjà enseignait que c'est la même chose que d'être et de connaître ; les Indo-européens ont dérivé les deux verbes connaître et naître d'une même racine (« gen ») ; les Canaques de Nouvelles-Calédonie aimaient dire que le chef est la parole du clan, celui en qui le code de ce fragment d'humanité qu'ils étaient, prenant forme et corps, pesait sur le développement organique de l'espèce.

Si, ici, telle une clé, la lame supérieure du ciseau a trois encoches, lesquelles peuvent être spécifiées de manière soit théiste, soit humaniste, soit matérialiste, et si la lame inférieure est un « sifr » dont différents individus, groupes et traditions décident qu'il est soit vide, soit plein, soit un vide qui peut être rempli, c'est qu'on cherche à tenir compte du fait que nous cheminons non dans la vision mais dans la foi (2Co 5,7), dans une forme ou l'autre de confiance (théologique, philosophique, scientifique) et que personne n'a d'autorité pour juger avant le temps (1Co 4,5).

Voilà pourquoi, - et le présent paragraphe met une pause à cette mouture de la mystagogie telle que le rédacteur en entrevoit l'essence -, on précise ici que la difficile tâche des héritiers de la tradition biblico-évangélico-ecclésiale est, d'une part, de déclarer ce qu'est, selon eux, la structure dynamique et normative de la Cause divino-humano-mondaine, et d'autre part, de chercher à comprendre moyennant force homologies, la vérité qui s'esquisse dans les autres manières de déterminer les inconnues de l'équation fondamentale, et aussi de proposer les corrections qui leur semblent mélioratives.

2Co 5,7 car nous cheminons dans la foi, non dans la claire vision...

1Co 4,5 Ainsi donc, ne portez pas de jugement prématuré. Laissez venir le Seigneur ; c'est lui qui éclairera les secrets et rendra manifestes les desseins des cœurs. Et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui revient.

MYSTAGOGIE

CANON

Après l'exil, les prêtres, les prophètes et les sages rassemblèrent leurs traditions respectives et les confièrent à l'écriture. Puis ceux qui savaient écrire et qui copiaient tous ces textes eurent le sentiment que c'est tous ensemble qu'ils devaient régir la conduite des Juifs et orienter leur avenir. Et alors, dans les centres communautaires de la diaspora, l'habitude se prit de lire à haute voix tantôt l'un et tantôt l'autre des rouleaux, et d'en discuter. La diversité des idées intriguait, et les meilleurs aspiraient au jour où un nouveau Moïse ou nouvel Élie indiquerait le foyer où elles se concentrent toutes.

Il y avait : Dieu, le Seigneur, le Jour, le Messie, l'Esprit, la promesse, la Loi, la prophétie, la sagesse, la connaissance, la justice, la vie, la sainteté, le salut, le Règne, le péché, la résurrection, le serviteur, le mystère, la révélation, etc. Les uns privilégiaient telle figure ou représentation ou institution, les autres telle autre.

Jean le Baptiste passa comme un météore et plusieurs pensèrent qu'il était le catalyseur de tant de signes. Mais Jésus provoqua un étonnement plus étendu et plus durable : il donna à penser. Et, lui aussi, à penser diversement. Et alors s'institua dans les milieux affectés par l'événement-Jésus un discours semblable à celui que les Grecs appelaient théologie, et qui, au-dessus des représentations affectivement chargées, s'érigeait comme sagesse et comme science. Il s'ensuivit des écarts et des errances. Sans le mot, la mystagogie fut exercée comme un moyen de revenir des dogmes et des nombres (1=3 ; 2 dans 1), aux noms traditionnels, puis des noms à l'Image en qui sont les trésors de la sagesse et de la science (Col 1,15 ; Col 2,3), enfin de la Représentation à la Présence qu'elle redouble et qui est Dieu ou le Père ou l'Amour.

En partie motivés par les violences des nationalistes juifs des années 70, 117, et 132-135, qui leur semblaient méconnaître l'universalisme de la grande tradition biblique, des responsables d'un ensemble diffus de communautés d'imitateurs de Jésus dispersées dans l'aire levanto-méditerranéenne trouvèrent que, outre les Écritures hébraïques déjà canonisées en fait par la pratique synagogale, ce n'était que certains des textes des premiers successeurs de Jésus qui étaient aptes à induire la Présence et à reconduire au Mystère.

Or, comme lieu de ralliement, à défaut de Jérusalem détruite et d'Antioche repliée sur une judaïté frileuse, il se trouva qu'il y avait Rome, où coexistaient pacifiquement des communautés de fidèles. Ceux de Rome avaient en main l'ouvrage de Marc, la lettre que Paul leur avait adressée, les deux lettres attribuées à Pierre, peut-être Hébreux et Apocalypse. Les communautés d'Achaïe, de Macédoine et d'Asie avaient les lettres de Paul et de ses continuateurs et l'ouvrage de Luc en deux tomes. Ceux de Syrie orientale avaient les ouvrages johanniques, et ceux de Syrie occidentale l'ouvrage de Matthieu. Entre 130 et 200, la Grande Église se comprit ainsi, grâce à son canon, comme apostolique et catholique, et, grâce au « dépôt », capable d'ordonner la science à la sagesse, la sagesse à la représentation, et la représentation à la présence.

Col 1,15 Il est l'Image du Dieu invisible, Premier-Né de toute créature,

Col 2,3 dans lequel se trouvent, cachés, tous les trésors de la sagesse et de la connaissance !

MYSTAGOGIE

LOGOS

En grec ancien, le mot logos était polysémique : son sens oscillait entre le plus concret et le plus abstrait, entre le calcul, le concept, la représentation et la réalité totale. Pour une pensée qui réfléchit sur la pensée, c'est un mot fétiche, un symbole, quelque chose qui donne à penser.

Des penseurs d'une autre époque ont théorisé que les mathématiques sont déductives et les sciences inductives, mais de plus récents sont d'avis que, partout où il y a connaissance véritable, la déduction et l'induction sont indiscernables. Ce sont plutôt deux chemins ou, mieux, deux pôles d'un mouvement alternatif. L'un des pôles est un ensemble de connaissances acquises ou stockées, l'autre un ensemble d'inconnues qui excitent à connaître. Celui-là est plutôt déductif, de l'ordre de la transmission des connaissances et du développement homogène des différents savoirs ; celui-ci est plutôt inductif, de l'ordre de la recherche et de l'invention. Le premier va du passé et du possible à l'actuel, le second de l'actuel à ses conditions de possibilité.

Selon que la pensée est tournée vers les choses, les humains, les valeurs ou la totalité, de l'induction aussi bien que de la déduction, on peut dire qu'elles sont, respectivement : numérale, catégoriale, transcendante, théologale.

Numérale : des nombres sont déduits grâce à la familiarité acquise avec les règles, les opérations et les nombres connus, d'autres sont induits au cours du travail d'écriture du mathématicien chercheur. Catégoriale : les catégories ou classes sont tirées du langage courant et elles sont mises en rapport soit comme le fait M. Jourdain, soit comme le fait l'amateur de syllogismes. Transcendante : des actes d'observation, de mesure, de nomination, de description, d'explication, de réflexion, de critique sont exercés dont un sujet a conscience que, en partie, ils sont siens et en partie autres que lui et s'imposant à lui, ce qui l'amène à affirmer ou à douter soit qu'il est un connaissant ou non, soit qu'il existe ou non, soit qu'il existe ou non des valeurs. Théologale : des actes ou des événements insolites sont perçus comme soustraits à la fois au calcul, au discours et à l'art, sans cause assignable dans le visible, l'audible et le sensible, comme cela aussi qui, fascinant et terrifiant, excite à connaître, qui est peut-être un indice, une trace, un vestige du suprême intelligible intelligent et aimant, au-delà du bien et du mal, et qui fait du bien avec ce qui, chez les hommes, est appelé mal ; c'est le domaine du démoniaque et du démonique, et, pour les monothéistes, du Grand Distributeur (dai-môn ; Baghwan).

En régime de pensée biblico-évangélique, l'option en faveur du langage théologico-théologique conduit le sujet pensant et voulant tantôt à partir des écritures multiformes et à tendre à poser l'Un, le Dieu et à n'aimer que lui seul, et tantôt à partir de l'unitif expérientiel qu'est l'amour et à se laisser travailler par la représentation (le Christ), la nomination (les noms du Christ), la numération (une personne en deux natures). Selon l'un et l'autre chemin, la Parole-Semence est à la fois le Logos le plus abstrait (Jn 1,1) et le plus concret (Jn 1,14).

Jn 1,1 ¹ Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu.

Jn 1,14 ¹⁴ Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, et nous avons contemplé sa gloire, gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique, plein de grâce et de vérité.

MYSTAGOGIE

ANGES

Le mot vient, par le latin, du grec *angelos*, lequel est le nom d'action du verbe *angellô*, envoyer. Dans les premières écritures chrétiennes, il désigne parfois des personnes en autorité (Ap 2-3) et il a à peu près le même sens que *apostolos*, apôtre, qui signifie également envoyé. Mais, dans la très grande majorité des cas, l'emploi est métaphorique et le mot désigne des êtres « célestes » qui célèbrent les louanges du Grand Dieu ou de l'Agneau, intercèdent pour les terrestres, et sont effectivement parfois envoyés sur terre.

À l'arrière-plan de ces derniers emplois, on repère des traditions bibliques et généralement proche-orientales. 1. La principale est l'imagerie de la cour céleste que l'on se représentait à l'image des cours royales où des chœurs de chant animaient les fêtes du palais et en particulier louaient le prince pour ses qualités et pour ses œuvres de salut public. 2. Ces courtisans sont aussi appelés serviteurs, saints, esprits, fils de Dieu. 3. Parmi eux, certains sont ennemis de l'homme, surtout le grand inspecteur des vassaux, qui devient leur accusateur auprès du Roi des rois, le Satan, le diable ; de même, ceux que les modernes qualifient de doublets des princes de la terre, les Puissances, les Principautés, les Trônes personnifiés. 4. Et il y a les archanges, au nombre de sept, qui, comme ceux de l'équipe ministérielle qui gouverne le royaume, voient constamment la face du roi. 5. Parmi ceux qui ont assisté à un conseil royal où une décision importante, d'abord tenue secrète, a été prise, il arrive que le roi en choisisse un pour l'envoyer révéler à ses sujets ce qui jusque là était caché. 6. En outre, il y a selon la traduction reçue, l'Ange du Seigneur, l'Envoyé par excellence, quintessencié. 7. À l'angélogie biblique n'a pas peu contribué la tradition prophétique qui, se souvenant de la série de ceux qui étaient intervenus auprès des rois au nom du Roi des rois, s'était représenté la prophétie comme concentrée en Élie : l'espérance que la prophétie, après une éclipse, reviendrait, s'est exprimée dans la tradition du retour d'Élie.

Par ceux des modernes qui absolutisent la seule sphère scientifique du discours, comme l'existence des anges de la tradition biblique n'est pas empiriquement vérifiable, elle est niée. Mais, ce faisant, c'est quelque chose qui n'est pas niable que les interprètes manquent de voir : la rémanence, dans l'étoffe pensante et voulante d'un peuple (« esprit objectif »), de paroles jadis décisives et toujours criantes. De ces interventions de celui dont on croit qu'il régit le tout de l'histoire par le moyen de ses envoyés, les écritures gardent la mémoire, et comme il y a toujours des lecteurs qui se souviennent du passé pour prévoir et conditionner le futur, et que, pour eux, les paroles anciennes sont plus déterminantes que les diktats des potentats éphémères, il est compréhensible que les anciens aient attribué à leurs locuteurs au moins autant de substance qu'aux princes. Il semble donc que, pour comprendre les anciens, les modernes devront faire comme si la sphère théiste du discours avait une visée de réalité aussi objective que la sphère scientifique dite seule positive.

MYSTAGOGIE

JOIE

Dans le vocabulaire des sentiments, on distinguera quatre termes : gaieté, plaisir, bonheur, joie. Gaieté est synonyme d'humeur riante, enjouée, se manifestant par une figure épanouie, un brio, une mimique, un comportement réjouissant pour l'entourage. Plaisir désigne une émotion plus individuelle, plus subjective, plus égoïste aussi, proche de jouissance, de contentement, de satisfaction physiologique. Bonheur est un mot parent de chance, de fortune, et donc aussi de possession de certains biens, il dit la condition de celui qui n'a pas de souci ni de malheur, qui est prospère, en santé, en amour. Joie est souvent associé à ces mots mais il peut désigner un sentiment plus profond que l'on décrit parfois comme jubilatoire, délirant, intense, infini, divin, comme un état de transport, de félicité, de ravissement, d'allégresse, d'extase, d'exultation.

Selon 2Co 7,4, la joie est compatible avec les tribulations et donc avec les larmes, les déplaisirs et les malheurs. Et selon Jean, Jésus, qui va mourir, exprime son vœu que la joie qui est en lui soit aussi en eux et qu'elle soit complète (Jn 14,28 ; Jn 15,11 ; Jn 16,22 ; Jn 17,13 ; cf. Jn 20,22s), et en Lc 10,21, déjà durant sa vie publique, Jésus avait exulté dans l'Esprit en apprenant le succès de la prédication concernant le Père et le Fils.

La joie est ainsi associée à l'Esprit (Voir aussi Ac 13,52 ; Rm 14,17 ; 1Th 1,6 ; Ga 5,21s). Or, dans la tradition biblique, l'Esprit est ce qui remplit l'univers (Sg 1,7), il est donc représenté à la manière de l'âme du monde de Platon, du Souffle de vie qui, présent, fait vivre et, absent, mourir (Ps 104,29s). La représentation de l'Esprit de Dieu est donc inséparable, d'une part, de l'expérience de la vie et de la mort, d'autre part, de l'espérance que, au moins à la fin, celle-là l'emportera sur celle-ci. Or, la prédication chrétienne primitive avait essentiellement pour objet l'annonce que le projet du Vivant (Dieu), par, avec et dans le Mourant (Jésus) est de vivifier toute l'humanité et même la création toute entière (1Co 15,20) ; Rm 8,18ss).

Lors donc que les premiers écrivains chrétiens associaient l'Esprit et la joie, c'est sans doute que la double conviction - d'un côté que Jésus est mort comme Fils de David et ressuscité comme Fils de Dieu (Rm1,3s), d'un autre côté, que ce destin est comparable à un baptême auquel sont rendus participants ceux qui croient (en Dieu) en direction de celui qui, en croix, s'est révélé Fils (Mc 15,32.39 ; Jn 6,40 ; Rm 6,4), - lorsqu'elle est communiquée avec intelligence et force, déclenchait chez les auditeurs à qui cela était donné une joie exubérante dont on pensait que, comme la puissance qui faisait parler le communicateur, elle venait elle aussi de l'Esprit de Dieu (cf. Ac 13,52 ; Ga 3,1 ; 1Co 2,4 ; 1Co 13,1-3). L'Esprit n'était donc pas seulement un dogme ou un mystère incompréhensible mais, sinon une donnée, du moins une donation d'expérience.

Gaieté, plaisir,
Bonheur
Joie

Esprit de Dieu.

MYSTAGOGIE

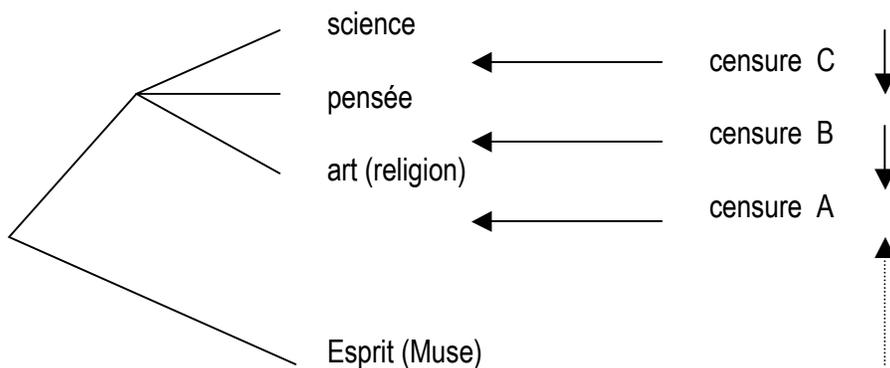
TRANSGRESSIONS

Un certain nombre au moins parmi les scientifiques et les historiens des 19^e et 20^e siècles se sont rendu compte que le positivisme et le scientisme (=prétention de « la » science à être seule capable de décider de la vérité) ne sont ni positif ni scientifique et que ce sont des formes perverses de piété et d'idolâtrie ; et aussi que, dans tout système, il y a toujours au moins une proposition qui est indécidable et qui ne peut être validée que par une forme non-scientifique de pensée (Godel).

De son côté, la réflexion sapientielle et philosophique, qui opère sous l'effet d'une violation de la censure du langage ordinaire grâce à laquelle les sciences cherchent à se constituer en systèmes formels et axiomatisés, lorsqu'elle parvient à remonter, en deçà des différences, à ses propres conditions de possibilité, se voit arrêtée dans sa démarche par le butoir de la ressemblance, du métaphorique, de l'imaginaire, du symbolique et du sémiotique, de cela qui la précède et sous-tend et qu'elle n'a pas le moyen d'expliquer.

À leur tour, les religieux et, plus généralement, les artistes, qui, dans la remontée en direction du fondement, prennent la relève des penseurs et, en deçà des langages de la manipulation et de la communication, s'ingénient à mettre en œuvre celui de l'évocation, - du langage à l'état naissant où les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs et les douceurs échangent leurs valences -, et, alors, à produire des minitotalités où le tout du réel semble se condenser de manière merveilleuse, plaisante, esthétique et cathartique, eux aussi, ces chercheurs d'absolu se trouvent confrontés, au formalisme et à l'académisme, bien sûr, mais surtout au manque d'inspiration, à une incapacité foncière à s'octroyer eux-mêmes et à volonté cette puissance affective et communionnelle qui est aux images ce que le soleil est aux choses : cela sans quoi elles ne seraient que ce qu'elles sont.

C'est dire que la censure qui sépare l'affectivité de la représentation est d'une autre nature que celles par lesquelles s'instaurent la pensée et le calcul. Celle-là ne peut être, à proprement parler, transgressée. L'humain peut seulement espérer être disposé par celui que cela regarde d'être un des lieux du monde où l'Esprit (la Muse) communique ses dons. Car l'inspiration est un don de l'esprit qui remplit l'univers (Sg 1,7) et qui, tel le vent, vient on ne sait d'où et va on ne sait où (Jn 3,8). Il inspire qui il veut, quand il veut, comme il veut.



Sg 1,7 L'esprit du Seigneur en effet remplit le monde, et lui, qui tient unies toutes choses, a connaissance de chaque mot.

Jn 3,8 Le vent souffle où il veut et tu entends sa voix, mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit.

MYSTAGOGIE

CYCLES

Le commencement des sociétés est comparable à la manière dont un champion relève le défi que lui adresse un rival. Le rival ici est l'état de pluralité, de diversité et d'hostilité où se trouvent les populations d'un territoire. Le champion est un groupe de personnes qui entreprend d'instaurer un état d'unité, de reconnaissance mutuelle et de paix.

Ces gens sont menés par un ensemble cohérent de représentations et de convictions, de plans et de moyens d'action sur lesquels ils se sont mis d'accord. Ils savent pouvoir compter sur la connivence des masses qui souffrent des violences des maîtres de l'heure. Ils sont prêts à subir eux-mêmes les sévices de ceux dont ils travaillent à juguler la puissance. S'ils échouent, l'hiver se perpétue pour le plus grand nombre ; s'ils réussissent, c'est un printemps, un âge d'or. L'ensemble de la société se soumet à un sacré, à un serment, à un nom, à une seigneurie dont les détenteurs du pouvoir sont les délégués et les représentants. Ce pouvoir est celui de pères, d'anciens, de sages, d'hiéocrates, de mythes fondateurs, de divins, d'idéal, de normes.

L'union fait la force et rend la société productive, marchande, prospère. Libérés de la peur, des leaders se lèvent un peu partout qui deviennent des défenseurs de la terre des pères, de la patrie désormais commune, et des « excellents » (grec : *aristoi*) transmettent leur savoir-faire et leur patrimoine à des héritiers. Ainsi, aux hiéocrates, se superposent et de plus en plus se substituent les aristocrates, la noblesse d'épée et de robe. C'est l'été, l'apogée, un âge d'argent, de héros, d'épopées, de morales de situation.

Mais les nobles abusent de leurs privilèges et oublient les convictions des pères. Aussi les humbles les renversent-ils de leurs trônes. C'est le temps du peuple, de la démocratie, de la redistribution, de l'État-Providence, de la liberté et de l'égalité. Plus difficilement, de la fraternité : car il n'y a plus de père et, bientôt, plus de patrie. Et bientôt aussi, c'est l'automne, un âge du bronze, le temps de la conscience, de l'individu, du chacun pour soi, de l'intempérance, de la compétition féroce où tout est permis.

Mais où tout ne convient pas. Car vient alors l'accaparement des terres et des capitaux par quelques-uns, des habiles sans convictions ni sacré, sans noblesse ni courage, sans liberté ni égalité. C'est l'hiver, l'âge du fer, de la technocratie, de la tyrannie, de la domination de tous par quelques-uns. Et c'est le moment où, de nouveau et dans la souffrance, se prépare un nouveau printemps, lequel, après un intercycle, sera un nouveau cycle, une de ces boucles de cette spirale qu'est l'enroulement phylétique de l'espèce sur elle-même («Organisme anthropique »).

printemps	or	hiéocrates
été	argent	aristocrates
automne	bronze	démocrates
hiver	fer	technocrates

MYSTAGOGIE

RÉSURRECTION

Le symbole de Nicée a exploité les emplois au futur des deux mots éveiller (*egeiro*) et faire lever (*anistèmi*) qui se trouvaient dans les textes fondateurs. Or il y a là des emplois de ces verbes au présent et au passé qui peuvent renouveler la réflexion.

Les situations évoquées par ces mots sont celles de personnes endormies ou prostrées dont, par l'éveil ou le relèvement, quelqu'un d'autre les fait sortir. À leur tour, ces situations évoquent la condition apparente de personnes soit endormies du dernier sommeil soit gisants inertes sur le sol, frappées à mort, et qui, cependant, sont ramenées à la vie à la station droite et à la marche.

Comme les situations de sommeil et d'éveil, de prostration et de relèvement, de mort et de revivification sont homologues, la manière d'en parler peut les faire interférer les unes avec les autres pour produire une signification complexe. Un cas-type est celui des récits que les éditeurs modernes coiffent du titre de guérison de paralytique mais dont le sens va bien au-delà.

De tels récits sont racontés de Jésus (Mc 2,1-12 etc), de Pierre (Ac 3,1ss ; Ac 9,32ss), de Paul (Ac20,7ss), ce qui montre qu'ils étaient importants aux yeux des continuateurs de Jésus et des apôtres. Le narrateur fait dire au thaumaturge, s'adressant à l'infirme : « Éveille-toi » (traduit aussi : « Lève-toi »), et lui-même dit ensuite que le malade « fut relevé » et qu'il « marcha ». Or ces termes sont tous au moins bivalents, métaphorisables. En effet, leur association se retrouve dans quelques formules doctrinales ou incitatives selon lesquelles les personnes « mortes à cause de leurs péchés » sont éveillées ou relevées et exhortées à marcher dans les voies de Dieu (Rm 6,17 ; Ep 2,2.10 ; Ep 5,14).

Pour des textes comme ceux-là, l'interprétation en termes de récits de miracle est insuffisante, inadéquate. Ce sont plutôt des manières d'illustrer la doctrine de l'eschatologie réalisée ou inaugurée. La résurrection corporelle qu'on attendait pour les derniers temps, le dernier jour, a été et peut et doit toujours être anticipée dans les œuvres de l'amour bienfaisant et dans le souvenir de Jésus qui avait été endormi et prostré et qui avait été éveillé (par le Père) et relevé.

Ainsi, de l'espérance et du futur, la pensée inspirée par les Écritures, par Jésus et par son Esprit était remontée à l'amour et au présent puis à la foi et au passé. Tout se passe comme si on avait compris qu'il y a dans l'espérance de la vie future pour soi et même dans l'amour diffusif de soi quelque chose qui a besoin d'être rectifié et qui ne peut l'être que par l'attention au Dieu et Père qui fait vivre et ressuscite, au Fils qui a le même pouvoir et à l'Esprit vivifiant (Jn 5,11 ; Jn 6,63 ; 2Co 3,6 ; 1Co 15,45).

Père
Fils
Esprit

Jésus, Pierre, Paul et leur « imitateurs »

MYSTAGOGIE

HEURISTIQUE

Selon les traditions biblique et évangélique, l'humain existe comme une tension entre deux similitudes inverses : l'une pleine, l'autre creuse. D'une part, il est à l'image d'un modèle transcendant (les *élohim* ou l'*Élohim*), en ce que, homme et femme, il se conforme à l'ordre qui lui est donné de se reproduire, de croître et de tout dominer (Gn 1,26-28). D'autre part, comme ce n'est que peu à peu et collectivement qu'il sera comme le(s) divin(s) et dominera effectivement tout, même la mort, et que, cependant, il y a en lui la prétention à être tout de suite comme le(s) dieu(x), il est amené par la souffrance à consentir au retard de la présence et de la puissance totales, à une conformation au divin qui sera l'effet d'une imitation de la pure image de Dieu qu'est le Christ Seigneur (Col 1, 15-20).

Ainsi, d'un point de vue, la « re-présentation » qui dispose à la présence est double : trinitaire et christo-ecclésiale, quadripartie et bipartie. D'un autre point de vue, elle est une, car, comme on le voit par le Symbole de Nicée, la christo-ecclésialité a été attachée au deuxième élément du schème triparti. Le Fils qui est devenu Seigneur en suite de son obéissance jusqu'à la mort et de sa résurrection d'entre les morts, est aussi le Christ qui sauve son corps et, par lui, se soumet l'univers (Ph 2,8-11 ; Ep 5,22ss ; 1Co 15,20-28).

En ceux qui sont d'Église, le schème qui a pu être pensé comme archiécriture, code, image, ciseau, peut encore l'être comme structure heuristique intégrale et intégrative. L'humain est un être en qui opère une tension vers l'avenir absolu qui vient en lui depuis un passé absolu, quelque chose comme une prière ontologique : plutôt ou avant que d'être un acte, un état de demande qui est identique à une capacité de recevoir (Mt 7,8 ; Mc 11,24).

L'histoire universelle est ainsi la manifestation progressive d'un toujours déjà là, et les héritiers de la tradition biblique et évangélique peuvent sans contradiction ni prétention et avec fierté se recevoir et se penser comme ceux par qui, dans le monde, la structure heuristique, connue et consentie, rend possible l'assimilation progressive de l'humain au divin, la sanctification (mise à part hors des liens de la mort) de tous par l'amour que les imitateurs du Père et les amis de Jésus s'efforcent d'avoir pour leurs ennemis et futurs amis éternels (Mt5,43-48; Jn 15,15).

MYSTAGOGIE

RÉVÉLATION

Dans un passé encore récent, les deux vocables écriture et tradition étaient réunis sous une seule accolade : révélation. En ce temps-là, ces trois mots exprimaient des idées qu'on pensait distinctes et en partie contraires. Leur emploi était polémique. Contre l'abus qui, pensait-on, était fait de concepts ecclésiastiques ou ecclésiastiques et non-scripturaires, a été fait un retour à la seule écriture. Inversement, contre la méconnaissance du fait qu'il est dans l'essence des écritures canoniques d'être transmises et interprétées dans des langues nouvelles, il a été proposé de dire que Dieu ne s'est pas révélé seulement par les écritures mais aussi par la tradition vivante et que c'est le couple de l'Écriture et de la Tradition qui est la Révélation.

L'entreprise de réconciliation des frères jadis ennemis, la volonté de compréhension mutuelle et l'approfondissement des notions en ont amené plusieurs à descendre en deçà des mots jusque d'abord aux représentations puis à l'amour, et à chercher là leur racine et leur fondement communs (Ep 3,17).

Sous le mot grec « *apo-calyp-se* » (ré-véla-tion), il y a la représentation d'un dessein de salut qui, - manifeste pour les membres du conseil divin et céleste, était caché pour tous les autres, - fut ensuite manifesté à quelques-uns dont la mission était qu'ils le fassent connaître de tous. - Sous le mot grec *para-do-sis* (tra-di-tion), il y a la double représentation d'un « par-don » ou don parfait et d'une translation d'un lieu à un autre, le premier étant la demeure du Vivant, le second celle des mortels. Ce que le Vivant donne, c'est la Vie, lui-même en son double (Jn 14,8), le transféré, et cette donation implique le parfait oubli de l'inimitié et adversité que les mortels entretiennent contre la vie et dont la mort est le salaire (Rm 6,23). - Sous le mot grec *graphè* (griffe, égratignure), il y a, dans la tradition biblique, la représentation d'une parole, d'une alliance, d'une loi, d'un dessein, d'un esprit qui renvoie à quelque chose d'antérieur et de fondateur par rapport aux discours, ententes, prescriptions, projets, esprits des humains, à savoir : une marque, un sceau, une inscription, une trace, un tracé, que celui qui est appelé Dieu appose dans le cœur de ceux qui sont appelés humains, afin que, déjà siens du fait que c'est lui qui leur a donné la vie, le mouvement et l'être, ils le deviennent parfaitement en se conformant à son Image (1Co15,49 ; 2Co 3,18 ; Col 1,15).

Ainsi, révélation, tradition et écriture peuvent être homologuées, respectivement, au Dieu d'abord caché qui a manifesté sa gloire, au Fils qui a été donné, livré, transmis puis fait Seigneur, à l'Esprit qui est inscrit dans les cœurs de ceux à qui il est donné de connaître le mystère : le projet que le Vivant avait depuis toujours de ramener à soi, par le moyen de lui-même qui traverserait la mort, ceux qu'il a créés pour la vie éternelle.

Ep 3,17 que le Christ habite en vos cœurs par la foi, et que vous soyez enracinés, fondés dans l'amour.

Jn 14,8 Philippe lui dit : « Seigneur, montre-nous le Père et cela nous suffit. »

Rm 6,23 Car le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur.

1Co 15,49 Et de même que nous avons porté l'image du terrestre, nous porterons aussi l'image du céleste.

2Co 3,18 Et nous tous qui, le visage découvert, réfléchissons comme en un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en cette même image, allant de gloire en gloire, comme de par le Seigneur, qui est Esprit.

Col 1,15 Il est l'Image du Dieu invisible, Premier-Né de toute créature,

MYSTAGOGIE

CORPORALITÉ

Avant d'être associés comme des indicateurs de deux composantes de l'être humain, les mots corps et âme désignaient chacun ce que les modernes appellent un épiphénomène mais qui, pour les anciens, était perçu comme une épiphanie. *Anima* ou *animus* : le vent, le souffle, la brise. *Krp*⁴ : la forme, la beauté. Du vent et de la beauté on parlait comme de manifestations de quelque chose d'autre, caché, lointain, qui parfois venait chez les humains comme une donation attendue mais gracieuse. Après la chaleur du jour, la brise du soir était reçue comme une faveur des célestes, des lointains qui se faisaient proches ; et, après un deuil, la vision des disparus était une consolation.

L'histoire des langues autorise de spéculer que, sur un fond de langage où le vent et la beauté, d'une part, gravitaient autour de lieux et de formes tantôt visibles et tantôt invisibles, d'autre part étaient soumis à l'inertie et toujours en attente de réanimation, il se produisit des déplacements et des condensations, des métaphores et des métonymies. La pensée a dû partir de la profondeur plutôt que de la surface des choses. Le désir qu'on avait que les disparus ne cessent pas d'être avec les leurs suggéra à quelque poète que, comme la respiration est un processus d'inhalation et d'exhalation d'air, ce qu'on appelle la mort peut être compris comme l'acte au sein duquel quelqu'un «rend l'âme », - remet à l'âme du monde, à l'esprit qui remplit l'univers et le fait vivre, le souffle qu'il avait reçu à la naissance. On imagina que c'est là, dans un lointain qui peut devenir proche, que le décédé subsiste et, parfois, fait des apparitions sous une forme embellie.

Plus tard, sans doute grâce à la sculpture, on a associé le souffle en allé et la splendeur des ancêtres glorieux, et on a compris les vivants soit comme des morts en sursis soit comme des êtres qui participent à l'âme du monde d'abord dans une forme complexe (tête, tronc, membres), puis dans une forme simple capable de métamorphose, de métensomatose.

Plus récemment, aux abords de l'ère chrétienne, il arriva que le cœur l'emporta sur l'esprit, l'oreille sur le cœur, l'œil sur l'oreille, que la présence, la représentation, la langue des dieux furent refoulées, que l'idée d'âme cessa d'être croyable pour beaucoup et que le corps ne fut plus qu'un ensemble éphémère de parties corruptibles. C'est alors que, comme une riposte à une maladie de la vie, prit forme la tradition où, par le triple corps des écritures, de Jésus et de l'Église, s'opéra un retour du refoulé, une manière ancienne et nouvelle d'exprimer l'espérance.

Pour plusieurs qui furent influents, il redevint pensable que corps et âme (ou esprit), dieu et homme, plutôt que substantifs désignant des quasi-substances, sont des pronoms, des déictiques, des index accompagnant ce geste corporel qu'est l'humain debout, puis prostré, enfin relevé. Cet emploi des mots suppose une lutte constante contre l'entropie du langage, contre l'abstraction qui censure l'infini du désir, la beauté des œuvres, le champ sémantique et symbolique des noms.

⁴ *krp* : corps est issu du latin *corpus*, mot appartenant à un groupe obscur, peut-être élargissement d'un thème en °*krp*- attesté en indo-iranien. *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaire le Robert, 1992, p. 501

MYSTAGOGIE

SACRAMENTALITÉ

En se répandant dans des sociétés dominées par la pensée pensée et la volonté voulue qui menacent toujours une pensée pensante et une volonté voulante qui se laissent travailler par les seuls moyens qui sont proportionnés à la fin, la tradition ecclésiale a été amenée en Occident à coiffer du nom de sacrement un certain nombre de geste corporels qui, autrement, eussent été dévalués, jadis par la gnose et le pneumatisme, récemment, par la science et le rationalisme. La notion est si proche de celle de mystère qu'elle a servi aux Latins à traduire ce dernier mot en Ep 5,32.

La définition de l'âme comme d'un principe d'unité qui est tout entier dans le tout et dans chaque partie du corps peut aider à comprendre le bien-fondé de cette traduction. Car, entre autres, la plongée rituelle dans les eaux où il est fait mémoire de Jésus et mention de la trinité ; le repas de bénédiction et de communion des serviteurs ou amis avec leur maître et seigneur ; le mari et la femme qui pensent leur union d'après le modèle du Christ et de l'Église, sont compris comme autant d'actes particuliers où les bénéficiaires sont remplis par celui-là même qui est le principe et le prince de la totalité.

Ainsi, ce qui, par ceux du dehors, est perçu comme simple contact physique entre des corps qui ne sont que ce qu'ils sont, est pensé - est cru et connu (Jn 6,69) - par ceux du dedans comme l'effet d'une intervention de l'esprit qui remplit l'univers en une de ces parties dont il se sert pour faire progresser la totalisation de la totalité qui doit lui être totalement soumise. Car c'est corporellement que l'esprit habite en Jésus et dans les siens (Lc 3,22 ; Col 2,9) et ce n'est que dans et par la sacramentalité et la corporalité qu'il est vivifiant (Jn 6,63 ; 1Co 15,45 ; 2Co 3,6).

C'est donc dans la mesure où il est transi du souffle du Dieu trinitaire et du Christ mort et ressuscité que, comparable en cela aux opérateurs d'addition et de multiplication, le corps - baptismal, eucharistique, conjugal, ecclésial - devient dans le monde un opérateur de coexistence méliorative, d'abord ecclésiogène, ensuite anthropogénique, enfin cosmogonique. Signe qui opère de lui-même ce qu'il signifie, il est encore semblable à un rayon qui traverse un pur cristal sans que quoi que ce soit lui fasse obstacle ou ne contribue à sa splendeur autrement qu'en le laissant être ce qu'il est.

Ainsi, toutes choses égales d'ailleurs, l'efficace du sacrement est proportionnelle à la manière dont il est pensé et médité, cru et reçu, consenti et exercé, comme cela qui, se déployant sur le fond du mystère, y reconduit.

Le retour aux sources qui est ici tenté peut impliquer une révision radicale de l'usage qui était fait de la conception grecque de l'âme et du corps. Il semble y avoir un sens à dire que, selon l'imaginaire biblique et évangélique, le corps est plus central que l'âme, et le salut de tous plus important que le salut de l'individu.

MYSTAGOGIE

MARIE

Dans le mégarécit chrétien, Marie occupe une position centrale, ayant quelque chose à faire aussi bien avec le Sujet qu'avec l'Objet, Jésus et les disciples, le Christ et l'Église. Cette position est illustrée par trois épisodes.

Au pied de la croix (Jn 19,25-27), elle reçoit comme fils le disciple-type, celui qui a suivi Jésus jusqu'à la croix, et le disciple reçoit comme mère la femme-type. Les disciples ne sont ce qu'ils sont que par la grâce de cette femme-mère, de cette féminité, de sa proximité au crucifié. Sa fonction à elle est de les éduquer et préparer pour qu'ils ne succombent pas à la tentation spécifique des humains masculins qui est de commander en maîtres et, s'ils faillissent, pour qu'ils se souviennent de Jésus et se laissent relever par lui.

Dans l'épisode johannique des noces de Cana, Marie, par son intervention, « Faites tout ce qu'il vous dira », contribue à mener à leur perfection la royauté et la réginalité : à la réalité qu'elles préfiguraient et préparaient. Car, en Gn 41,55, où au « il » de cette parole correspond le nom de Joseph, l'intendant fidèle et avisé, le Pharaon s'adresse aux représentants des douze tribus d'Israël (cf. Mt 19,28) et les renvoie à celui qu'ils ont abandonné à la mort. Ce que le roi est à son intendant et Dieu le Père à son Fils Jésus, Marie l'est aux successeurs de Jésus : elle est celle qui leur enseigne en quoi consiste la royauté, la grandeur, la primauté : à servir et, si nécessaire, à mourir pour le grand nombre (Mc 10,42-45).

Dans le récit lucanien de l'événement qui a précédé la conception du Christ et Seigneur, c'est parce qu'elle était une avec la puissance du Très-Haut et l'Esprit Saint ; qu'elle avait la même volonté qu'eux et aussi que le Fils, - à savoir, que la vie soit -, qu'elle est la Vivante par excellence (= *Havva*), de qui devait naître celui que Pierre a confessé soit comme Saint de Dieu (Jn 6,69) soit comme Fils de Dieu (Mt 16,16).

Ces épisodes du Mégarécit chrétien sont des paradigmes, ils fondent une disposition ecclésiale et ecclésiastique. Cela, le comprennent ceux qui sont avec Pierre (Lc 5,9 ; Jn 21,2). Pour ceux du dehors et pour ceux du dedans qui se conforment au monde (Rm 12,2), ce langage est une énigme incompréhensible (Mc 4,10-12). Les disciples à qui Jésus explique toutes les énigmes (Mc 4,34) sont, eux, comme la terreensemencée, matricielle et maternelle (Mc 4,13-20).

On voit par là que la symbolique évangélico-ecclésiale plonge ses racines dans le terreau le plus archaïque : celui où le mystère de l'union et de l'opposition binaire de l'homme et de la femme est rendu pensable par son écriture en grosses lettres dans l'espace où la contrariété du ciel et de la terre, de la pluie et de la fertilité est surmontée.

Puissance du Très-Haut	apôtres
Saint, Fils de Dieu	prophètes
Esprit Saint	enseignants

Marie, reine des apôtres

MYSTAGOGIE

EUCARISTIE

Se souvenant de Jésus, ses successeurs ont perpétué le mémorial de son passage au Père et de son retour auprès de ses serviteurs et amis. Ils ont mangé et bu ensemble comme s'il était avec eux toujours et pour toujours (Ac 10,41). Ils ont écouté et réécouté la parole devenu chair en lui et, pour qu'elle demeure en eux, ils ont béni le Père (1Co 10,16s ; Mc 14,22 ; Ep 1,3), et ils ont reçu le pain et la coupe qu'ils partageaient comme les vecteurs de la parole qui crée et recrée. Plus tard, ils ont accueilli la réexpression de leur manière d'agir et d'être agi qu'un des leurs avait proposé. Les versets 40 et 54 de Jn 6 sont si denses qu'il est nécessaire de les paraphraser.

Voici comment s'accomplissent les Écritures où mon Père a exprimé sa volonté. Quiconque contemple l'agneau immolé (Ap 5,6), jadis et toujours en croix, refusant d'en descendre pour faire la preuve qu'il est le Messie (Mc 15,32), et qui oriente la confiance qu'il a déjà au Père en direction de celui qui, ayant obéi jusqu'à la mort (Ph 2,8), a manifesté qu'il était le Fils (Mt 21,29-31), celui-là, du fait même de l'orientation de son regard et de sa foi, a dès maintenant la vie éternelle (Dn 12,2 ; Jn 3,16), qui est celle du Père et du Fils, et moi, Jésus, lorsque viendra le dernier jour du temps où c'est par les Juifs que le Vivant signifiait sa volonté de sauver tous les hommes, quand je serai devenu Fils de l'Homme et que j'aurai reçu toute puissance au ciel et sur la terre (Ez 37 ; Jn 3,35 ; Jn 13,3 ; Mt 28,18), je lui redonnerai de participer corporellement à la poursuite du dessein universel de salut.

À la première proposition subordonnée de Jn 6,40, le v. 54 apporte une modification qui, elle aussi, doit être paraphrasée. Quiconque, au lieu de manger la chair des victimes animales et d'observer l'interdit de ne pas en boire le sang (Lv 17,11-14), mange le pain et boit le vin qu'offre la sagesse paradoxale de Dieu qui est que le Messie devait souffrir (Pr 9,1-6 ; 1Co 1,18ss ; Lc 24,26), comme cela même qui accomplit la tradition sacerdotale et sacrificielle, c'est celui-là qui a la vie qui vient non de la chair mais des paroles de Jésus et de l'esprit (Jn 6,63).

Ainsi, la figure du Fils du début du v. 40 et la figure d Fils de l'Homme qui était implicite à la fin de ce verset et est devenue explicite au début du v. 54 ont été rapprochées. Et la façon dont celui qui croit en la paternité et en la filialité se trouve interprétée et précisée. Le mystère est sacramentalisé, la mémoire est mémorialisée, l'événement arrivé une fois pour toutes est perpétué. Le référé commun des signifiants : chair et sang (des victimes animales), pain et vin (de la sagesse), pain et coupe (des bénédictions ou « eucharisties » est identiquement le Fils obéissant et le Fils de l'Homme tout-puissant (Dn 7,14 ; Jn 13,3 ; Mt 28,18), celui qui envoie ses « anges » partout au ciel et sur la terre, afin que coopérant avec Dieu (1Co 3,9) ils attirent tous les hommes à lui par la croix (Jn 12,32 ; Mc 13,24-27).

Père
Fils et Fils de l'Homme
Sagesse et Esprit

chair et sang, pain et coupe

MYSTAGOGIE

ROYAUTÉ

Le nom par lequel beaucoup de peuples anciens se désignaient eux-mêmes peut être traduit en français par « maître » ou, généralement, « homme » (cf. « Inuit »). Ce nom était l'expression de la conscience que ces gens avaient, en se comparant aux autres êtres, de pouvoir tout dominer, de tout mettre sous leurs pieds, en particulier les animaux des trois domaines : céleste, terrestre, marin (cf. Gn 1,26-28).

Puis des hommes dominèrent d'autres hommes, régnèrent sur eux (Gn 37,8 ; 1S 8,11) et furent appelés rois. Comme les rois, par comparaison avec les chefs tribaux régissaient une totalité et que le monde était perçu comme une grande totalité englobant tous les touts terrestres, le roi fut considéré dès l'époque de Sumer (~2300) comme un envoyé du ciel, du Père là-haut. En revanche, le nom d'homme ou de maître que les assujettis se donnaient auparavant en vint à signifier, chez les dominants, son contraire. Chez les Grecs, *Dosé* devint *doulos*, chez les Romains, l'étrusque *Servus* en vint à signifier serviteur, chez les Germains, *Skalvus* (« slave ») fut synonyme d'esclave.

En Grèce, les idées d'homme et de roi ont été transférées. La « *andreia* » (ver-tu ; vir-ilité) devint caractéristique des courageux, des excellents, puis de ceux qui sont vraiment libres, maîtres d'eux-mêmes et de leurs passions, sages. Les sages sont les vrais envoyés du Grand Ordonnateur, et on caressait l'idée d'un philosophe-roi.

Mais ni les « hommes », ni les rois, ni les sages ne dominent la mort. En Israël, l'espérance qu'elle aussi serait un jour dominée parvint à la pensée de certains (Gn 1,26 ; Ps 8,7 ; Ps 110,1 ; Ez 37,1-10 ; Dn7,14).

Paradoxalement, c'est en se faisant esclave et en subissant la mort que l'Homme, le Roi, le Sage, au dire des imitateurs de Jésus, a dominé le dernier ennemi de l'Anthropos (Mc 10,45 ; 1Co 15,27 ; Ep 1,22 ; 1Co2,8). C'est en s'unissant au Christ crucifié que ses suivants font partie du peuple royal, qu'ils coexercent la royauté avec celui que l'humanité parvenue à maturité a produit ou plutôt reçu en son sein pour mener à leur perfection toutes les préfigurations et préparations. (Rm 8,17 ; 1Pi 2,9 ; Ap 1,6 ; Ap 5,10 ; Ap 20,6).

Le Fils est pensé par eux comme l'Envoyé par excellence du Père là-haut, du Grand ordonnateur (Ga4,4). Lui-même envoyé, il envoie aux extrémités de la terre et du ciel (Mc 13,27 ; Mt 28,18-20) les siens, ceux que le Père a conformés à son Image. Ceux-là participent à la royauté du Christ en étant Corps et Église du Christ, le lieu du monde où se manifeste le passage de ce monde au Père, la résurrection, l'espérance. Comme l'agneau qui se laisse mener à l'abattoir (Is 53,8), comme les maîtres assujettis, les rois dépassés par les sages, les sages selon le monde par la sagesse de Dieu, c'est par la souffrance qu'ils apprennent l'obéissance (He 5,8) jusqu'à la mort (Ph 2,8), et que se forme et se réforme constamment le peuple royal qui « juge » les Douze tribus (Mt 19,28), les « envoyés » (ou anges) préchrétiens, et même le monde (1Co 6,1-2).

MYSTAGOGIE

SALUT

Plutôt que le sens de l'hébreu *yasa* (être au large) et du grec *sôs* (sain), on exploite celui du latin *salvus* (sauvé). Ce mot français vient de l'indo-européen signifiant entier, intact, inaltéré, qui a conservé son intégrité, son entièreté. Il s'agit donc de ce qui, contrairement à ce qu'on avait pu craindre, n'a pas été mutilé, amputé, de ce qui a échappé à un grave danger.

Ce mot et ses dérivés (sauver, salut, sauveur) s'emploient en plusieurs sens. En première approximation, on classera ces emplois en quatre catégories distinctes. Le sens peut être : 1. Physique, médical: c'est le fait d'avoir échappé à la maladie, à la mort, d'être guéri (Mc 3,4 ; Mc 5,23.28 ; Mc 6,56 ; Mc15,30) ; 2. Politique, nationaliste, militaire : libération des mains des ennemis de la ruine, de l'esclavage (Lc1,71 ; Jg 3,7-10) ; 3. Religieux, éthique, ecclésial : libération du mal, en particulier de l'infidélité aux valeurs auxquelles on doit l'existence ; ainsi, l'Église existe de ce qu'elle a été sauvée de la colère qui a pesé sur le peuple juif (Mc 13,20 ; Ac 2,11.40.47 ; Ac 14,9 ; Ac 27,31 ; Rm 5,9 ; Rm 10,9-14 ; 1Co 5,5 ; Tt 3,5) ; 4. Mystérique, cosmique, eschatologique : libération finale de la corruption, pour les individus, l'humanité, le monde, la création ; Mc 8,35 ; 1Tm 1,1 ; 1Tm 2,4 ; 1Tm 4,10 ; Jn 3,17 ; Jn 4,42 ; Jn 12,47 ; Rm 8,21.

Mais si la saisie de la signification passe par celle des différences, en réalité, pour qui lit les textes de la tradition biblico-évangélique d'après le code qui les régit (le théiste), elle les dépasse. Le sens consiste dans le dépassement même des catégories, en une sorte de déclassification. Car, dans le concret, le corps, la société, la religion, le mystère ne sont pas des index de réalités totalement différentes mais, chaque fois, de la réalité intégrale sous différents aspects. On suivra l'ordre inverse de la description ci-dessus.

1. Les représentations fondatrices sont celles de Dieu et du Monde, de la totalité pensée soit comme cause soit comme effet, Dieu étant l'agent qui, l'ayant fait, œuvre pour que l'univers parvienne à la fin pour laquelle il l'a créé.

2. Les représentations proprement religieuses et, en l'espèce, ecclésiales, concernent l'arrachement au monde encore insauvé et auquel le peuple juif, selon les premiers écrivains chrétiens, appartient toujours, d'un peuple du Seigneur médiateur entre Dieu et le monde, porteur de la nouvelle libératrice que celui qu'on appelle Dieu a pour dessein de sauver le monde.

3. Les représentations politiques, juives en particulier, sont cela sans quoi les représentations ecclésiales n'auraient pu ni ne pourraient être reçues et consenties selon leur nouveauté, leur finalité résolument transnationale, planétaire, anthropique.

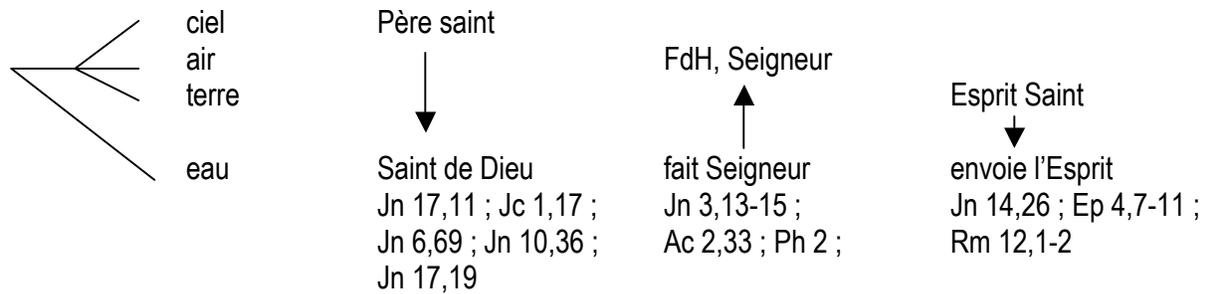
4. Les représentations physiques, thérapeutiques, sont, dans les récits fondateurs (« évangiles ») : a) beaucoup plus que des reportages de faits historiques ; b) des œuvres de Dieu accomplies chez des Juifs majoritairement nationalistes et incapables de croire (Jn 6,29 ; Jn 12,37-40) ; c) et en même temps, pour les croyants éventuels, des signes anticipateurs du « salut » qui consistera en l'appartenance à l'Église comme sacrement ou signe efficace du salut universel.

MYSTAGOGIE

SAINTETÉ

L'exercice consiste à descendre par la pensée-pesée du réseau (« mathématique ») de relations de l'espace symbolique, d'abord aux noms et adjectifs, ensuite aux représentations, enfin à l'affect. On accueille une foi-contenu avec la conviction que, par la foi-acte, on recevra la foi-confiance et que, par là, on laissera être et opérer la foi-fidélité de Dieu (1Co 1,9 ; 1Th 5,24).

On commence par examiner quelques textes au moyen du schème dynamique et structure heuristique connu.



Le but de cette première opération est de se disposer, dans la pluralité, à pressentir l'unité (Ep 4,3-6).

On passe au 3^e niveau, celui des noms. Dieu et Homme peuvent être compris comme des essences contraires (Is 31,3 ; Ez 28,9) et cela absolument (Gnose du 2^e siècle). Et, dans le divin, le dieu peut être le vieux (El) auquel s'oppose le seigneur jeune (Baal). Mais le divin et l'humain peuvent être pris comme des référents distincts d'un référé quasi indistinct, où ils s'incluent réciproquement (Ph 2,6-8 ; 2Pi 1,4 ; Jn 14,8), où la vie engloutit la mort (1Co 15,53ss). D'autre part, c'est Dieu qui a fait Jésus Seigneur (Ac 2,33), et le Seigneur c'est l'Esprit (2Co 3,17). Ainsi, l'adjectif « saint » sert à exprimer l'unité réelle de la pluralité idéelle.

On s'exerce ensuite à voir. Chez les Latins, le sacré est en particulier le lieu où quelque chose est sanctifié, sacrifié (rendu sacré), puis désacré, sorti du sanctuaire (« *fanum* ») et rendu au « pro-fane ». Les « fanatiques » sont des gens qui nient la valeur du profane. Chez les Hébreux, KDS signifie séparé, à part. Il se dit des lieux (Ex 3,5), des temps (Ex 16,23), des choses (Lv 2,3), des personnes (Ex 19,6), des fonctionnaires célestes (Jb 4,18 ; Jb 5,1 ; Jb 15,15), et surtout de Yahvé, très saint (Is 6,3). Ces emplois constituent non pas deux ensembles comme dans la Gnose mais un seul, un seul champ de force où, cependant, Dieu est partout depuis un lieu particulier, le Christ et l'Église.

En effet, dans la Bible et l'Évangile, le lexique de la sainteté a été un moyen parmi d'autres de disposer les Appelés à s'affectionner à Dieu par le Seigneur (Jésus dans l'Esprit, afin que, mis à part pour recevoir cette connaissance amoureuse, ils le fassent connaître de tous et ramènent à leur Père tous les enfants de Dieu dispersés (Jn 11,52). Pour être saints comme Dieu est saint et aimer tous ses enfants comme lui les aime, les premiers écrivains chrétiens ont vu en Jésus le saint qui s'est sanctifié pour eux en entrant dans le Saint des Saints avec son propre sang (He 9,12.24s) ; Mt 5,48 ; Lc 6,30 ; Lv 11,44).

MYSTAGOGIE

VISION

Chez les Ramasseurs archaïques, sont fort répandus : 1) le précepte de ne pas prendre plus de subsistance qu'il ne faut (pour la journée) ; 2) la conviction que les abuseurs seront punis par l'Animal gardien ou Esprit protecteur de l'espèce ; 3) la coutume de ne pas briser les os afin que l'Esprit les rhabille de chair et de souffle ; 4) la pratique de provoquer la vision initiatique de l'Animal (Esprit) chez les jeunes ; 5) l'idée-limite d'un Grand Partageur et distributeur (*dai-môn* ; *Bhag-wan*, *Bhaga-vad*; *Bog*) ; 6) le lien qui existe entre la vision et la vie. Ainsi sont liées la mystique, la religion, la morale et la technique.

Ces croyances et pratiques des peuples « fossiles » nous sont connues grâce aux historiens de la préhistoire et de l'histoire ancienne. L'Artémis (*arct-os* : Ours) est la Maîtresse des Animaux ; le *Bog* slave (=Dieu) continue le *Bhag* (=Partageur) archaïque ; l'Agneau biblique est un animal gardien et aussi partagé ; les récits de vision (à Abraham, Jacob, Moïse, Élie, Isaïe ...) sont initiatiques et ordonnés à la praxis (Is 6,1.8).

Cet arrière-fond éclaire la tradition évangélique des récits de vision (ou d'apparition). Un exemple dense se trouve en Jn 6,40.54. Outre leurs débuts, ces deux versets sont identiques ; les débuts sont donc aussi solidaires : voir le Fils et croire en lui éclaire le manger et boire le sang du Fils de l'Homme. En effet, la première formule se trouve aussi en Mc 15,32 à propos de Jésus en croix qui ne descend pas de la croix pour fournir la preuve qu'il est Messie, et le Fils de l'Homme est homologué à l'Esprit (2Co 3,17), à l'Agneau immolé, à l'animal gardien partagé et partageur (Manger, ici, se dit au moyen du verbe *phag-* qui est la forme grecque de la racine de *Bhag* et de *Bog* dont on a dit le sens originel).

La fonction de la poésie, à partir de choses vues et que désignent les mots, est de « faire voir » (=connaître amoureusement) l'invisible, de rendre l'absent présent dans son autre et même, qui est l'Esprit désormais reçu en écriture (2Tm 3,16 ; 1Pi 1,11 ; 2Pi 1,21), de le peindre (Ga 3,1), de représenter la présence, d'induire la conviction que les successeurs fidèles non seulement mangent avec le prédécesseur modèle mais le mangent et le boivent, vivant de ce qui le fait vivre lui-même, l'Esprit du Grand Distributeur (Pr 9,1-6 ; Ga 2,20 ; Jn4,31-34 ; Jn 17,4). C'est cette vision qui leur donne la joie et le courage d'être envoyés auprès de leurs frères et sœurs en humanité (Jn 20,20-23) et, s'il le faut ; de souffrir pour le Nom qu'il a reçu en suite de sa résurrection d'entre les morts (Rm 1,4 ; Ph 2,10 ; Ac 2,33 ; Ac 13,33 ; Ac 5,41 ; Mt 5,10-12).

On le voit : d'un point de vue scientifique, la vision est une forme littéraire, mais du point de vue poétique et mystagogique c'est un moyen de faire que les successeurs soient des visionnaires disposés à être missionnaires, annonceurs de l'unicité du prédécesseur pour le salut de tous. C'est ce qui leur donne le moyen de respecter toutes les voies de vérité, de rectifier les chemins tortueux et de mener toutes les traditions à leur perfection.

MYSTAGOGIE

PAROUSIE

Pour être efficace auprès des jeunes et des vieux, la pensée normative est forcée de reprendre des pensées et même des expressions anciennes et d'y réinfuser l'esprit qui avait rendu celles-là parlantes. Les réexpressions ne sont pas contradictoires mais elles réinterprètent, rectifient, corrigent, redressent leur trajectoire. Par l'étude des mythes anciens, on a pu montrer qu'ils se pensent entre eux, qu'il est impossible de leur assigner un auteur, qu'ils obéissent à une pensée de la pensée qui est transhistorique et peut-être transhumaine.

Une illustration chrétienne de cette sorte de pensée autocorrectrice peut être proposée sur la base d'une interprétation probable des plus anciens textes de la tradition évangélico-ecclésiale concernant la parousie (=venue, avènement). Le mot s'employait pour la visite d'un chef d'armée victorieux dans une ville amie. Des suivants de Jésus l'ont repris pour exprimer leurs convictions : 1) que Jésus a subi la mort comme l'œuvre que le Destinateur lui avait donné à faire ; 2) qu'il est, par le fait, le héros du mégarécit chrétien, ayant vaincu l'Opposant; 3) qu'il a été exalté auprès de Dieu comme Seigneur, Fils de l'Homme ; 4) qu'il reviendra bientôt (Mc 1,15) en puissance dans son royaume de Fils bien-aimé (Col 1,13) ; 5) avec la puissance même que son Père a de redonner la vie (Jn 5,19-29 ; Ep 2,1.10).

Or « bientôt » fit difficulté. Le Seigneur tardait à venir. Aussi certains composèrent des sentences sur le retard du maître de maison et la nécessité de veiller (Lc 12,35-48 et cetera).

Des fidèles mouraient sans avoir vu Jésus dans sa dignité de Seigneur et on s'en affligeait. Dans une assemblée de discernement, un prophète prononça une parole du Seigneur disant que le Seigneur descendrait du ciel, que les « endormis » seraient réveillés et que, avec ceux qui sont restés vivants, ils rejoindraient le Seigneur dans les airs, là où sont les idéologies qu'il faut continuer à combattre (1Th 4,13-18 ; Ep 2,2 ; Ep 6,10).

Et comme la venue du chef victorieux tardait toujours, Paul assura les Corinthiens que, en tout cas, tous ne mourraient pas (avant la parousie) mais que tous seraient transformés (leurs corps étant son Corps ?). Voir 1Co 15,50. Puis un logion fut frappé disant qu'il y en a parmi les contemporains de Jésus qui ne goûteraient pas la mort avant d'avoir vu le Royaume venir avec puissance (Mc 9,1).

Certains interprétèrent cette formule de la ruine du temple de pierres et de la construction corrélatrice du temple non fait de mains d'homme (Mc 13,24-27 ; Mc 14,58 ; Mc 15,29). D'autres l'ont réinterprétée de ce temple qu'est le corps de Jésus (Jn 2,19 ; Mc 14,52).

Dans les communautés johanniques, on comprit la mort du déjà ressuscité (Lazare) comme advenue lors de la Venue (Jn 21,20-23).

Tout cela n'empêcha pas la tradition ecclésiale de reporter à la toute fin des temps la Parousie finale. Ainsi, là où un peu de science amène les critiques (naifs) à voir des contradictions, davantage de connaissance conduit à s'approprier les facettes nombreuses d'une série de relectures mélioratives.

MYSTAGOGIE

RAILLERIES

En Mc 15,31b-32a sont rapportées des railleries qu'on peut comprendre comme des réactions hostiles aux arguments de ceux des Juifs qui prenaient la cause du Crucifié, réactions que Marc aura rétrojectées dans le récit fondateur. Les défenseurs de Jésus, 1) racontaient ses actes de bonté comme des œuvres de salut : il avait sauvé des gens ; 2) enseignaient qu'il est le Messie au sens de roi, non pas des « Juifs » (qui est un ethnonyme et désigne les habitants de la Judée), mais d'Israël (qui est un théonyme, le partenaire d'un Yahvé supranational) ; 3) et ils disaient que la foi en Dieu et en ses envoyés, si elle est préparée par des signes, va bien au-delà de la vue et qu'elle est de l'ordre de l'écoute.

Les Juifs objectaient : 1) un sauveur qui ne se sauve pas lui-même est une contradiction dans les termes ; 2) un roi qui est vaincu par ses ennemis n'est ni roi ni messie ; 3) pour croire comme un adulte et non comme un enfant (Lc 10,21ss), il faut voir de ses yeux (Jn 20,24ss).

Selon la tradition biblique et évangélique,

Dieu illumine les yeux du cœur (Ep 1,18) et Jésus guérit des aveugles ;
Dieu ouvre le cœur et l'oreille (Is 50,5 ; Ac 16,14), et Jésus guérit des sourds ;
Dieu, dans le cœur,

répand l'Esprit en relation avec la croix (1Co 2,8-10 ; Ga 3,1-5).

Dans toutes les sociétés, les railleries, ironies, moqueries, sarcasmes, satires, quolibets sont monnaie courante. La société est niveleuse et résiste mal à la différence, surtout si elle est sentie comme une supériorité ou une prétention. Tandis que les sociétés policées pratiquent volontiers l'humour, le « rire avec », les sociétés frustes manient plutôt l'ironie, le « rire de » : on se moque des pauvres, des infirmes, des faibles, des déçus, des étrangers.

Au-delà de ces comportements communs, il y a ce qui arrive à ceux qui croient de leur devoir de faire passer une société close à une société ouverte. Ils sont peu nombreux et ils subissent l'hostilité du grand nombre. Ainsi Isaïe (Is 5,19), Jérémie (Jr 20,7ss), Ezéchiel (Ez 12,22-27). Ils furent réduits au silence, et on ne connaît leurs interventions que par le moyen des écrits où des disciples, convaincus que leurs maîtres avaient raison, les ont transmis (Is 6,9s ; Is 8,11-20 ; Jr 36). Ainsi a fait Marc : il a représenté Jésus en croix et silencieux.

Parfois, on ne peut que se taire (1Pi 2,23). D'autres fois, il faut parler à temps et à contre-temps (2Tm4,2). Mais il faut éviter de jeter ses perles aux pourceaux (Mt 7,6). Il arrive, en effet, que certains soi-disant fidèles sont prétentieux et suffisants, et il arrive que ceux du dehors, leur reprochant leur superbe, sont plus avisés que ceux du dedans (Lc 16,8).

MYSTAGOGIE

RELIGION

L'équivalent biblique du mot d'origine latine, religion, est *tsedaga*, qu'on traduit par justice (conformité à un idéal, à une conduite droite, à un droit). En français, depuis les modernes, religion désigne tout ensemble de croyances et de pratiques concernant des entités non-empiriques et, par suite, les individus et les sociétés qui adhèrent à de tels ensembles : le christianisme, le judaïsme, le catholicisme, le protestantisme, l'orthodoxie, le bouddhisme etc. Au sentiment des théologiens, ce terme ne rend pas compte de la complexité de ce que les fidèles dits chrétiens appellent l'Église

En latin même, au contraire de l'étymologie courante depuis Tertullien (où religion signifie ce qui relie), le sens premier de re-li-gio est ré-(é)lec-tion, nouveau choix ou renouvellement d'un choix fait antérieurement, par exemple, d'un vœu auquel on aurait scrupule de manquer. Au Moyen Âge, par les « vœux de religion » on entrait « en religion » (=dans un monastère). À partir de là, depuis la Réforme, le mot a été employé au sens sociohistorique pour désigner toute communauté (chrétienne) dans le monde même sans vœu.

On peut trouver aujourd'hui avantage à remonter au sens prémoderne et à réhabiliter la notion de vœu, de promesse, de mise en disposition de soi par rapport à un bien espéré et qui ne peut venir que d'un autre. Pour saint Thomas, la religion est une vertu dépendant de la justice, l'une des cardinales et elle consiste à donner à Dieu son dû, mais, plus profondes que les vertus morales, sont les théologales, et aussi les dons du Saint Esprit et la grâce. Il y a donc le niveau 1 du schème.

Le rite est du même ordre que l'art : la racine indo-européenne est « r » (une sonante) diversement vocalisée et suffixée : on a a-r-t ; o-r-dre ; r-i-te. La racine signifie ajustement. La religion associe récits, rites et règles, poésie, art et morale, l'imaginer imageant, le faire, l'agir. Elle est de niveau 2. Elle est au mystère ce que la représentation est à la présence, la liberté à la grâce, l'archiécriture à la littérature (sacrée).

En tradition évangélique, la christo-ecclesialité est un mystère, lequel est un invariant, un noyau dur. La religion, elle, est un ensemble de variables, une pulpe faite de représentations affectivement chargées déterminées par les lieux, les temps, les personnes, les sociétés, les traditions.

Si les variations sont conformes à l'invariant, elles sont justes et justifiantes, religieuses, elles actualisent le vœu, le désir, la puissance obédientielle, le « cœur écoutant » (1R 3,5) qui, dès toujours, en l'humain devenant religieux, précède sa religion, ses réélections, ses conversions et adaptations. L'intégrisme et le fondamentalisme sont des façons de lier trop étroitement au mystère la forme particulière que celui-ci a prise dans une religion, si bien que changer la religion impliquerait une infidélité au mystère. L'œcuménisme est une forme du dialogue interreligieux qui, en principe, doit être au service de l'annonce de l'Un (Ep 4,3-6).

1R 3,5 À Gabaon, Yahvé apparut la nuit en songe à Salomon. Dieu dit : « Demande ce que je dois te donner. »

Ep 4,3-6 ³ appliquez-vous à conserver l'unité de l'Esprit par ce lien qu'est la paix. ⁴ Il n'y a qu'un Corps et qu'un Esprit, comme il n'y a qu'une espérance au terme de l'appel que vous avez reçu; ⁵ un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême; ⁶ un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, par tous et en tous.

MYSTAGOGIE

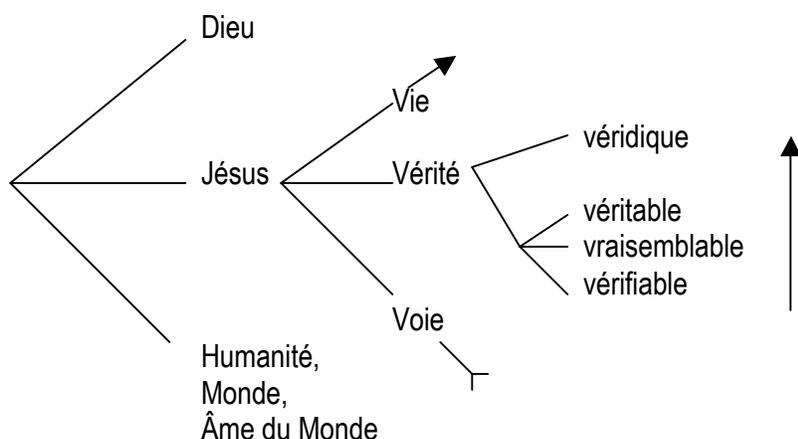
VÉRITÉ

En latin, *ver-itas* (cf. Ver-be ; ver-bal) est d'abord une relation d'adéquation entre ce qui est dit et ce qui est : c'est du vrai cuir, l'objet dont je dis que c'est du cuir est du cuir. Le grec *a-lètheia* exprime l'idée que la parole extérieure est conforme à la pensée intérieure et non pas mensongère ; il dit la non-latence. L'hébreu *èmeth* évoque la fermeté, la stabilité, la solidité, la constance ; il est parent de « *amen* » (en vérité) et du mot qui désigne la foi.

Pour faire image et déterminer les éléments du schème, on propose les termes français apparentés : vérifiable, vraisemblable, véritable, véridique ; et, à ces adjectifs, on assigne des significations supralexicales, en ce sens qu'on décide, entre initiés, de les définir les uns par les autres à l'intérieur du schème choisi comme structure heuristique.

Le vérifiable est de l'ordre de la science et de la technique, le vraisemblable est rhétorique et quotidien, le véritable est esthétique et virtuellement religieux (ordonné au mystère), le véridique est proprement le mystère. La vérité coiffe ces épithètes comme des composantes d'un champ de forces qu'elle régit au moyen de va-et-vient et de corrections.

Pour les fidèles de la tradition évangélique, la vérité est en outre, intermédiaire entre le chemin et son terme, qui est la vie (Jn 14,6), et c'est une personne, voie, vérité et vie. Et Dieu est vrai (Jn 3,33 ; Jn7,28 ; Rm 3,4 ; 1Th 1,9). Et Jésus est médiateur entre Dieu et les hommes (Ga 3,19s ; 1Tm 2,5 ; He 8,6), et aussi le monde (Jn 1,1-5 ; 1Co 8,6). On peut ainsi dresser un tableau compréhensif où le schème quadriparti est inséré dans une structure plus vaste.



Un tel schéma implique l'usage de plusieurs registres du discours : mystérique et trino-christique, religieux de manière ecclésiale ou chrétienne, sapientiel et scientifique. Plus on est conscient de ces différences internes de l'ensemble, mieux on peut se laisser guider par la vérité et s'exercer au discernement des inadéquations, des mensonges et des errances.

MYSTAGOGIE

THÉOPOÉTIQUE

Au contraire de la prose, la poésie use de la langue comme d'un moyen d'ordonner les distinctions à l'union. La poésie mythique ou mystérieuse utilise les différences, les distinctions, les oppositions binaires telles que : haut et bas, ciel et terre, vie et mort, lumière et ténèbres, dieu et homme (ou monde) et, par des médiations, elle tend à exprimer l'inclusion réciproque des termes opposés.

Les rationalistes modernes parlent des divins comme de doublets célestes de réalités terrestres, de projections subjectives, de personnifications de réalités impersonnelles. Les anciens poètes pensaient, à l'inverse, que les personnages ou actants des grands récits fondateurs étaient les vraies personnes et les modèles invisibles dont les personnalités et acteurs des rumeurs et chroniques humaines sont les images ou les imitations (Gn 1,26 ; Platon). Tandis donc que les rationalistes considèrent l'invisible comme illusoire, les mystérieux utilisent le théopoétique et ses alliés la théopraxie et la théopathie comme moyens de rendre l'invisible visible.

Dans les premiers écrits chrétiens, la notion d'invisibilité s'amorce en particulier à un constat : si la foi, et éventuellement le doute (2Pi 3,4) que les promesses faites aux pères sont accomplies en Jésus (postérité et héritage) et dans les siens (adoption et cohéritage), cela n'est pas apparent. Il n'apparaît pas aux sens que cela soit. Si l'Esprit a été donné, c'est seulement comme un acompte (arrhes) qui pourrait décevoir (Rm 5,5). La foi est donc inséparable de l'espérance inaccomplie. Et ni la foi ni l'espérance ne sont de l'ordre de la vision (1Co13,12 ; Rm 8,25 ; He 11,1).

Cependant, par l'amour qui chemine entre ses deux sœurs comme avec ses co-sosies d'éternité, l'invisible se fait voir. Dieu est amour, il a aimé Jésus et en lui ceux pour qui Jésus a aimé à l'extrême (Jn 13,1), et ceux-ci en s'aimant les uns les autres et en aimant leurs ennemis mêmes, signifient l'au-delà du mondain et de l'humain, Dieu. Ils le représentent, le rendent présent : pour ceux qui ont des yeux pour voir (les yeux du cœur purifié par l'Esprit, cf. Ep 1,18), ils le rendent visible et observable.

Les récits évangéliques font voir, ce sont des épiphanies secrètes, des manifestations inchoatives. Les compagnons de Jésus ont beau recevoir les explications des énigmes, ils restent sans intelligence et lents à croire (Mc 4,13 ; Mc 8,17 ; Lc 24,25). En fait, comme tous leurs successeurs, avant que Jésus ne soit allé jusqu'au bout de son chemin (de croix) et qu'il eut rendu l'esprit (=l'Esprit), il n'était pas possible qu'ils comprennent et consentent. Au fondement, il y a la théopathie, la théopoésie étant une médiation entre le mystère et la religion, celle-ci étant une théopraxie.

MYSTAGOGIE

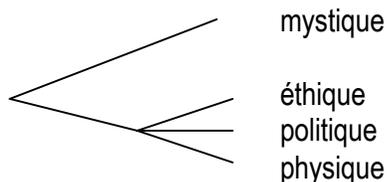
LIBERTÉ

Les recherches étymologiques ont rendu vraisemblablement le sens premier du mot liberté dans les langues indoeuropéennes. Elle semble avoir consisté dans le double fait que les membres d'un groupe social indépendant, en général, « grandissent » ensemble en se reconnaissant les uns les autres pour le mieux-être de tous, en particulier, font reconnaître à l'avance, par le mariage juridiquement sanctionné, l'appartenance de ceux qui vont « grandir » avec eux (leurs descendants : appelés « *liberi* » en latin) à leur propre groupe, lequel est ainsi distingué des étrangers et des esclaves. Dans la « liberté » ainsi comprise, les membres responsables, déjà déterminés par une même constitution et un même idéal, une même volonté de fidélité, de durée et de perfection, s'auto-déterminent en retour.

Grâce à cette récupération du sens ancien, un passage à la limite est possible. Là où l'autodétermination coïnciderait avec la détermination fondative par laquelle le groupe se connaît et se veut, là serait la liberté parfaite. Philosophiquement réfléchie en termes hégéliens, on peut dire que, dans cette conception archaïque mais profonde et peut-être insurpassée, les trois esprits : absolu, objectif et subjectif sont un seul esprit.

Or telle est aussi la manière de voir des premiers écrivains chrétiens. Plutôt qu'un propre de la nature et de l'individu (« l'homme est, a été créé libre »), la liberté est un projet, une fin, elle est proposée comme un accomplissement de l'humanité considérée comme une totalité à libérer de la corruption, et elle est un effet de graciement accordé à un vis-à-vis de Dieu (esprit absolu) historiquement révolté (esprit objectif). Voir Rm 8,17-25.

Pour celui qui a médité, avec les scientifiques, sur l'origine du mot liberté ; avec les philosophes, sur les différentes figures du concept ; avec les théologiens chrétiens, sur la libération offerte à l'humanité en Jésus (Ga 5,1 ; Jn 8,33.36), les autres principaux emplois du mot se comprennent aisément :



La liberté mystique est une indifférence généralisée par rapport aux biens et à ce qui, chez les hommes, s'appelle mal : santé et maladie, richesse et pauvreté, honneurs et mépris, vie longue et vie courte (Ignace de Loyola). Là où est le Seigneur là est aussi l'Esprit et là est la liberté (2Co 3,17).

La liberté éthique est caractéristique des ascètes et des sages qui se décident pour le bien et le mieux sans se laisser déterminer par la passion, l'intérêt, l'amour-propre. La liberté politique consiste, pour un peuple, dans le pouvoir de se donner les lois qui le régissent. La liberté physique est l'absence de contrainte illégitime.

Mais la liberté est capiteuse. Elle est souvent mal entendue. Pour Paul, elle est alors son contraire : une servitude (1Co 6,12-20 ; Rm 6,12-23).

MYSTAGOGIE

ÉTHIQUE

Le mot éthique est la forme prise par un mot d'origine indoeuropéenne où les deux premiers phonèmes (s, w) sont tombés et où la dentale sonore aspirée a été assourdie (dh : th). Ce mot est *swe-dh-os*, qu'on paraphrase : la force (-os) qui fait être (-dh-) un *swe*. Un « *swe* » (cf latin *suus*, français *soi*) est un groupe local conscient de sa différence d'avec les autres et qui possède un même ensemble de manières d'être, de sentir, de penser, de s'exprimer, de juger, de faire, d'agir. Ces manières sont normatives pour une « eth-nie ».

Les penseurs grecs ont réfléchi sur les différentes coutumes et ethnies et ils ont élaboré des théories éthiques, dont les Latins ont fait des « morales », des traités des mœurs. Les moralistes chrétiens occidentaux ont précisé la théorie en distinguant :

les normes ou lois, écrites sur la pierre ou le cœur ;
les circonstances : de personnes de lieux, de temps ; on dit aussi la situation, le *kairos* (bon temps);
la conscience, qui est travaillée par les « esprits »

la liberté et la grâce.

En Église, l'acte moral implique donc :

- 1) la connaissance des normes, surtout de la norme absolue, à vrai dire, inobservable (Mt 5,48 ; Rm 10,4) ;
- 2) évaluation des situations ou discernement (Rm 5,21 ; Rm 12,2 ; 1Co 11,28 ; Ga 6,4 ; 1Co 3,5) ;
- 3) jugement et décision personnels (Rm 2,14s) ;
- 4) action toujours plus ou moins conforme à ce que requerraient la Loi, le *Kairos* et la Conscience purifiée (1Tm 1,5.19 ; 1Tm 3,9).

Cette inadéquation inévitable (Rm 7,14-23) devrait avoir pour résultat, au creux d'un sentiment bienfaisant de culpabilité et de condamnation, d'entraîner l'aveu du péché, l'espoir de la remise, le recours à celui qui est plus grand que notre cœur et qui sait tout (1Jn 3,19-24).

Les dangers du moralisme (juridisme, formalisme), du situationnisme et du subjectivisme ne sont jamais définitivement écartés. Mais l'éthique chrétienne idéale est un corollaire de la mystique, du « fais ce que veux » pourvu que tu aimes Dieu par-dessus tout. La loi doit être rappelée (par les apôtres), le *kairos* doit être évalué (par les prophètes), la conscience doit être éclairée (par les docteurs). Voir 1Co 12,28. Il est nécessaire d'être exhorté au sein de l'assemblée qui tend non seulement au bien mais au mieux, au plus parfait.

Une telle éthique implique aussi que les membres de l'Église s'appliquent à ne pas se conformer au « monde » (à ce que tout le monde fait, dit-on, et pourquoi pas moi ?), à ne pas suivre les convoitises de la « chair » (1Jn 2,15-17). Les Appelés sont appelés à la générosité, à faire plus que les débrouillards et que les non-chrétiens en général (Mt 5,46s). En même temps, ils sont exhortés à considérer les autres, ceux à qui il ne semble pas demandé de tant en faire, comme supérieurs à eux (Ph 2,3). Sans un magistère qui est un ministère (un service), cette éthique serait impraticable. Cependant, elle tient bon depuis deux mille ans, et l'humanité de l'âge planétaire en aura plus que jamais besoin.

MYSTAGOGIE

MAL

Contre l'affirmation de l'existence de Dieu, Thomas d'Aquin soulevait deux objections majeures. Une première : comme la science explique le monde, Dieu est inutile. Une seconde : s'il existait, Dieu serait bon et bienfaisant, or il y a du mal, donc Dieu est impossible.

Ces objections sont fondamentales et récurrentes. Il y a toujours eu et il y aura sans doute toujours des personnes jeunes, curieuses des choses, intelligentes et en santé qui trouveront insatisfaisant les mythes des vieux et qui, faisant progresser la science et la technique, contribueront efficacement à améliorer la vie et la convivialité. Il y a eu et il y aura toujours des personnes, d'ordinaire plutôt âgées, que les choses ont déçues, qui ont beaucoup réfléchi et souffert et qui, comme le vieillard Céphalos de la République de Platon, se tourneront vers les divins et, quant à eux, feront volontiers l'économie des recherches scientifiques et des débats philosophiques.

L'athéisme est des fins d'époque et le théisme, des renaissances. En tout cas, pour les amis de Dieu (théo-philes) et les auteurs de théodicée, au procès qui lui est intenté chez les hommes, le divin se défend vigoureusement. Selon eux, il n'est pas vrai que la science explique le monde, car, si son objet est le vérifiable, ses hypothèses et paradigmes sont toujours falsifiables. Et s'il y a dans le monde des choses et des situations qui sont dites et qui sont mauvaises, ce sont justement elles qui, acculant les intelligences chercheuses au constat qu'elles ne sont pas scientifiquement explicables, en conduisent plusieurs à postuler l'existence de quelqu'un qui comprend tout, même et surtout ce que les humains appellent le mal.

D'après cette manière de voir, le mal n'est pas tant un problème pour lequel il existe une solution claire et distincte qu'une métaproblématique, un mystère, un horizon vers lequel - pour le bien de tous, pensent-ils, - certains orientent leurs regards avec une résolution qu'on qualifiera de clair-obscur. Ces gens se considèrent comme des pédagogues qui ont souci des faibles et des petits et qui leur renvoient une image embellie d'eux-mêmes et du réel afin qu'ils s'élèvent à l'idée que ceux qui les aiment se font de leur possible grandeur et de l'univers qui se transfigure. Plus qu'à la raison, ils parlent aux cœurs comme à des lieux du monde où l'Esprit qui remplit l'univers crée les conditions de ses possibles remplissements.

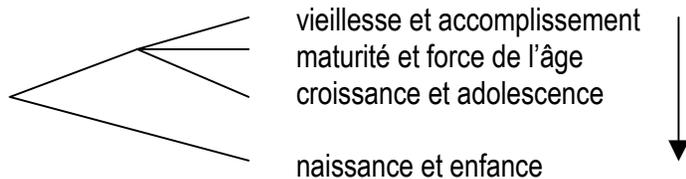
Ainsi, le théisme et ses groupes porteurs peuvent être pensés comme exerçant une fonction interne à l'Organisme anthropique. Il n'est pas donné à tous de remplir ce rôle. Et même, on ne peut écarter la possibilité que, plus va l'histoire, plus ces gens seront minoritaires et, tels Jérémie et Jésus, rejetés (Lc 18,8 ; 1Tm 4,1-5 ; 2Tm 3,1-9) comme des prophètes de malheur. Réagissant contre le mythe menteur du progrès, ils seront peu nombreux à annoncer que, comme tel, le monde ne peut que « mal » finir (Mc 13 ; 1Co 7,31 ; 2Pi 3,4-13 ; Ap), et laisser la place à des ciels nouveaux et à une terre nouvelle (Ap 21,1).

MYSTAGOGIE

NATIVITÉ

Les âges de la vie : naissance et enfance, croissance et adolescence, maturité et force de l'âge, vieillesse et accomplissement, sont parallèles aux saisons de l'hémisphère nord : été, printemps, automne, hiver. Et comme, le cycle annuel parvenu à son terme, un autre commence, la première saison et le premier âge sont perçus - et espérés - comme des renaissances. La logique qui relie entre eux les moments du temps ressemble à un retour éternel, au non-temps, à son abolition. Les vieux se plaisent en compagnie des enfants, et inversement. Les extrêmes se touchent, ils s'apaisent l'un l'autre et, en eux, pendant un court instant parfois, la boucle se ferme, le mouvement circulaire confine à l'acte pur, intemporel, où le passé et le futur sont éprouvés comme les faces antérieure et postérieure d'un présent, d'une présence virtuellement totale et totalisante.

L'évangéliste Luc a raconté 1) la naissance de deux enfants, 2) puis leur croissance, 3) près d'adultes attentifs (Joseph et Marie, les bergers), 4) et de vieillards bienveillants (Siméon et Anne, et aussi Zacharie et Elisabeth). Mais il a fait porter tout le poids du sens sur le tout premier âge. Le schème prend donc la forme que voici :



Car, si l'enfance, comme la jeunesse, est un défaut dont on se corrige avec l'âge (1Co 3,1 ; Ga 4,1-3; Ep 4,13), c'est aussi une qualité qui devrait être inadmissible ou récupérable (Jn 3,3-5 ; Mt 18,1-4 ; 1Pi 1,3; 1Pi2,5) : un excitant de la mémoire, un modèle de présence, une figure de la possibilité de grandir encore.

Tandis que Marc et Jean n'ont pas de récit des tout premiers débuts de Jésus, Matthieu et Luc, qui ont utilisé Marc (dans les années 80 à 90, pense-t-on généralement) ont consacré chacun deux chapitres à son premier âge. Ils ont exploité le genre littéraire des récits d'enfance merveilleuse des grands rois (Sargon d'Agadé, Cyrus de Perse, Alexandre de Macédoine, Romulus de Rome) et des grands leaders juifs (Moïse, Samuel, David, Daniel)

Et tandis que, chez Marc et Jean, rien ne laisse supposer qu'ils avaient connaissance d'un récit de naissance à Bethléem (Jn 7,40-42), c'est là que Matthieu et Luc ont situé sa venue au monde. Ils étaient convaincus que Jésus est Messie et Fils de David, que la prophétie de Michée sur le lieu de sa naissance devait être considérée comme accomplie même si, historiquement, Jésus est né à Nazareth. Hagiographes plus que biographes, ils ont relié ciel et terre, Dieu et Homme, prophétie et accomplissement, par des rumeurs d'anges.

La liturgie commémore la nativité au 25 décembre, au solstice d'hiver, quand le soleil se prépare à reprendre son ascension. Les Chrétiens d'après Constantin ont christianisé le culte du Soleil Invaincu (Mt 3,20 ; Lc 1,78). Le vrai doublet du Roi des rois est Jésus. Ainsi, dans l'hémisphère nord, l'été de la vie coïncide avec l'hiver du culte, et d'autres extrêmes se touchent.

MYSTAGOGIE

ALLIANCE

Dans la tradition biblique, le politique est inséparable du religieux et, dans la tradition évangélique, le religieux est inséparable du mystérique. La « *berit* » (=alliance) est un terme fondateur. Le mot dit l'acte par lequel un supérieur (vainqueur, fort, suzerain) impose à un inférieur (vaincu, faible, vassal) un ensemble d'obligations. Les traités proche-orientaux du Récent Bronze (~1500~1200) et ceux du temps des empires assyriens et babyloniens (~800ss) comprennent en général : un rappel des bienfaits du suzerain ; une stipulation principale : que le vassal aime son suzerain, et des prescriptions parfois détaillées ; une promesse de bénédiction en cas de fidélité, une menace de malédiction en cas de désobéissance. Soit : la rétention d'un passé, l'attention à un présent, l'attente d'un avenir ; foi, amour, espérance (cf. 1Th 1,3 ; 1Th 5,8)

Il y avait eu des alliances : 1) tribales (Gn 21,22-34) ; 2) royales (2S 5,3) ; 3) féodales (2R 16,7) ; 4) et aux ~7^e et ~6^e siècles les yahvistes dits deutéronomistes préconisèrent une alliance théologique entre Yahvé et Israël. D'un côté, ils relurent l'histoire ancienne du « peuple (censément) de Yahvé » à la lumière de l'idée théologique ou théopoétique et racontèrent une alliance entre Yahvé et David (2S 7,14 ; 2R 11,12.17 ; cf. Ps89,40 ; Ps 132,12) ; entre Yahvé et Israël (Ex 19-24), entre Yahvé et les patriarches (Gn 15 et 17), entre Yahvé et Noé (Gn 9,8-17). D'un autre côté, comme, à leur sens, les Judéens n'avaient pas été Israël, les successeurs des deutéronomistes et des grands prophètes insérèrent dans les Livres d'Isaïe (Is 42,5), de Jérémie (Jr 31,31ss), d'Ézéchiël (Ez 37,25ss) l'annonce d'une nouvelle alliance écrite, cette fois, par Yahvé lui-même et dans les cœurs.

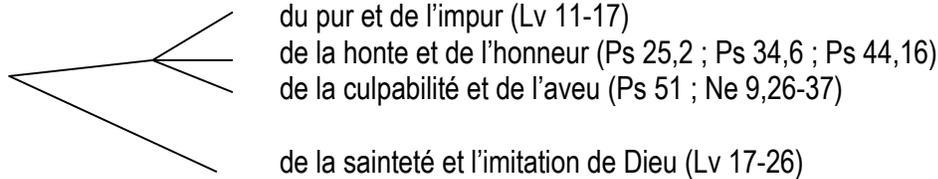
Ces souvenirs et anticipations ont été mis par écrit durant la période axiale (~800~200), qui fut celle de l'expansion des sagesses supranationales. Mais, dans son ensemble, le peuple judéen (=juif) manqua d'être Israël. Seuls des groupuscules (Pauvres de Yahvé, Apocalypticiens, Esséniens) s'entretenaient dans l'espérance de l'alliance nouvelle.

Le terrain était préparé pour un mouvement intrajudéen mais ouvert sur l'universel où une personnalité hors pair serait perçue comme accomplissant la figure d'un Israël concentré en un Serviteur de Yahvé absolument obéissant, jusqu'à la mort (Is 53). Certains Judéens, disposés à devenir le vrai Israël, crurent comprendre la fin de Jésus comme accomplissant à la fois la prophétie, le sacerdoce et la royauté sous la forme du Serviteur (Mc 14,24 ; 2Co 3,6.14 ; He 7,22 ; He 9,15-20). Et c'est en faisant mémoire de l'acte par lequel il avait accompli, pensait-on, la royauté (Jn 18,36-38) que ses successeurs décidèrent de se disposer à participer à son essence prophétique, sacerdotale et royale (1Pi 2,9). Ainsi, l'Église se comprend comme étant à l'humanité totale des vivants et des morts ce que le prêtre archaïque est à la tribu, le roi à la nation, le sage-et-prophète à l'ensemble des peuples qui sont et seront sur la terre des hommes. Pour beaucoup, une telle autocompréhension est scandaleuse : c'est le scandale de la croix.

MYSTAGOGIE

CULTURES

Certains sociologues et anthropologues ont trouvé éclairant de classer les cultures anciennes en deux grandes catégories : les cultures de culpabilité (« *guilt-cultures* ») et les cultures de honte (« *shame-cultures* »). Un familier de la structure heuristique quadripartie propose ici d'enclaver ces deux-là entre deux autres qui sont particulièrement caractéristiques de la tradition biblique :



Ces cultures sont aussi ce qu'on a appelé des morales et de plus en plus des éthiques, - des manières propres à certaines ethnies de se vouloir et de se comporter. Chez les hominiens, la société est régie non par l'instinct mais par le discours normatif. La normativité a été longtemps diffuse et non-écrite ; ainsi, chez les archaïques où prédominent le discours mythique et le souci de la pureté. Il en fut de même chez les peuples de maîtres où prédominent le discours épique et le souci de l'honneur. Plus récemment, pour les peuples de sujets et de serviteurs, la normativité fut écrite sur la pierre, l'argile, le papyrus, le parchemin, et en style proprement juridique. Enfin, l'idée s'est répandue soit d'une intériorisation de la structure sociale normative par l'éducation (« *paideia* » grecque, surtout hellénistique), soit d'une loi écrite dans les cœurs par la norme absolument normante appelée Dieu. Dans ce dernier cas, le Normant prescrit au peuple monothéiste qu'il fait sien d'être saint (Lv11,44s) ou parfait (Mt 5,48) ou miséricordieux (Lc 6,30) comme lui-même l'est.

Le rétablissement de la normativité ou de la moralité se fait : dans les cultures archaïques et héroïques, par des pratiques de lavage et de purification ; dans les cultures forensiques (dotées d'un système judiciaire), par la justification ; dans les sociétés de monothéisme éthique, par la sanctification.

La tradition évangélique a fait l'intégration de ces cultures et de ces morales. « Vous avez été lavés, justifiés, sanctifiés par le nom du Seigneur Jésus Christ et par l'Esprit de notre Dieu » (1Co 6,11, où, ici, les deuxième et troisième participes passés ont été intervertis afin de les conformer au schème). Aussi voit-on que, dans les « cultures » d'inspiration évangélique, il existe des exhortateurs qui rappellent aux personnes appelées à être des intégrateurs qu'elles doivent éviter toute souillure, toute transgression et toute profanation (1Co 6,18 ; Rm 13,1-7 ; 1Th 4,3.7 ; He 12,14 ; cf. Lv 16,16).

Une si haute morale suppose que les pasteurs, en même temps qu'intransigeants sur l'idéal, sont miséricordieux quant à la pratique, et sont eux-mêmes conscients d'être des pécheurs pardonnés qui ont toujours besoin de « par-don » , de don parfait.

MYSTAGOGIE

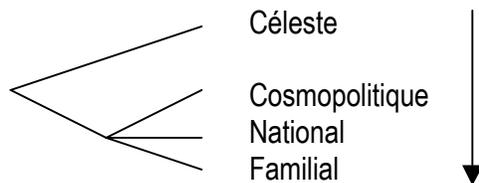
CITOYENNETÉ

L'humain est un lieu du monde où le désir d'être tout et partout, d'une part, est limité par la corporalité organique, d'autre part, se manifeste dans l'imaginaire. Et le cœur, au sens biblique, est ce lieu de l'humain où l'imaginaire et le désir fusionnent en des minitotalités diversement ouvertes sur l'infini. Par exemple : la famille, la nation, une société de nations et, à la limite, le divin (le céleste). Par l'imaginaire, il est possible au désir de faire de son porteur le « citoyen » (voir ci-dessous) de corporalités plus ou moins vastes comme s'il était déjà auprès de la totalité totale. C'est en tout cas de cette façon que les destinataires des premiers écrits chrétiens étaient exhortés à se voir et vouloir.

On leur écrit qu'ils sont morts, que leur vie est cachée en Dieu avec le Christ (Col 3,1-3) ; qu'ils ne sont pas du monde mais d'en haut, comme Jésus (Jn 3,31 ; Jn 8,23 ; Jn 17,14) ; que leur cité et citoyenneté sont au ciel (Ph 3,20). Comme Paul (Ac 23,1), ils doivent mener leur vie de citoyen (*politeuesthai*) d'une manière digne de la bonne nouvelle venue de Dieu par son Messager (Ph 1,27). Ils sont de ces petits qui ont des protecteurs célestes semblables à ces sept grands ministres qui voient constamment la face du roi (Mt 18,10; 2S 14,24 ; 2R 25,19 ; Tb 12,15). Ils sont concitoyens des saints (=des Séparés qui sont avec Dieu soit là-haut soit ici-bas). Leurs noms sont écrits dans le ciel, dans le livre de vie, dans le registre des citoyens célestes (Lc 10,20 ; Ex32,32 ; He 12,22s ; Ga 4,25 ; Ap 21,2), leur demeure étant au ciel (2Co 5,1-10).

Les héritiers de la tradition évangélique ont donc quelque raison de penser que ces manières de dire mènent à leur idée et à leur accomplissement la notion (grecque) du politique ou (latine) du civique. Le recours à l'étymologie et au schème quadriparti peut conforter la conviction qu'il s'agit bien là d'un passage à la limite qui est dans la logique de l'histoire universelle. 1) La « *polis* » fut d'abord une citadelle, un lieu de refuge où les réfugiés menacés furent amenés à se vouloir solidaires ; la « *civi-tas* » fut d'abord une association de parentèle et d'alliés. 2) En Grèce la *polis* et en Italie la *civitas* fut le nom donné à une ville importante dotée d'une constitution, et le « *politeuma* » fut souvent le nom donné à une colonie d'étrangers dans une cité. 3) Les Stoïciens ont élargi la notion de cité au monde (*cosmopolis*) ; les Romains ont accordé le droit de cité à des non-romains (ainsi Paul, Ac 22,28) ; au 17^e siècle, est réapparue l'idée qu'on pouvait être citoyen du monde. 4) L'idée de cité et de citoyenneté céleste fut un moyen d'induire les successeurs de Jésus à se conduire dans la famille, la nation ou la société des nations comme des êtres qui, grâce à leur imaginaire, anticipent sur l'avenir et le font ainsi advenir.

L'imaginaire évangélique fonctionne comme un effet de renversement de l'imaginaire naturel lorsque celui-ci se laisse obséder par les corporalités finies et closes.



MYSTAGOGIE

KAIROS

Un des points forts de la récupération moderne des origines du mouvement de Jésus est la chronologie des années 30-70. La controverse elle-même est éclairante. De la part des premiers penseurs chrétiens, il s'agit d'une rétrospective. Ceux des Juifs qui ont pris fait et cause pour le Nazaréen ont compris cette période comme étant « cette génération », le *kairos*, le temps opportun offert aux Judéens pour qu'ils deviennent Israël et se tournent vers leur Dieu désormais manifesté en Jésus et dans l'Esprit donné aux imitateurs de Jésus. Plusieurs scénarios sont possibles et proposés.

Un problème préjudiciel est celui des termes premiers qu'il convient d'utiliser. Le nom de *christ-ianoï* (=« chrétiens ») est partiel ; ces gens se sont donné bien d'autres noms (saints, justes, appelés, prophètes, frères, croyants, disciples, élus, hébreux, hellénistes...). Ils se voyaient partie prenante de toute la tradition biblique non encore contredistinguée de l'évangile. Le mot christologie ne convient qu'à la doctrine selon laquelle Jésus est Christ et couvre mal, à date ancienne, les autres manières de le nommer.

Ceci étant, on tire parti de la lecture critique des Actes de Luc, des lettres de Paul et du substrat des ouvrages qui furent plus tard appelés évangiles. Il y a une première séquence : Hébreux (30-40 env.), Hellénistes (40-50), Pauliniens (50-60), Évangélistes (60-70 tout d'abord : Mc). Une deuxième : œuvres, paroles, souffrances, joie ; et récits d'actions, d'enseignements, de passions, de présences. Une troisième : les titres de prophète et d'Élie, de maître et de Seigneur (ou FdH), de Christ et FdD, de Sagesse et de Parole incarnée. Une quatrième est évoquée ci-après.

Ainsi, le scénario que voici est vraisemblable et méditable. 1) Tout d'abord, des Judéo-hébreux ont eu le sentiment que le passage de Jésus annonçait la venue du Règne de Dieu et ils ont décidé de l'imiter dans son espérance et sa bienfaisance, tout en étant le plus fidèles possible au temple et à la loi ; 2) peu après ou peut-être concurremment, des Judéo-hellénistes détachés du temple et de la loi, ont surtout vu en Jésus un enseignant de la Bonne Nouvelle du salut par la connaissance amoureuse, un FdH qui doit dominer toutes les nations ; 3) puis des « Judéo-romanistes » ou pauliniens, favorables aux Gentils et à l'ordre politique romain, ont privilégié la figure du Christ et FdD, la croix, le corps, le sacrement, la résurrection, la foi, le passé fondateur ; 4) enfin, les promoteurs romains de Jérusalem, - dont, d'après Rm 16, on peut penser qu'ils confessaient Jésus, les uns comme le Christ, les autres comme Seigneur, d'autres encore comme Saint -, ont accueilli avec ferveur la proposition de Marc d'intégrer toutes les différences valables autour, d'abord du protagoniste Jésus, ensuite du deutéragoniste Pierre, qui avait été de Capharnaüm, de Jérusalem, d'Antioche et de Rome, et qui est représenté associé à Jésus depuis le début (Mc 1,16-39) jusqu'à la fin (Mc 16,7).

Pour les responsables ecclésiastiques du 2^e siècle, le *kairos* des années 30-70 parut exemplaire et fondateur pour la foi, la prière et la vie. Ils ont donc canonisé les textes qui l'avaient amené au langage. L'exploit fut de longue durée. Peut-être est-ce parce qu'il dévoile le code qui génère l'humanité, - et la régénère.

Rm 16 Épître aux Romains : Recommandations et salutations, BJ, p. 1644-1645.

Mc 1,16-39 Appel des quatre premiers disciples / Jésus enseigne à Capharnaüm et guérit un démoniaque / Guérison de la belle-mère de Simon, BJ, p. 1460.

Mc 16,7 Mais allez dire à ses disciples et à Pierre qu'il vous précède en Galilée : c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit.

MYSTAGOGIE

MORT

Dans le lexique, la mort est définie par son contraire, la vie, dont elle est dite être la cessation. Mais la vie est multiforme et, même, comme on aime ici l'analyser, quadriforme. Animale, elle marque le moment où un organisme cesse de fonctionner. Sociale, elle est l'effet de la privation des droits civils ou, plus généralement, de la séparation d'avec les vivants de la société dont, jusque-là, on faisait partie. Mentale, elle accompagne la pensée et le sentiment des vivants conscients que l'anticipation de la fin de la vie angoisse, envoûte ou asservit (cf. He 2,14-16). Théologique, elle est, selon la conviction de ceux qui croient au Dieu vivant, l'état de séparation dans lequel se trouvent ou se mettent ceux qui, dans les situations de grave danger, ne font pas confiance au prince de la vie (Rm 5,12 ; 1Co 15,20 ; Ep 2,1.5).

Il suit de là que, de quiconque croit - qui fait confiance au Vivant dont certains disent qu'il donne une première et éphémère forme d'existence puis, moyennant un passage, une seconde et définitive - il est légitime de dire qu'il ne meurt pas, qu'il est passé de la mort à la vie, qu'il a la vie éternelle. En effet, il a alors la même pensée et volonté que Dieu (Jn 5,24 ; Lc 15,24.32).

Il suit de là aussi que, pour qui pense théologiquement, la notion de corps n'a pas à être définie en relation privilégiée avec l'animalité, comme si les autres emplois du mot n'étaient que des effets de métaphorisation illusoire. Selon la manière théologique de pensée et de vouloir, et peut-être selon l'étymologie (krp), peut être dite corps toute forme ou formation où se manifeste une force, une beauté, une splendeur : physique, organique, psychique, politique (cf. 1Co 15,35-49).

Autre conséquence : autant que des corps prostrés ou endormis du dernier sommeil, il est possible de dire : 1) de la société ecclésiale éveillée à l'idée de la vie qui dure, que, comme Jésus et avec lui, elle est un corps, le corps de celui qu'elle confesse comme sa Tête animatrice ; 2) de ce corps, qu'il est ressuscité ; 3) et qu'il est, dans l'Organisme anthropique, l'organe que le Fils remplit de son Esprit et au moyen duquel il travaille à corporifier en une seule plénitude ou plérôme l'ensemble des humains et même de la création (Rm 8,17ss).

Selon le Chroniste, comme un effet de la faute puis de la conversion de David à Yahvé et grâce aux institutions qu'il avait instaurées, le peuple de Yahvé, qui avait été théologiquement mort, était redevenu théologiquement vivant. Mais, mille ans après la mort de David (~970 +30), est venu, selon ceux qui l'ont suivi, un Fils de David qui a proposé en sa personne et en son destin, la seule manière désormais vraie d'être fidèle à Yahvé ; mais, dans leur ensemble, les Juifs ont refusé de devenir Israël, et Jean l'apocalypticien a exprimé la conviction des suivants de Jésus en écrivant que ce fut là pour les Juifs, après la première résurrection une seconde mort, la seconde résurrection étant réservée à ceux qui se considéraient comme le vrai Israël (cf. Ap20; Jn 5,21-23 ; 1Jn 2,23).

Cette relecture, à tout le moins, fait réfléchir et elle est susceptible d'orienter vers plus de vérité et de liberté.

MYSTAGOGIE

THÉOLOGIE

Dans son acception la plus ancienne en Grèce, le mot « théo-logos » (dont le second terme signifie dire et non pas raisonner) désignait le diseur de dieux, le poète qui mettait en scène des acteurs ou *dramatis personae* ou personnages ou actants qualifiés de divins (dieux, démons, anges, héros, animaux parlants). Cette théologie était poétique, théopoétique.

Ensuite des penseurs sont intervenus qui se sont intéressés à la vérité et à la sagesse comme à cela, à celui ou à celle qui ordonne toutes choses et juge de chacune en rapport avec un principe ou une cause première ou ultime. C'étaient des amants de la Sagesse (*philo-sophoi*) ; ils étaient hantés par l'Un et le Multiple, le mono et le polythéisme. Ils ont posé comme terme premier soit un élément (feu, eau...), soit l'être, le logos, la raison, le Bien, le Premier Moteur immobile, la Pensée de la pensée, le tout, la nécessité, le hasard... Cette théologie (philosophique) était sapientielle.

Confrontés à tant de divins et de traditions, beaucoup d'intellectuels devinrent alors sceptiques, soupçonneux déjà de la raison pure. Dans le peuple, la démonologie florissait, la religion était partout, proche de la magie. Les fonctionnaires, les juristes étaient souvent stoiciens, plus moralistes que théologiens et fondant la morale sur la nature, elle-même quasiment divinisée. Quelques savants inauguraient une certaine science de ces « cent diverses théologies » (Pascal).

En Israël, la pensée et la pratique étaient tout autres : liturgiques dans la Loi, historico-prophétiques chez les Prophètes, sapientiales dans les Écrits, avant d'être, chez les successeurs de Jésus, trino-christiques, et, chez les Pères, distinguées en théologie et « économie » (Ep 3,5)⁵.

Ce rapide survol suffit à notre propos qui est d'entrevoir la figure du théologique et du théologal dans la postmodernité planétaire. On dira ici : 1) que la théologie sera surtout scientifique dans les universités et instituts de recherche ; sapientielle dans les séminaires et maisons de formation des pasteurs ; esthétique et poétique chez les contemplatifs et les exercitants ; mystérieuse et parfois mystique chez les mondialistes intéressés au fondement de tous les fondements, au « sentiment » qui est tension entre le tout et le rien, l'affirmation et la négation, le bien et le mal, le péché et la grâce, la vie et la mort, la gloire et la croix, le moi et l'autre ; 2) que l'intégration sera, comme on le dit ailleurs, tantôt dialogale, tantôt dialectique, tantôt dialogique ; 3) que la présente mystagogie se veut, en premier lieu, comme une descente de la science à la sagesse, puis à l'art, puis au mystère, en second lieu comme une série de remontées vers la religion véritable, puis la sagesse vraisemblable, enfin la science vérifiable-falsifiable.

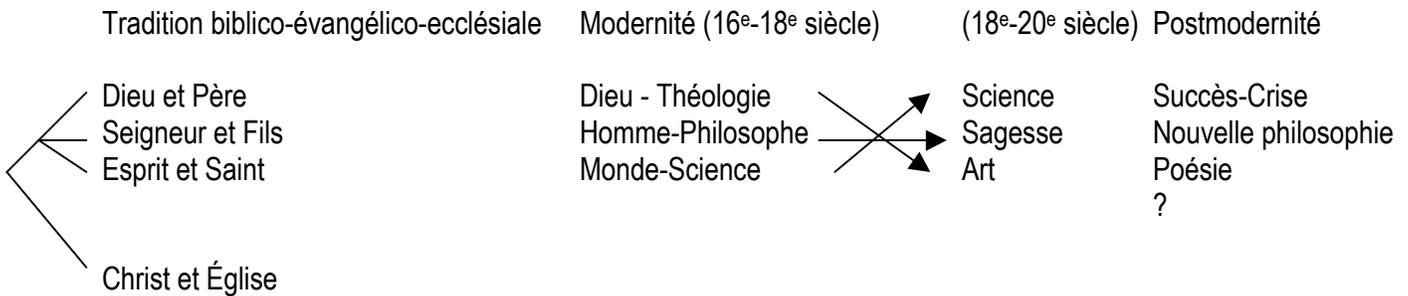
La sorte de mystagogue qui s'applique à exister ici n'est pas seulement un diseur de dieu(x), mais aussi bien un peseur de manières de dire mondaines, humaines et divines, ordonnées toutes au Chiffre, au Nom et à l'Image en qui le Zéro, l'Innommable, et l'Irréprésentable se donne à connaître et à aimer comme le centre de gravité vers qui tout converge.

⁵ Ep 3,5 Ce Mystère n'avait pas été communiqué aux hommes des temps passés comme il vient d'être révélé maintenant à ses saints apôtres et prophètes, dans l'Esprit

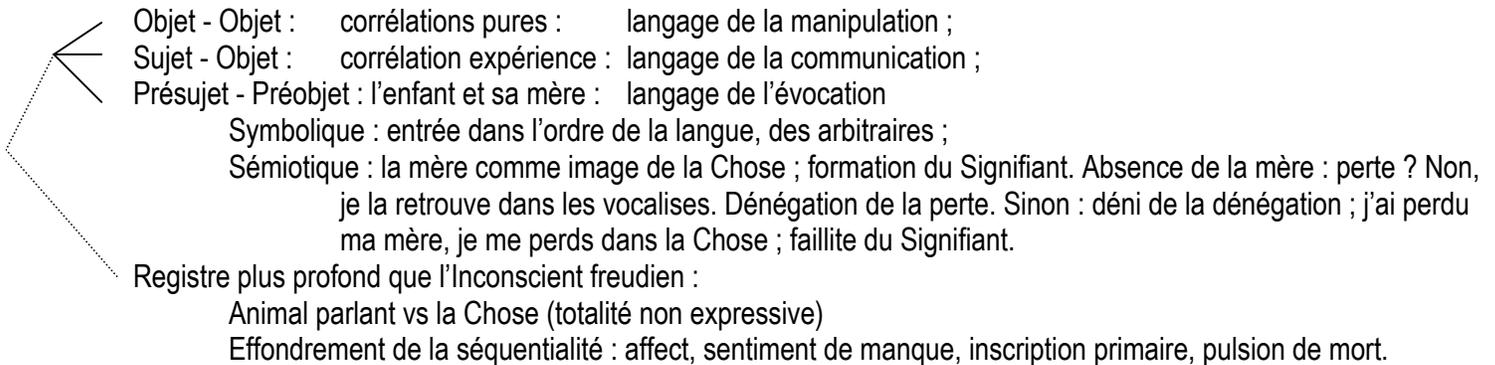
MYSTAGOGIE

POSTMODERNITÉ

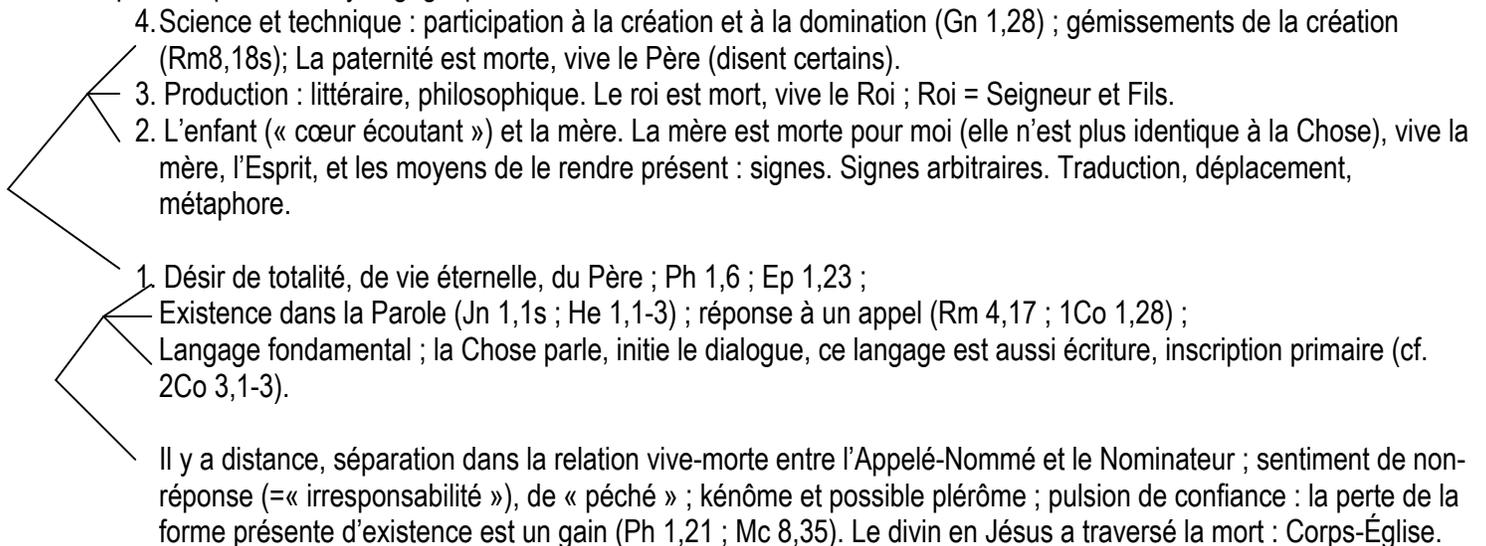
I. Situation de la modernité (1451-?)



II. Julia Kristeva : « *Le soleil noir* » (1987). Disposition de Raymond Bourgault



III. Proposition pour une mystagogie postmoderne



N.B. Cette mystagogie part de la foi comme norme ou hypothèse puis la met entre parenthèses et repart du lieu qui sera probablement commun aux participants de la civilisation planétaire.

R.B. 1992/02/02

MYSTAGOGIE

PRÉCIPITÉ

Le rapport entre Dieu (ou l'être ou l'univers ou le tout) et Jésus de Nazareth n'est plus aussi facile à penser que jadis, dans une culture dominée par la science et la technique. Les Pères ont pensé en termes de deux essences (divinité-humanité) ou natures qui sont une en une personne qui est la deuxième d'une triade de personnes. Dans l'Écriture, on avait Dieu et le Seigneur Jésus-Christ associés dans la création (1Co 8,6) ou le Père et le Fils, celui-là invisible et rendu visible en celui-ci. En notre temps, il semble possible de disposer un certain nombre de modernes à s'acheminer vers le langage ancien et normatif au moyen des représentations qui leur sont familières.

On appelle précipitation le phénomène à la suite duquel un corps solide insoluble, dit précipité, prend naissance dans une phase liquide, moyennant un catalyseur (substance qui, par sa seule présence, sans subir elle-même de modification, accélère une réaction chimique). En tradition chrétienne, Jésus est le lieu du monde où le divin, sans être aucunement modifié en soi, tel un catalyseur, a fait se précipiter un « corps » déjà là et, cela, au centre de tous les centres du monde, centre qui était lui-même, en son image et ressemblance (Col1,15-20),

La physique offre aussi un chemin. Les systèmes astronomiques sont faits d'un centre et d'une périphérie, celle-ci pouvant comprendre aussi des centres. La Terre, Jupiter, Saturne sont les satellites du soleil ; le soleil est une des étoiles d'un amas local ; les amas locaux font partie d'un système composé de milliards d'étoiles appelé galaxie, laquelle semble régie par un Grand Attracteur qui l'enroule sur elle-même ; les galaxies font partie d'amas galactiques ; et, telles des taches sur un ballon que l'on gonfle, toutes les galaxies s'éloignent les unes des autres à partir de ce qu'on suppose être le centre du système total. - Dans le cas de Jésus, la tradition a poussé à la limite le couple centre et périphérie : Jésus est en l'un et en l'autre, soit comme Parole-devenue-Chair, soit comme lieu où la gloire qu'il avait avant que le monde fût a été rendue visible après son passage du monde au Père, et ensuite a été donnée aux justifiés (Jn 1,1-4.14 ; Jn 17,5 ; 1Co 2,8 ; Rm8,17.21.30).

La vie a évolué de semblable façon. Les Vers ont des corps mous et segmentés et ils sont si peu centrés que, souvent, l'ablation d'un anneau les laisse vivants. Plus complexes et plus centrés sont les Procordés tel l'amphioxus où s'observe la formation d'un axe spino-cérébral. Là-dessus se sont développées une céphalisation et une cérébralisation de plus en plus complexes : chez les grenouilles, les lémuriers, les simiens, les hominiens. - Dans le Nouveau Testament, surtout dans les deutéro-pauliniennes, Jésus est la Tête non seulement de son corps qui est l'Église mais aussi de tous les lieux du monde auxquels est donné le nom de Puissance, de Domination, de Principautés etc. (Ep 1,21 ; Ep 3,10 ; Ep 4,15 ; Ep 6,12 ; Col 1,16 ; Col2,10.15).

La seule difficulté, mais elle est de taille, est de faire comprendre ce qu'est un passage à la limite. Car la science se définit en délimitant un périmètre de vérifiabilité, et ceux qui ne sont que scientifiques trouvent d'ordinaire irrationnels les au-delà, les altérités, surtout le Tout Autre des théologiens.

MYSTAGOGIE

DANIEL

Le Livre de Daniel a été écrit en substance (Dn 1,1-12,4) peu après la fin de la persécution d'Antiochus IV (~164). Comme Dn 1,1-2,4 et Dn 8-12 sont en hébreu et Dn 2,4b-6,28 en araméen, et que Dn 1,1-6,28 sont en 3^e période et Dn 7,1-12,4 en 1^{ère} période, le problème se pose de la genèse de cet ouvrage. Certains pensent que Dn 1,1-6,28 est une œuvre antérieure au 2^e siècle avant l'ère chrétienne et Dn 7,1-12,4 une relecture de ce texte reçu comme parole de Dieu obscure qui demande à être actualisée et interprétée. L'ouvrage est l'expression d'une espérance théologique, eschatologique, d'un passage à la limite : l'histoire politique tend à une « fin », à un règne non plus de l'homme mais de Dieu.

Le Livre de Daniel peut être situé dans la grande histoire. Après les époques archaïques, proche-orientale (~3200-~1200), intermédiaire (~1200-~800), ont commencé de prendre forme les sociétés classiques (~800-~200). Celles-ci furent, à quatre reprises, des sociétés de nations vassales soumises à une nation suzeraine : Assyrie (~745-~606), Babylonie (~606-~539), Médie et Perse (~539-~331), Macédoine (~331-~64). Cette succession fut comprise comme une séquence assimilable à la suite des quatre métallurgies : or, argent, bronze, fer. Autour de ~200, elle servit aux Romains à adosser leur rêve d'hégémonie à ces quatre royaumes détruits.

C'est ce rêve que les Juifs de la première moitié du 2^e siècle avant l'ère chrétienne ont aussi caressé. En fait, ce rêve était à leurs yeux un songe : un événement divin survenant à l'intérieur d'un événement humain (sommeil) et susceptible d'être interprété par des hommes dits divins (= « devins », oniromanciens). Le poète du Livre de Daniel use de la fiction d'un songe de Nabuchodonosor dont Dieu dévoile le sens à un jeune fonctionnaire juif de sa cour (Dn 2). Mais, dans Dn 7, à la place du songe, il y a une vision où, après la destruction des quatre royaumes, l'Ancien donne puissance et royauté à un Fils de l'Homme et aux Saints du Très-haut.

Les écrivains du mouvement christo-ecclésial se sont beaucoup inspirés du Livre de Daniel. Sont en grande partie des reprises de cet ouvrage des thèmes tels que 1) les petits, 2) la sagesse, 3) la révélation (=apocalypse), 4) le Royaume de Dieu, 5) le Fils de l'Homme, 6) les Saints, 7) la résurrection, 8) la vie éternelle, 9) Michel et Gabriel, 10) les 3 ans et demi, 11) la fin des temps, 12) le jugement, 13) les 70 semaines d'années, 14) celui (celle) qui médite en son cœur...

La pensée mythique (mystérique, théopoétique) est une entreprise qui travaille à surmonter les oppositions binaires de l'expérience banale au moyen de médiations. Mais les oppositions sont récurrentes et aussi les médiations. Mais les oppositions sont récurrentes et aussi les médiations, lesquelles, une fois formulées deviennent des termes de couples d'opposés. La pensée poétique est donc elle-même travaillée par une limite, laquelle serait une médiation immédiate, finale, qui ferait que les termes (même le divin et le mondain, la vie et la mort) ne seraient plus contraires. Les écrivains chrétiens ont pensé que cette limite avait été atteinte dans le médiateur unique (Ga 3,19s ; 1Tm 2,5 ; He 8,6 ; He 9,15 ; He 12,24). Pour eux, le tourment de Sisyphe s'achève dans le repos de Dieu (He 3,7ss). La révélation du code qui génère l'humanité et qui est lié à la connaissance que les humains en prennent a été achevée à la mort du dernier écrivain canonique.

MYSTAGOGIE

APPARITIONS

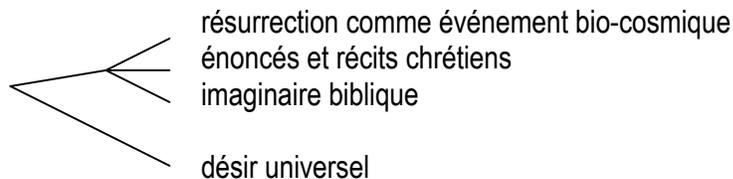
Dans plusieurs énoncés des premières écritures chrétiennes, l'événement ou la croyance que le français exprime par la formule « résurrection de Jésus » est évoqué et proclamé sans rapport avec les apparitions. On s'inspire soit de Gn 50,20 (Ac 2,23s.36 ; Ac 3,15 ; Ac 4,10 ; Ac 5,30), soit d'Os 6,2 (1Co 15,4), soit des Ps 16 et Ps 18 (Ac 2,24-29), soit de 2S 7,12 (Ac 13,33s). Dans ces textes, la résurrection de Jésus n'est pas liée au fait que certains l'ont vu vivant après sa mort. En outre, puisqu'aucun des textes-sources n'implique le sens que les écrivains chrétiens proposent d'y lire, ce doit être qu'ils servent de moyen d'expression à une idée venue d'ailleurs. Quoi qu'il en soit des influences iraniennes ou apocalyptiques, tout indique qu'ils sont l'effet d'une conclusion tirée des prémisses latentes de la tradition normative (Mt 22,31s ; Rm8,18-25). La résurrection fut donc un événement dans l'ordre du langage, ce fut « une parole qui est arrivée » (Lc 2,15).

Il semble ainsi légitime de s'approprier aujourd'hui la manière de penser des premiers successeurs de Jésus en réfléchissant sur le fait probable que le genre littéraire des récits d'apparition a été exploité après les énoncés kérygmatisés et scripturaux. Ils furent comme l'organe que créa, une fonction vitale, ils servent à légitimer des annonciateurs attirés. De même que ceux qui ont vu le roi et assisté à son conseil et ont été envoyés par lui sont reçus comme croyables, ainsi ceux qui croient que Yahvé est roi et envoie aux humains des dignitaires qui ont assisté à son conseil peuvent être crus (Is 6,1.8 ; Jr 23,17-22 ; 1R 22,19-22).

C'est ce rapport entre apparition (ou vision) et mission qu'expriment des textes tels que 1Co 9,1 ; Jn20,20s ; Ac 10,40. Or la logique du langage résurrectionnel poussait ses adeptes à la composition de visions de Jésus enfant (Lc 2,15.30), de Jésus marchant avec ses élus, de découverte du tombeau vide, d'apparitions du ressuscité.

On le voit : la compréhension moderne de la compréhension ancienne suppose que l'on s'exerce à dépasser le point de vue étroit de la modernité scientifique, selon lequel la résurrection de Jésus est un épiphénomène illusoire, et qu'on admette que les récits puissent être la venue au langage d'une épiphanie on ne peut plus réelle, - le fondement du monde se rendant visible, de manière certes paradoxale, dans un ébranlement où ses structures apparentes et phénoménales laissent à découvert, pour ceux qui ont des yeux pour voir, ses structures réelles et nouménales.

Il faut encore noter que la réception de cette tradition est liée à une vision du réel où celui-ci est compris comme une totalité aux parties solidaires, et à la conviction que c'est par des singularités corporelles, asystématiques et non-mondaines, que l'univers a commencé, puis a pivoté sur lui-même, et s'achèvera.



MYSTAGOGIE

PRÉSENCE

Comment penser aujourd'hui la présence réelle ? L'étymologie offre un point de départ. La présence est la qualité, l'activité, la force (-ce) qui fait être (-sen-) là-devant (pré-). On en distinguera quatre sortes: physique et matérielle, mentale et conscientielle, imaginaire et représentationnelle, affective et substantielle. Et on les considérera selon l'ordre inverse de leur énumération ci-dessus.

Il est dans l'essence des humains d'être affectés par cela qui est au fond sans fond du réel et qui peut être visé après coup et d'après le latin par le mot substance. Dans le vocabulaire de la méditation en cours, ce fond est une présence totale et totalisante, libératrice et contraignante. Dans le lieu du monde où elle opère là-devant, cette forme de présence, qui est de soi parolière, est préfigurative et prélangagière. Là, elle fait peur et elle charme, elle fascine et terrifie. Il lui arrive de laisser s'aliéner le soi éventuel dans un irrémédiablement autre, et aussi bien, et précisément en tant qu'autre, de soutenir le soi dans son désir d'être soi plus que soi. La présence est inséparable de ses absences et de ses retours gratifiants. Son retentissement peut être pensé comme l'effet d'une paternité générative qui, antérieure même à la sortie du sein, engendre des similitudes de soi-même : en se disant dans le bruit que font les choses et les personnes tout autour du seul fait de leur existence.

Comme telle, cette présence est indomestiquable. Cependant, elle se laisse apprivoiser quelque peu dans des représentations traversées d'affectivité et dont une personne proche et aimante est le vecteur. D'ordinaire, celui-ci est la mère. Or, elle aussi s'absente d'absences qui creusent le désir, - désir de formes de présence toujours mêmes et cependant autres. Par l'événement, la parole qu'elle est et relaie (Lc 2,15 : DBR), par les vocalises enfantines qui suppléent à ses silences, sont posées les conditions d'émergence de la langue dans l'organisme de l'animal éventuellement parlant.

La langue (ensemble clos de différences internes dans l'ordre de la sonorité signifiante) déploie ses virtualités dans le discours, dans des termes de soi arbitraires et cependant intelligibles. Le discours rend possible, sur le fond de la présubjectivité enfantine, l'émergence de sujets conscients, présents à soi et prétentieux.

Enfin, sur le fond de la présence à soi, par le calcul, se structure une présence active et fabricatrice au monde.

La tradition chrétienne a sa manière propre de nommer et spécifier ces sortes de présences. Elle a appelé Amour et Esprit l'affectivité substantielle et primordiale ; elle a centré sur le Seigneur Jésus-Christ l'imaginaire ; elle a caractérisé comme Parole le discours qui dit le sens de l'Esprit et du Seigneur, et conféré figure et force aux signes par où le Père se présignifiait dans les choses et les personnes. Ainsi, le sacramentel et le sacré primordial, les présences physique et affective, l'être-au-monde et l'être-à-l'Amour s'embrassent.

Les démenes sont, à l'inverse, des effets de multiples pertes et absences : désacramentalisation, babélisation, discorde, entropie affective.

Lc 2,15 Et il advint, quand les anges les eurent quitté pour le ciel, que les bergers se dirent entre eux : « Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître. »

MYSTAGOGIE

ESCHATOLOGIE

Doctrine (-logie) des choses dernières (eschato-), de la fin de l'histoire, des fins dernières. En théologie classique, ce fut l'objet du traité de « *De Novissimis* ». Mais l'exégèse moderne en a amené beaucoup à penser que les textes sont concernés surtout par les fins avant-dernières, à pratiquer une interprétation contextuelle (=relative au premier public des premiers textes chrétiens), à proposer une eschatologie réalisée ou inaugurée ou anticipée.

Au point de départ, on met la représentation de Yahvé comme juge du peuple qui devrait être Israël (Ez34,17) : seuls seront « sauvés » et posséderont la « terre » ceux qui mettent leur confiance en Yahvé plutôt que dans les chars et les chevaux (Is 57,13 ; Is 60,19 ; Is 28,14-22).

Peu avant l'intervention de Jésus (mort en 30), les Esséniens s'entretenaient dans la pensée de l'exode comme figure de ce qui allait bientôt se passer. Les premiers successeurs de Jésus furent des personnes convaincues que Dieu a justifié son fils et l'a fait Seigneur, et que c'est comme Seigneur (ou Fils de l'Homme) qu'il reviendra bientôt faire sa « parousie » (visite d'un chef d'armée après sa victoire). Paul a enseigné et écrit entre 50 et 60 et il attendait la parousie pour bientôt (Rm 13,11 ; 1Th 4,15-17). De même, les évangélistes.

Mais ceux-ci, dont on pense généralement qu'ils ont écrit très peu avant et peu après la ruine du temple, constatant que l'événement avait eu lieu 40 ans après la ruine de celui que le temple préfigurait, ont identifié le Jour (du Seigneur) soit à l'événement de 70 soit à celui de l'an 30.

D'après Mt 13,39 et Mt 24,3, la consommation de l'aiôn actuel (=Temps des Juifs ?), antérieure à l'aiôn (qui était) à venir (cf. Mc 10,30) qui pouvait être le temps des Gentils (Lc 21,23), le Jour a eu lieu. Le maître de la vigne a fait mourir les vigneronnicides et donné la vigne à d'autres (Mc 12,9). Le FdH a jugé sévèrement ceux qui ont laissé souffrir les « petits » (Mt 10,42 ; Mt 11,25 ; Mt 25,45). Il les a exclus de la « Ville » et précipités dans la Vallée de *Gê Hinnom* (« Géhenne »), dans le feu inextinguible (détritus) qui purifie (1Co3,13). Cependant, le peuple juif est ressuscité mais pour un jugement (Jn 5,29 ; Ap 20,1-6). Pourtant, Dieu n'a pas abandonné son peuple : sa chute, son incrédulité sert au salut universel, à la miséricorde (Rm 11,32).

Selon Jean, le jugement des juifs avait commencé dès la vie publique de Jésus (Jn 5,22.27.30 ; Jn8,16 ; Jn 9,39 ; et voir Jn 19,13 mais avec la traduction « Pilate fit asseoir Jésus au tribunal » (= comme juge !).

Plusieurs Pères ont enseigné une apocatastase ou réconciliation universelle. Cet enseignement a fait difficulté à d'autres. La relecture des modernes reste stimulante. Plutôt que de « doctrine » de la toute fin des temps, il s'agirait de l'expression d'une autocompréhension de l'Église se voyant comme porteuse du message de salut universel en remplacement des juifs repliés sur leur nation censément seule « élue ». C'est toute l'histoire qui est le jugement du monde. Cela résoudrait bien des problèmes : enfer éternel, purgatoire, limbes... Tout cela soit dit « *salvo meliori iudicio* » et en attendant le catéchisme nouveau.

MYSTAGOGIE

AC 17, 22-31

La présente mystagogie

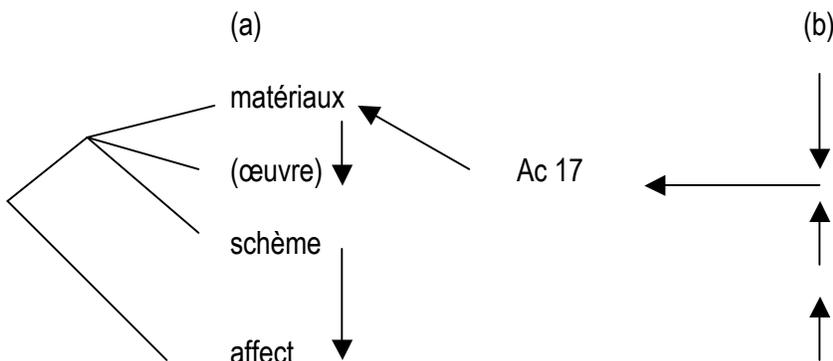
- 1) trouve son point de départ, chaque fois ou presque, dans un texte reçu comme parole de Dieu et qui mérite qu'on se l'approprie de manière priante et désappropriante ;
- 2) elle engage ensuite à déconstruire le texte en ses matériaux bruts, en se servant des observations des exégètes ;
- 3) puis à identifier le ou les schèmes générateurs ;
- 4) enfin à coïncider avec l'affectivité-effectivité qui a poussé l'auteur à parler et à écrire.

La démarche est implicite et elle est successivement scientifique, sapientielle, esthétique et mystérique. Mais comme, à mesure que s'opère la remontée du terme produit au principe producteur, il s'avère que l'effet était précontenu dans la cause, la démarche s'inverse presque naturellement et devient explicative : elle raconte la genèse de l'œuvre comme une parole humaine qui s'est arrimée à la parole divine. Cette double démarche peut être illustrée par le discours de Paul aux Athéniens.

Avant d'écrire, l'auteur a rassemblé mentalement ou matériellement des matériaux. Une source importante se trouve au Ps 9 selon la Septante. Puis viennent des allusions à des textes tels que Is 42,5 ; Ps 50,12 ; Dt 32,8 ; Gn 1 ; Is 55,6 ; Is 40,18-20. Ensuite les citations d'origine grecque : l'inscription au dieu inconnu, la maxime des poètes, la sentence d'Aratos.

Le schème générateur principal est temporel : commencement, milieu, fin, ou création, providence, jugement. Parallèle à celui-là, il y a la triade : Dieu qui crée et ordonne, l'Homme qui cherche et peut trouver mais s'égarer, le Monde (*oikouménè*, v.30) qui est soumis au jugement. Il y a aussi le couple : temps d'ignorance et temps de l'annonce du Dieu inconnu.

L'affectivité mystico-mystérique est implicite. On peut la décrire au moyen des trois instances du temps et des trois attitudes théologiques : foi au Dieu Vivant-vivifiant (« passé » toujours déjà là), amour de ses créatures (ici non-juives), espérance que la justice et la justesse du plan de Dieu seront manifestes à mesure que la résurrection de Jésus produira ses effets.



MYSTAGOGIE

VERTU

En Grèce archaïque, l'andria est la qualité (-eia) de l'homme mâle courageux (anêr). L'andria était aussi l'arê-tê, l'excellence (cf. ari-stocratie). Les latins ont traduit ver-tu, qualité du vir, virilité. Les humains mâles, physiquement forts, courageux sont, dans les situations périlleuses, ceux dont on attend qu'ils combattent pour la patrie, jusqu'à la mort s'il le faut.

Mais, dans la Grèce classique, après les Sophistes et les Socratiques, la notion de vertu a été élargie. Car on constatait que la société politique, outre les guerriers, comprenait des gouvernants et des gouvernés («peuple » : multitude), et aussi quelque chose comme un idéal, un nom à majuscule : la Dikè, la justice. Or la justice est ce qui tient ensemble les dirigeants, les défenseurs et les travailleurs. Aussi, Platon a-t-il fait la théorie que, de même que la cité est une, la vertu doit l'être également : la prudence, le courage, la modération et la justice sont donc autant de faces d'une qualité unique que chaque citoyen devrait cultiver. Dans le schème, la justice est à part, elle joue un rôle structurant. Plus tard, on caractérisera ces quatre comme vertus morales cardinales (cf. Sg 8,3)

Aristote a ensuite sous-distingué dans la vertu la plus caractéristique des gouvernants où le pouvoir est un savoir : l'intelligence (de principes), la science (des conclusions), la sagesse (art de valider principes et conclusions). À la suite, les Stoïciens ont recentré la vertu sur la prudence (grec « *phronêsis* », cf. Lc 1,17 ; Ep1, 9).

La tradition chrétienne qui, au-delà de la cité et de la cosmopolitique, préconisait un comportement ouvert sur toute l'anthropie, a utilisé la notion de vertu (théologique) pour coiffer les trois attitudes fondamentales de FAE (1Th 1,3 ; 1Th 5,8). Elle a fait de la notion de justice un effet de ces vertus et d'abord de la loi, de l'accueil du mystère ou plan de Dieu sur l'univers. On pense que ceux-là sont le mieux disposés à agir comme serviteurs de tous qui s'exercent à fonder soit la prudence, soit la sagesse-intelligence-science, sur la foi qui justifie les pécheurs, lesquels sont tous les hommes que l'archiécriture n'a pas encore convertis à ordonner la nature, la culture et la littérature à l'Unique.

		Foi
	Sagesse - - - -	Amour
Prudence - - - -	Intelligence	Espérance
Courage	Science	
Modération		
Justice		

MYSTAGOGIE

SYNCHRÉTISME ?

Dans la tradition ecclésiale, le symbole nicéen trino-chrétique est aussi le code qui a généré et qui régénère un corps pour le Christ et l'autocompréhension que ce corps a de lui-même comme signe et agent du salut universel.

Or il est avéré que, avant d'être rassemblés en un schème quadriparti, les éléments : divin-paternel, seigneurial-filial, pneumatique-maternel, sacrificiel-résurrectionnel, existaient à l'état dispersé dans les traditions antérieures. Aussi, depuis qu'avec la modernité la théologie est devenue en outre historienne, la question se pose de décider si cet aboutissement n'est pas l'effet d'un mélange de traditions diverses artificiellement fusionnées et un cas particulier de syncrétisme.

Ou, comme la tradition chrétienne le croit, s'agit-il de la manifestation de la force structurante qui avait été longtemps opératoire et cachée et qui s'est tardivement instituée et opérationnalisée ? Les penseurs de la tradition ecclésiale peuvent évoquer la découverte récente par la physique contemporaine, - en deçà des forces gravitationnelle, électromagnétique, faible - de la force forte et nucléonique qui selon, l'état présent de recherche, semble bien être ce qui génère le noyau dur et primordial de la matière.

Une telle analogie peut rendre quelque peu pensable le double fait que la force qui se comprend elle-même comme générative et régénérative pour toute l'humanité, n'a été que tardivement connue et que, à mesure que progressent la physique et la technique, elle est exposée au risque d'être périodiquement méconnue et apparemment inopérante. En réalité, on ne peut écarter la possibilité qu'elle est réellement et éminemment efficace à proportion justement où, en deçà de toute matérialisation de particules ou institutionnalisation de règles, de récits et de rites, elle se laisse être la force forte, totalement et humblement soumise au code paradoxal qui la régit et dont elle a la garde.

Dans les siècles qui viennent, il est vraisemblable que cette audacieuse auto-interprétation aura peu de chance d'être populaire et de faire beaucoup d'adeptes. Mais peut-être le nombre ne fait-il rien à l'affaire. L'efficacité de cet agent repose sur un postulat (une prière), à savoir que ce qui existe est virtuellement un, vrai, bon, que c'est par une vérité et une bonté pour lesquelles il est digne de mourir que l'unité se réalisera, et d'abord dans les profondeurs cachées.

En termes mathématiques, on dira que, de même que les signes des quatre opérations sont des opérateurs et que le signe d'égalité peut-être compris comme un intégrateur, pareillement, les traditions patriarcales, seigneuriales, pneumatiques et sacrificielles furent les préparations et préconditions diverses d'un système à la fois opérateur et intégrateur, lequel ne pouvait pas être systématique avant que le divin ne s'égalise dans l'histoire au paradoxe d'un mort ressuscité, d'une singularité que la science, désormais, se sait incapable de réduire.

MYSTAGOGIE

ÉTHIQUES

Hanté par les cimes, pèlerin de l'absolu, il arrive à l'animal parlant de se porter vers ce qui est premier en soi. Ce premier peut être de l'ordre des données sensibles et, aujourd'hui, c'est pour beaucoup l'explosion primordiale. Là où l'esprit humain limite l'intelligibilité à la matière, ce qui est désigné comme étant des choses ou des personnes se réduit chaque fois à des assemblages éphémères de particules qui se font et se défont dans un univers soit éternel, soit voué à une annihilation, soit où rien ne se perd et rien ne se crée. Aussi longtemps que perdure une confiance dans le Vivant vivifiant, l'éthique qui découle de cette approche peut être pour certains bénéfique. Autrement, elle est la morale du souci, d'une préoccupation morbide du soi.

Le premier intelligible peut aussi être celui des transmetteurs du langage théiste : on l'appelle le divin, le sacré, le démonique, le père, le créateur, l'infini, l'absolu, etc. Ici, la pensée s'appuie, comme sur un tremplin, sur une tradition de paroles normatives. L'humain se pense comme corporellement mortel et spirituellement immortel ; semblable aux divins, il s'applique à leur ressembler. Le divin ou le dieu peut être compris comme le seul réellement réel. En ce cas, la pensée suit une pente dualiste, gnostique, manichéenne, solipsiste, narcissique et même autiste. L'humain s'aliène dans un miroir, se mortifie dans un mirage. Cette éthique est aristocratique et méprisante, elle n'a nul souci des pauvres et des petits.

L'intelligible premier peut encore être fusion-confusion du divin et du mondain. C'est souvent le cas en politique, quand la nature, le tout, la matière sont identifiés au dieu des anciennes traditions comme à la vérité que le mythe occultait. Mais ceux qui privilégient la science, en fait, sont encore « pieux » (Nietzsche), et les sociétés dites athées sont fort semblables aux sociétés dites religieuses. Selon les penseurs de la tradition chrétienne, il y a cependant une différence essentielle : la subversion des valeurs, l'asservissement des représentations aux diktats et aux lois d'une classe dirigeant et perversément dominante. L'éthique est, d'une part, celle d'une obéissance aveugle, d'autre part, d'un espoir de renversement des puissants par le Tout-Puissant.

Il y a une quatrième manière de viser l'intelligible premier. Plutôt qu'à un point ou à un cercle, elle le compare à un nœud de relations et à une spirale. Le nœud s'est inscrit dans l'étoffe pensante et voulante de l'espèce humaine d'abord sous forme d'un indéterminé déterminable, d'une structure heuristique à plusieurs inconnues connues comme connaissables. Ensuite, il prit la forme de propositions localement normatives. Plus tard, celle d'interrogations radicales relativisant tous les discours. Enfin, (il s'agit d'une autocompréhension), celle d'une quaternité étalée dans les écritures chrétiennes primitives puis contractée dans le Symbole de Nicée. Sous cette forme, les sphères mondaine, humaine, « angélique » et divine s'interpénètrent et concourent à fonder une éthique sur une mystique. Celle-ci est, indissociablement, une paternité tribale et naturelle, une filialité seigneuriale et culturelle, une maternité spiritale et littéraire, une christité ecclésiale et scripturaire.

MYSTAGOGIE

ENVOI

Envoi : dernière strophe d'un poème (14^e siècle) ; hommage manuscrit de l'auteur d'un livre achevé. Ici, dernière page d'une brochette de feuilles volantes où un rédacteur met fin à un travail : ou plutôt, peut-être, à quelque chose dont il a le sentiment qu'il a été fait par le truchement de lui accueillant une donation de signifiants et surmontant - un peu - ses résistances à la signification et à la référence (à la croix).

Qu'a-t-il été fait ? Non pas, bien sûr, une somme ou un compendium à la manière des médiévaux. Ni un catéchisme fait de questions et de réponses à la manière des posttridentins. Ni une apologétique, une défense de la tradition dogmatique comme l'ont pratiqué les réfuteurs du modernisme. Ni un traité où les propositions s'enchaînent selon une logique rigoureuse à la manière des adeptes de la philosophie chrétienne. Ni un livret d'exercices spirituels à la manière ignatienne. Ni une recherche de pure histoire à la manière des exégèses réductrices.

Plutôt et nommément une mystagogie, un cheminement en partie réglé en partie déréglé vers le(s) mystère(s). Une anamnèse, une ressouvenance, une répétition ontogénétique d'un devenir phylogénétique, un réemploi poétique de quelque science historique qui « fasse voir », visualise et actualise la manière dont le divin est venu aux humains : par le langage à l'état naissant et, spécifiquement, par la tradition qui se veut indissociablement biblique, évangélique et ecclésiale.

Une reprise en plus dynamique de la fameuse définition du divin comme la sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part. L'image de la rose des vents (étoile à 32 divisions ou aires) est ainsi appropriée. Le vent, c'est l'esprit : on ne sait ni d'où il vient ni où il va (Jn 3,8). On sait seulement qu'il va et vient, reva et revient. Comme un loup qui maraude, il rode le vent. Et comme l'étoile et la rose, l'Esprit tantôt diffuse dans les cœurs depuis le Cœur du monde (Rm 5,5) et tantôt, lui-même archiécriture (2Co 3,1-3), inspire la composition d'écrits qui fassent voir l'invisible.

Le présent essai est l'effet d'une tension entre termes opposés tels que structure et genèse, essence et existence, continu et discontinu, vie et mort, divin et humain. On s'exerce à tenir les deux bouts de la chaîne (Bossuet), à se laisser saisir par un réseau de relations vives où, à la limite, les termes deviendraient inassignables, s'abolissant dans une totalité totalement présente à ses parties, et dans des parties que le Prince et Principe du tout assimile à soi, Autre et Même.

Raymond Bourgault, 12 décembre 1991.